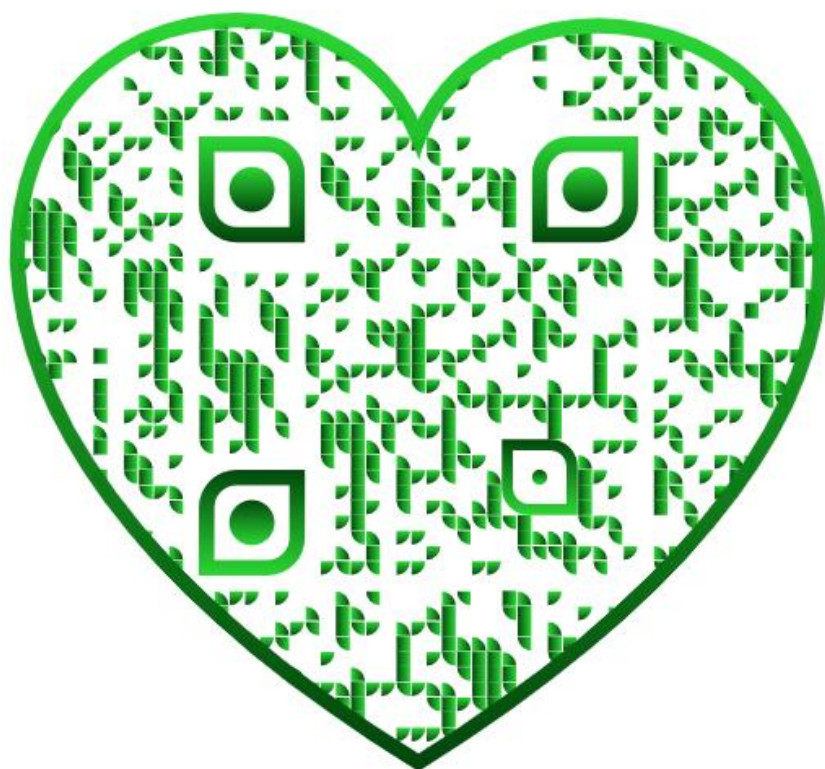


CARTER BROWN

coup de tête

couvé
noir





CARTER BROWN

coup de tête

corré
rice



CARRÉ NOIR

Sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

Collection Super Noire

127 – LA MÉTHODE A SATAN

(KENNETH ROYCE)

128 – LES PETITES TÊTES PIÉGÉES

(DERRY QUINN)

129 – J'AI TOUT GÂCHÉ

(ED MCBAIN)

**130 – LE MONTE-EN-L'AIR
DANS LE PLACARD**

(LAWRENCE BLOCK)

CARTER BROWN

Coup de tête

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR M. CHARVET



GALLIMARD

Titre original :

UNTIL TEMPTATION DO US PART

**© Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays
par Horwitz Publications Inc. Pty. Ltd., Cammeray Australie, 1966.
By arrangement with Alain G. Yates.**

© Éditions Gallimard, 1967, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

Vista Valley se situe derrière la montagne Chauve, à une dizaine de kilomètres de Pin City, c'est-à-dire au beau milieu de la circonscription du shérif. Ce n'était autrefois qu'une étendue d'herbe verte et grasse. On y trouve à présent de vastes propriétés construites à coups de grands billets verts. Et l'une des plus vastes est celle des Kutter.

Au volant de ma voiture toute neuve, sur la route sinueuse où je ne dépasse pas les cent kilomètres-heure réglementaires, je récapitule ce que je sais de Nicholas Kutter. Un promoteur foncier qui a débuté avec une centaine d'hectares de cambrousse qu'il a transformés en un lotissement de banlieue – baraques en duplex, serrées les unes contre les autres, garages à deux voitures et existence pas marrante – puis il s'en est lavé les mains. Il y a des gens qui l'appellent « ce vieux Nick » ou « Papa Méphisto » et que ça ne fait pas rire. Le ruban magnétique de ma mémoire cesse alors de défiler. Et voilà tout ce que je sais sur ce type qui me tire des toiles parce qu'il a eu la malencontreuse idée de se faire assassiner au beau milieu de la nuit.

La maison se trouve à cinq cents mètres au moins du portail de bronze planté dans le mur de brique qui enclot la propriété. Elle ressemble à une maison du sud des États-Unis, avec ses énormes piliers blancs. Au premier étage, un balcon en barre la façade sur toute sa longueur et les grandes fenêtres sont toutes illuminées. Je range mon auto à côté d'une voiture de patrouille et je grimpe les marches du vaste perron qui précède la porte d'entrée. J'appuie mon pouce sur la sonnette et j'attends qu'une jeune et sémillante Scarlett O'Kutter vienne m'ouvrir et m'accueille avec un air de surprise ravie. Ce n'est que le sergent Polnik.

— Lieutenant Wheeler ?

A voir l'expression de son visage primitif, on croirait que je suis bien la dernière personne qu'il s'attendait à rencontrer.

— Ça alors ! C'est moche... Vous tirer des plumes au milieu de la nuit !

— L'appel du devoir. Le shérif Lavers me cornait dans les oreilles tel un taureau esseulé. J'ai besoin de travailler, j'ai donc répondu à son appel.

— Vous voulez voir le corps, lieutenant ?

— Non, dis-je avec franchise. Mais je suppose que je ne peux pas faire autrement.

J'entre dans le vestibule qui pourrait abriter un congrès entier de clubmen de province. D'un côté, un escalier circulaire semble monter droit dans l'Espace. Il y a encore des moments où je me laisse éblouir par l'argent et ce qu'il peut faire. Mais pour l'instant, je n'en souffre guère. La maison des Kutter n'est pas du tout mon genre. Si on m'y enfermait avec une blonde, je pourrais jouer à cache-cache une bonne semaine sans arriver à mettre la main dessus. Ma taule personnelle, style compact avec un pick-up « hi-fi » et divan monstre, a des avantages indiscutables.

— Le corps est dans la bibliothèque, me rappelle Polnik.

— Bibliothèque ?

— La pièce où y a des livres. (Son visage resplendit d'orgueil diffus.) Ben alors, j'aurais cru que vous saviez ça, lieutenant.

— Je n'ai sans doute pas la même soif de m'instruire que vous, sergent, dois-je admettre humblement. Vous me montrez le chemin ?

La bibliothèque est donc la pièce « où il y a des livres ». Il s'y trouve également un cadavre allongé à plat ventre sur un tapis persan, devant un bureau à dessus de cuir. Le corps est vêtu d'une robe de chambre bleue sur un pyjama de même couleur et c'est celui d'un homme qui a la cinquantaine bien sonnée. Le type qui l'a descendu a fait du beau boulot. L'arrière du crâne est en bouillie. L'arme du crime se trouve sur le tapis, à côté du corps. Une tête de bronze finement sculptée dont la base est engluée de sang et de cheveux collés. Je lève les yeux sur Polnik pour changer de perspective et, par contraste, sa gueule à la Cro-Magnon me paraît presque aimable.

— C'est... euh... dégoûtant, dis-je d'une voix creuse.

— Ouais. (Il hoche la tête vigoureusement.) Vous vous rendez compte ? Se faire assommer par sa propre tête, hein lieutenant ?

— Qu'est-ce que vous dites ? je demande avec prudence.

Polnik désigne la tête de bronze, moitié grandeur nature.

— C'est la tête de Nicholas Kutter, et ça, (il désigne le corps) c'est Nicholas Kutter, n'est-ce pas ?

Il n'y a rien à redire à cette logique irréfutable.

— C'est sûrement par hasard que l'assassin a utilisé cette arme. (Je frissonne légèrement.) Personne ne saurait posséder un sens de l'humour aussi macabre.

— Le crime n'est pas une plaisanterie, lieutenant.

Polnik me jette un regard mauvais, l'air de dire :

« Tu veux nous faire perdre notre boulot de flics en prenant les

choses à la rigolade ? »

— Vous avez raison, je reconnais. Voyons ce qui s'est passé. Commençons par le commencement.

— C'est moi qui suis de nuit cette semaine. On a téléphoné vers deux heures et demie. J'ai appelé le shérif. Il m'a dit de rappliquer ici sans traîner, qu'il s'occuperait des détails.

— Des détails ? je demande.

— Oui, enfin, le coroner, le laboratoire criminel, vous... (Il rougit brusquement.) Il ne voulait sûrement pas dire que vous n'êtes qu'un détail, lieutenant. Il était bouleversé, v'là tout.

— Je l'excuse. Qui vous a fait part du crime ?

— M^{me} Kutter. Elle a dit que la bonne avait trouvé le cadavre cinq minutes avant son coup de fil.

— A deux heures du matin ? (Je le foudroie du regard.) Et que fichait la bonne dans la bibliothèque au milieu de la nuit ?

— J'ai pas pu le lui demander, dit Polnik avec simplicité. J' suis arrivé ici que dix minutes avant vous, lieutenant, et il m'a bien fallu tout ce temps-là pour calmer M^{me} Kutter. Elle a une crise de nerfs soignée.

— Où est-elle maintenant ?

— Dans le salon, de l'autre côté du vestibule.

— Je prends un taxi et j'y vais. (J'entends le bruit d'une voiture qui s'approche dans l'allée.) Faites-les tous entrer ici quand ils arriveront, pendant que je vais parler à la veuve. Ensuite jetez un coup d'œil dans la maison pour voir si l'assassin est entré par effraction.

— Pourquoi aurait-il pris cette peine, lieutenant ? (Polnik cligne une ou deux fois des yeux.) La porte d'entrée était grande ouverte quand je suis arrivé.

— Excellente question, sergent, je grogne entre mes dents. Faites ce que je vous dis, hein ?

Un large sourire fend brusquement la poire de Polnik.

— J'y suis, lieutenant ! Pourquoi faire simple quand on peut compliquer les choses, c'est peut-être un type comme ça, hein !

— Exactement, dis-je d'un ton ferme.

Je me tire en vitesse. N'importe quoi plutôt que de me laisser embringer dans les raisonnements à la noix du sergent Polnik. A côté, la perspective d'interroger une veuve en pleine crise de nerfs est une partie de plaisir.

La sonnerie de la porte d'entrée retentit au moment où j'arrive au milieu du vestibule. C'est l'affaire de Polnik. Je poursuis ma route et j'arrive dans le salon, qui a les mêmes proportions que le vestibule.

Par temps clair, on doit apercevoir le mur du fond. Une femme brune est écroulée dans un fauteuil profond, le visage enfoui dans les mains. Elle lève la tête pour me regarder au moment où je m'arrête devant le fauteuil.

Elle doit être âgée d'une trentaine d'années et si elle n'avait pas la figure gonflée et bouffie de larmes, elle serait jolie. Les yeux sont noirs, le regard absent, les paupières pesantes. Ou parce qu'elle a pleuré, ou parce que les longs cils recourbés qui paraissent vraiment vrais sont trop lourds. Ses cheveux épais et brillants sont courts et lisses. Elle porte un déshabillé noir qui m'a l'air tout en dentelle ; ce que j'entrevois dessous possède des courbes très féminines.

— Madame Kutter ? (J'attends qu'elle approuve d'un signe de tête.) Je suis le lieutenant Wheeler, du bureau du shérif.

— Oui. (Sa voix n'est qu'un murmure.)

— Je suis désolé, dis-je, mais il faut que je vous pose quelques questions.

— Je comprends. (Elle se tamponne maladroitement le visage avec un mouchoir de dentelle.) C'est le choc, surtout, qui m'a abattue.

— Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé cette nuit ?

— Il n'y a vraiment rien à raconter. (Le regard des yeux noirs se fait lointain.) Je me suis couchée vers onze heures et demie. Je dormais quand Toni, ma femme de chambre, est entrée et m'a réveillée. D'abord, j'ai pensé qu'elle avait dû faire un cauchemar. Mais quand je suis entrée dans le bureau et que j'ai vu Nick par terre... (Sa bouche se tord.)... j'ai appelé le bureau du shérif.

— Savez-vous si votre mari était allé se coucher ?

— Non. (Ses yeux noirs me regardent d'un air interrogateur.) Oh ! il faut que je vous explique, lieutenant. Nous avons des chambres séparées. L'une à côté de l'autre, mais chacun la nôtre. Il n'était pas encore couché quand je suis montée et il était tout habillé.

— Qui habite la maison, à part votre mari, vous et la bonne ?

— Personne, fait-elle d'un ton catégorique. Nous avons beaucoup de mal à garder les domestiques. Mon mari est... il était très difficile à satisfaire. Il a renvoyé tous les domestiques il y a trois jours. Toni est ma femme de chambre personnelle, elle est exclusivement à mon service.

— Ce ne doit pas être commode de tenir une maison pareille sans domestiques, dis-je pour lui faire la conversation.

— C'est impossible. Nick m'en avait promis de nouveaux avant la fin de la semaine, sinon je devais partir pour Palm Spring. (Elle pince sa lèvre inférieure entre ses dents et la mord.) C'est terrible, mais maintenant que j'y pense, la dernière fois que j'ai parlé à Nick, c'est

justement à propos de cette question de domestiques. Nous nous sommes disputés juste avant que j'aille me coucher. Je me suis mise à crier, je lui ai dit des tas de choses... que s'il m'obligeait à quitter les lieux je ne reviendrais peut-être jamais plus, même s'il y avait un plein camion de domestiques dans la maison.

— Il n'y a personne d'autre que la femme de chambre et vous dans la maison ? j'insiste. Pas de famille, pas d'invités ?

— Personne, dit-elle avec fermeté. C'est sûrement un fou qui a tué Nick. Ou un cambrioleur qu'il aura surpris...

— Connaissez-vous quelqu'un qui souhaitait la mort de votre mari ? je demande brutalement.

— Non. (Elle hoche précipitamment la tête pour protester.) Nick n'était pas facile, je sais. Il y a certainement, dans les affaires, des tas de gens qui ne l'aimaient pas. Mais le tuer comme ça ! (Elle hoche la tête avec plus de véhémence encore.) Je n'arrive pas à y croire, lieutenant.

— Où est votre femme de chambre ?

— Dans sa chambre, je crois. A droite en haut de l'escalier, la quatrième porte à gauche. (Elle hésite un instant.) Voulez-vous que je vous y conduise ?

— Je trouverai, dis-je. Désirez-vous que je demande au docteur Murphy de vous apporter un somnifère ?

— Non merci. (Elle a un faible sourire.) J'ai appelé George, le frère de Nick. Il va venir avec sa femme. Ils resteront avec moi jusqu'à ce que... enfin, que tout soit terminé.

— Parfait, dis-je. Je vais interroger votre femme de chambre.

J'arrive au haut de l'escalier et je frappe à la quatrième porte à gauche. Une voix étouffée me répond d'entrer. J'ouvre la porte et j'entre. Debout devant la coiffeuse, j'avise une grande blonde vêtue d'un sweater blanc qui moule de petits seins tendus et une jupe courte qui s'arrête dix centimètres au-dessus des genoux. Les grands yeux bleus me regardent d'un air indifférent, tandis que ses doigts jouent avec une mèche couleur de blé derrière son oreille.

— Vous êtes vraiment femme de chambre ? dis-je, incrédule.

— Oui. Qui vous attendiez-vous à voir ? demande-t-elle d'une voix rauque. Une vieille mémé en robe noire lustrée avec des « oui m'sieur » et des « non m'sieur », comme au ciné ? Vous devez regarder trop souvent les vieux films du dernier programme à la télévision.

— Je suis le lieutenant Wheeler, du bureau du shérif. La télévision est strictement réservée aux non-combattants, ceux qui ont oublié qu'il existe entre les deux sexes des différences aussi fondamentales que merveilleuses.

— Je suis Toni Morris, la femme de chambre personnelle de M^{me} Kutter. (Un sourire confère à sa lèvre inférieure une courbe voluptueuse.) Et je ne regarde jamais la télévision.

— Vous vous contentez de veiller le soir, prête à vous précipiter et à découvrir le cadavre, au cas où votre patron se ferait assassiner ?

Le sourire disparaît aussitôt.

— Que signifie exactement ce vanne ?

— Je suis curieux de savoir par quel hasard vous avez découvert le cadavre dans la bibliothèque, à deux heures du matin.

— Je ne pouvais pas dormir, dit-elle d'un ton glacial. J'ai décidé d'aller me faire du café. En arrivant dans le vestibule, j'ai vu qu'il y avait encore de la lumière dans le bureau. Monsieur travaillait souvent en bas, le soir. J'ai eu l'idée d'aller lui demander s'il voulait du café, lui aussi. J'ai frappé à la porte et je suis entrée (La voix lui manque un instant.) et je l'ai trouvé mort, par terre.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— J'ai couru réveiller M^{me} Kutter pour la prévenir. Elle a vu le corps, puis elle a appelé la police. Je suis demeurée cinq minutes avec elle, mais elle m'a dit qu'elle préférerait rester seule. Alors je suis remontée dans ma chambre, je me suis habillée et j'ai attendu que quelqu'un vienne. (Elle grimace.) Si j'avais su que ce serait un gros malin de lieutenant, je ne me serais peut-être pas donné la peine d'attendre.

— Vous n'avez rien entendu avant de descendre ?

— Non. Mais vu la dimension de la maison, M. Kutter aurait pu jouer de la trompette en bas sans que j'entende rien.

— Et M^{me} Kutter dormait quand vous êtes allée la prévenir ?

— Exactement. (Les yeux bleus s'écarquillent un peu.) Vous n'allez pas imaginer...

— Je n'imagine rien du tout. Quel type d'homme était Nicholas Kutter ?

Elle hausse les épaules.

— Quel genre de question est-ce là ? Normal, j'imagine. Il criait sans arrêt mais j'ai toujours pensé qu'il aboyait plus qu'il ne mordait.

— Il ne vous a jamais mordue ? je demande.

— Vous avez vraiment un esprit charmant, lieutenant. Propre comme un égout. Faire du gringue au mari de ma patronne, ça n'est pas dans mes habitudes. D'ailleurs, il ne s'est jamais aperçu de mon existence, à ce que je crois.

— Parfait. (Je hoche la tête.) Vous voyez quelqu'un qui aurait eu un motif de l'assassiner ?

— Non. (Ses doigts se mettent à jouer distraitemment avec une boucle, derrière l'autre oreille.) A ce que j'ai vu et entendu, M. et M^{me} Kutter formaient un couple parfaitement normal, à part qu'ils ne pouvaient pas se sentir.

Je mets quelque temps à digérer sa définition du couple normal, tout en allumant une cigarette.

— Vous avez fouillé la maison avant l'arrivée de la police ?

Elle se met à frissonner.

— Vous voulez rire ? Quand j'ai laissé M^{me} Kutter dans le salon, je suis montée directement chez moi où je me suis enfermée à clé en attendant l'arrivée de la police. J'avais la frousse que l'assassin soit resté dans la maison.

— La porte d'entrée était ouverte quand le sergent est arrivé, dis-je.

Elle ne perd pas contenance.

— M. Kutter n'a pas dû la refermer en rentrant.

— A quelle heure est-il rentré ?

— Je ne pourrais pas vous le dire au juste. Entre neuf heures et neuf heures et demie, je crois. Je venais de finir de ranger la cuisine. M^{me} Kutter a dû vous dire que tous les domestiques sont partis il y a trois jours. Je les ai entendus qui parlaient au salon quand je suis montée.

— Ils... parlaient ?

— Ça va ! (Les yeux bleus me lancent un coup d'œil furieux.) Ils se disputaient. Ils se disputaient sans arrêt à propos des domestiques. Ça les amusait certainement plus que de regarder la télévision.

— M^{me} Kutter a-t-elle un coquin ?

— Si elle en a un, elle ne me l'a pas dit.

— Et vous ?

— Pas toujours le même. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Je me demandais si vous n'auriez pas un coquin – toujours le même –, qui habiterait dans le coin, dis-je d'un ton vague.

— Oh ! (Sa bouche a un rictus mauvais.) Je vois ! Celui pour qui je laisse la porte ouverte ? Pour qu'il puisse me rendre visite au milieu de la nuit ? Celui-là, lieutenant ? Non, non, il ne vient plus. Il a fait le chemin à pied tant de fois qu'il en est devenu cul-de-jatte, voyez-vous.

— C'est une question que je devais vous poser, je murmure. M. et M^{me} Kutter faisaient chambre à part, n'est-ce pas ?

— Oui. Celle de M^{me} Kutter est juste de l'autre côté du couloir, dit-elle d'un ton sec. Celle de Monsieur est la suivante.

— Merci.

— J'ai eu plaisir à répondre à la première question que vous m'avez posée depuis votre arrivée et qui ne concernait pas ma vie privée, lance-t-elle. Vous allez probablement vouloir connaître ma vie sentimentale, la couleur de mes sous-vêtements, et...

— Ce sera tout. (Je hausse les épaules.) Je voudrais pouvoir dire que vous m'avez été d'un grand secours, mais vous ne voudriez pas obliger un gros malin de lieutenant à mentir, pas vrai ?

— Je ne veux rien avoir à faire avec un gros malin de lieutenant, point à la ligne !

Je sors dans le couloir, je referme soigneusement la porte derrière moi, et j'entre dans la chambre de Kutter. Le lit est ouvert, les draps bien tirés ; il me paraît accueillant, aussi irrésistible que tous les lits du monde à trois heures du matin. Un complet est posé sur le dossier d'une chaise. J'extrais le portefeuille de la poche intérieure et l'examine. J'y vois suffisamment de cartes de crédit pour financer cinq voyages autour du monde en taxi-jet ; quatre-vingts dollars en billets et un petit carnet noir sur la couverture duquel le mot NOTES en lettres dorées rappelle son usage en cas de défaillance de mémoire. Il est couvert d'inscriptions fascinantes. Du genre : « Voir Curtis Lumber, confirmer livraison 8 janvier pour projet Delamar. » Il y a d'autres notes suffisamment vagues pour me paraître intéressantes. La première comporte un numéro de téléphone de Pin City, ainsi qu'un nom qui ressemble à « Donavan » inscrit à côté. La seconde : « Vérifier antécédents L.L. avant engagement définitif. » Je fourre le carnet dans ma poche revolver et remets le portefeuille dans la poche de la veste.

En bas, la bibliothèque est remplie de monde. Ed Sanger, du laboratoire criminel, a amené un nouvel assistant qui a éparpillé dans la pièce encore plus de matériel que son prédécesseur. C'est un grand type maigre au menton fuyant, l'air d'avoir loupé sa vocation, celle de choriste par exemple. Polnik les surveille, le front barré d'un pli vertical de stupéfaction, tandis que le docteur Murphy s'affaire à fouiller dans sa sinistre boîte noire, qui contient ce qui ressemble à une collection d'instruments de torture moyenâgeux. Il lève les yeux sur moi et le sourire qui apparaît sur son visage m'apprend que je suis le prochain candidat au supplice.

— Je sais, dis-je aussitôt. Il est mort. On lui a défoncé le crâne avec un instrument contondant. Merci beaucoup, docteur.

— J'appartiens à l'espèce démodée des coroners de campagne qui ne se prononcent jamais avant l'autopsie. (Il se lève et ôte soigneusement la poussière de son pantalon.) Mais puisque vous ne me l'avez pas demandé, je situerais l'heure de la mort entre minuit et une heure du matin.

— Le crime pourrait-il être l'œuvre d'une femme ?

Il examine quelques secondes l'arme du crime puis hausse les épaules.

— Pourquoi pas ? Cette tête de bronze n'est pas trop lourde pour une femme. Un seul coup suffirait pour que la victime cesse de s'intéresser à ce qui se passe autour d'elle. Mais l'assassin semble avoir frappé plusieurs fois.

Le nouvel assistant pousse un petit miaulement et son menton s'efface encore un peu plus. Ed Sanger lui lance un coup d'œil furieux puis se retourne vers moi :

— Je crois que nous avons terminé, lieutenant.

— Rien d'intéressant, Ed ?

— Sait-on jamais ? Il y a un tas d'empreintes, mais des empreintes, il y en a toujours. L'arme du crime nous fournira peut-être une indication. (Un sourire malicieux apparaît sur son visage.) Vous n'oublierez pas de l'emporter, Herbie ?

— Qui, moi ? (Le nouvel assistant frissonne visiblement.) Vous voulez que je... ? (La voix lui manque.) Que j'emporte cet objet ?

— Après l'avoir enveloppé, lui suggère Ed. Dans votre veste par exemple.

— J'ai vérifié dehors, lieutenant, dit Polnik. Pas de traces d'effraction.

— Épatant, dis-je d'un air absent.

— Le fourgon à viande froide est en route, annonce brusquement Murphy, et moi je m'en vais. Si un jour on m'appelle pour effectuer une autopsie au milieu de la journée, je saurai que quelqu'un qui me devait de la reconnaissance s'est acquitté de sa dette.

— Il doit y avoir des tas de veuves riches qui vous doivent de la reconnaissance, docteur. Pourquoi ne demandez-vous pas à l'une d'elles de s'acquitter de sa dette ?

— Elles s'en acquittent toujours, Wheeler. (Il m'adresse un ricanement satanique.) Et je ne vais pas risquer de perdre une veuve à cause d'une affaire criminelle.

Le téléphone sonne pendant que je cherche en vain une bonne réplique. Polnik décroche.

— Le shérif vous demande, lieutenant.

Me voilà dépanné.

— Et alors ? Ça avance, Wheeler ? me demande Lavers deux secondes plus tard.

— C'est clair comme de l'eau de roche, dis-je. Kutter s'est pris la tête d'une main pour s'assommer avec.

Le shérif ne se calme pas lorsque je lui explique la nature précise

de l'arme du crime.

— Assez blagué comme ça ! glapit-il.

— C'est pourtant ainsi que les choses se présentent, dis-je. Mais on trouvera peut-être quelque chose de mieux.

CHAPITRE II

— Je n'arrive pas à y croire. (George Kutter frappe sa main ouverte du poing pour souligner ses dires.) Il est incroyable – absolument impensable – qu'on ait pu faire une chose pareille à Nick.

Le petit frère a la quarantaine, une coupe de cheveux martiale, des yeux bruns qui expriment la stupéfaction, pour la première fois de sa vie peut-être. Il est habillé comme pour une réunion de conseil d'administration, complet à cent dollars, cravate tellement sobre qu'elle se confond presque avec sa chemise. Sa femme est au premier, elle soutient et réconforte la veuve, de sorte qu'il n'y a que nous deux dans l'immense salon.

— Pourtant, quelqu'un a tué votre frère, je constate. Avait-il des ennemis, monsieur Kutter ?

— Des ennemis ? (Il renifle et tortille ses épaules massives.) Bien entendu, qu'il avait des ennemis, tout le monde en a. Mais personne qui lui en ait voulu à ce point.

— Si personne ne lui en voulait, c'est peut-être pour son argent qu'il a été tué, je propose. A qui sa mort profite-t-elle ?

Les sourcils épais se froncent.

— Sale question, lieutenant. (Il émet un rire sec.) A moi, entre autres, indubitablement.

— Comment ça ?

— Ceci représente un petit empire. (Il a un geste vague en direction de la vastitude extérieure.) Mais tout aboutit, en fin de compte, aux « actions Kutter », qui n'avaient que deux directions, Nick et moi. Il était également prévu qu'en cas de démission ou de décès, le second directeur pourrait racheter la part de l'autre. La valeur de chaque part est calculée selon une formule très compliquée. Ça va me coûter plus d'un million. Mais dans l'état actuel des affaires, la part de Nick va me faire réaliser un joli bénéfice. (Il frappe son poing contre sa main.) Voilà qui est parfait ! (D'un ton de dégoût.) Nick est sauvagement assassiné et moi j'empêche un joli bénéfice !

— Et la veuve ?

— Nick lui a tout laissé.

— Donc vous êtes deux à bénéficier de sa mort ?

Ses yeux s'élargissent.

— Miriam ? Vous ne la soupçonnez tout de même pas !

— Pourquoi pas ? fais-je froidement. Son mari et elle se disputaient sans arrêt, m'a-t-on dit.

— Ils ne se disputaient que pour des bêtises. Nick passait son temps à renvoyer les domestiques, ce qui exaspérait Miriam. Mais pour les choses importantes, ils s'entendaient parfaitement. (Il fixe un instant sur moi un regard vide.) Elle ne ferait pas de mal à une mouche.

— Ce qui ne signifie pas qu'elle n'assassinerait pas son mari, je grogne. Elle a un coquin ?

— Un coquin ? (Son visage vire au cramoisi.) Vous perdez la tête ? Écoutez, je ne sais pas à qui vous avez généralement affaire, mais la famille Kutter a une certaine importance dans ce comté. Si vous avez des doutes, parlez-en donc à votre patron, le shérif. Il vous renseignera.

— C'est ce que je vais faire.

— Très bien, réplique-t-il d'une voix unie. Ne me parlez plus jamais de Miriam de cette façon.

— Entendu, dis-je. Et votre frère, avait-il une coquine ?

Un instant, j'ai l'impression qu'il va s'étrangler sous mes yeux. Finalement, il parvient à introduire un peu d'air dans ses poumons.

— Mais vous... (Ses mains forment deux poings massifs), je devrais...

— Vous devriez répondre à mes questions, je lui lance. J'enquête sur un meurtre, je ne suis pas ici pour papoter.

Il fait un effort visible pour avaler péniblement sa salive.

— Très bien. Mais si vous continuez à m'exaspérer, lieutenant, vous allez vous retrouver avec deux incisives en moins.

— Votre frère avait-il une coquine ? je répète.

— Non.

— Il flirtait avec la femme de chambre de sa femme, peut-être ?

— Non. (Il ferme les yeux, paupières serrées.) Vous le cherchez, mon vieux !

Je plonge une main dans ma poche revolver, en sors un petit carnet noir et en tourne distraitemment les pages.

— Le projet Delamar, qu'est-ce que c'est ?

— Un lotissement au bord d'un lac, près de la côte, dit-il sèchement. Prévu pour cinq cents maisons. Nous installons des canaux artificiels suffisamment profonds pour que tous les propriétaires puissent amarrer leur bateau au fond de leur jardin. Pourquoi ?

— Rien, je me demandais seulement... (Je tourne encore quelques pages.) Et L.L. ?

Les yeux lui sortent de la tête.

— Qui ?

— « Vérifier antécédents L.L. avant engagement définitif », je lis à haute voix.

— Ça ne me dit rien du tout, grogne-t-il. C'est le petit carnet noir de Nick que vous avez là ? Il utilisait une espèce de sténo personnelle. (Il s'écrase les pouces l'un contre l'autre.) Très simplifiée.

Je tourne une autre page.

— Qui est Donovan ?

— Mick Donovan ? (George Kutter fronce de nouveau ses épais sourcils puis hoche la tête.) Non, impossible.

— Qui est ce Mick Donovan qui est impossible ?

— La concurrence, fait-il sèchement. Une petite affaire de rien du tout. Je ne vois pas Nick traiter avec lui.

— Je vais vérifier. Quelle est son adresse ? Qui est-ce ?

— Les constructions Donovan, vous trouverez ça dans l'annuaire. (Il serre la mâchoire d'un air impatienté.) Je ferais bien d'aller voir ce que deviennent Ève et Miriam. Elle était sens dessus dessous quand nous sommes arrivés et je ne veux pas laisser ma femme seule avec elle. Vous avez encore des questions idiotes à me poser, lieutenant ?

— Une seule pour l'instant, dis-je. Où étiez-vous entre minuit et une heure du matin ?

On dirait qu'il va se mettre en rogne, mais il se retient.

— J'étais chez moi, au lit, figurez-vous.

— Avec votre femme ?

Je hausse un sourcil sans me presser. Il fait une grimace.

— Oui, avec ma femme. Vous et votre mauvais esprit ! (Sa mâchoire se pétrifie.) Perdre mon temps avec un type comme vous ! Je verrai votre patron tout à l'heure. Bonsoir, lieutenant.

J'attends qu'il soit arrivé à la porte et je lui lance :

— Voulez-vous demander à votre femme de me rejoindre ici, je vous prie ?

L'arrière de son crâne prend un aspect éloquent. J'allume une autre cigarette et j'attends quelques minutes. Ève Kutter entre en courant dans le salon. C'est une petite blonde grassouillette, aux seins pigeonnants et aux belles jambes. Son visage m'annonce aussitôt qu'elle cherche toujours à faire plaisir aux gens. Elle doit rire pour un rien sauf dans le cas où, comme maintenant, elle est écrasée par une Horrible Tragédie. Si elle sait quelque chose d'intéressant, elle me le

cache bien. Nick était un type formidable. Elle ne voit absolument pas qui aurait pu envisager de le tuer. Est-ce que je ne crois pas qu'il s'agit d'un fou entré par effraction dans la maison ? Elle confirme l'alibi de son mari. Oui, ils étaient au lit entre minuit et une heure du matin. En fait, ils sont restés au lit de onze heures et demie jusqu'au moment où George a reçu le coup de téléphone de Miriam lui racontant l'effrayant malheur qui était arrivé au pauvre Nick. Je chasse de mon esprit dépravé la question de savoir comment la blonde et grassouillette fille si désireuse de plaire se comporte au lit, la remercie et observe son popotin rondouillard se dandiner, tandis qu'elle sort de la pièce.

Je dis au sergent Polnik de passer le reste de la nuit dans la maison au cas où le crime aurait été perpétré par un fou qui reviendrait achever sa besogne. Puis je monte en voiture et rentre chez moi. Heureusement, je ne rencontre pas de fou homicide sur la route solitaire de la vallée. Avec ma veine actuelle, je me ferais certainement coffrer pour tentative d'assassinat.

A la façon dont le shérif Lavers me regarde lorsque j'entre dans son bureau vers onze heures du matin, on croirait que je suis le Judas de la gent flicailleuse. Comme toujours, sa graisse déborde de son siège et ses six mentons tremblent de colère.

— Je dois reconnaître une chose, grogne-t-il. Quand vous cherchez des histoires, vous savez choisir votre gars.

— Vous avez parlé à George Kutter ? dis-je aussitôt.

— Pas du tout, c'est lui qui m'a parlé. Je n'ai pas pu placer un mot.

— Il est hypersensible. (Je me pose précautionneusement sur la chaise des visiteurs.) Malheureusement, moi aussi, je suis hypersensible, mais il n'y a pas pensé, pas vrai ?

— S'il y a quelqu'un d'hypersensible ici, c'est moi ! hurle-t-il. Politiquement, les élections qui doivent avoir lieu avant la fin de l'année me rendent hypersensible. Savez-vous qui a versé la plus belle obole à la caisse du parti, dans ce sacré canton ?

— George Kutter.

— Son frère mort, j'espérais que George suivrait ses traces, en politique tout au moins. (Lavers pousse un soupir exagérément théâtral.) Mais vous avez réglé la question la nuit dernière, Wheeler. A ce qu'il dit, non content de l'insulter, lui, vous avez injurié toute la famille.

— Son frère a été assassiné. Il se montre hypersensible quand un flic lui pose des questions ?

Je lève les yeux au plafond pour y trouver une inspiration, mais les chiures de mouches restent exactement au même endroit.

— Si dans ce comté on peut assassiner impunément un

millionnaire, pontifie Lavers, non seulement tous les millionnaires de Valley Vista ne se sentiront plus en sécurité, mais ce sera le cas des pauvres, des malheureux qui tirent le diable par la queue de leurs cinquante mille dollars annuels. Cette affaire peut déclencher une panique générale. Vous allez me trouver l'assassin, Wheeler, et vite.

— Bah ! dis-je.

— Qu'est-ce que ça veut dire... lieutenant ?

— Je vais vous le trouver, et vite. Mais dites-moi d'abord par où je dois commencer.

— Voulez-vous m'apprendre ce que vous avez découvert jusqu'ici ?

Je m'exécute. Ça ne dure pas longtemps. D'outragée, son expression devient horrifiée.

— Il doit y avoir autre chose.

— Certainement. Mais où voulez-vous que je commence à chercher ?

— Cette femme de chambre qui s'est levée à deux heures et demie du matin sous prétexte d'insomnie ?

— Comment prouver qu'elle n'était pas insomniaque ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander ! rugit-il. En principe, c'est vous le spécialiste de ces questions puisqu'on vous a détaché en permanence de la brigade criminelle. Je devrais peut-être vous y réexpédier contre remboursement.

— Peut-être. (La pensée de travailler pour mon vieil ennemi le capitaine Parker m'empêche de terminer ma phrase.) J'ai besoin de renseignements sur la famille Kutter, dis-je d'un ton net et précis. Un tas de renseignements. George n'a pas l'air d'être disposé à m'en fournir. Pourquoi ne les recueillez-vous pas, shérif ?

— Pendant que vous vous tournerez les pouces ? ricane-t-il.

— Pendant que je me renseigne sur un certain nombre de personnes n'appartenant pas à la famille, dis-je d'un ton d'impatience contenue. Je veux savoir ce qui se passait dans leur affaire. Si les deux frères s'entendaient. Depuis quand Nick était marié et s'il courait des ragots sur lui ou sur sa femme. Même chose pour George et sa femme, d'ailleurs. La routine habituelle, shérif.

Un instant, il me regarde d'un air furieux, puis il hoche la tête avec hésitation.

— Entendu, Wheeler, je m'en charge. Je possède deux sources confidentielles et... (Un sourire protecteur apparaît sur son visage.) On pourrait dire que je suis directement relié par pipe-line à ces deux sources.

— Je ne savais pas que vous faisiez de la contrebande de spiritueux ! (Je le regarde d'un air admiratif.) Ces types-là dirigent la

distillerie, hein ? Vous, à votre extrémité du pipe-line, vous mettez l'alcool en bouteilles, vous collez les étiquettes et...

— Foutez-moi le camp d'ici ! hurle-t-il.

A mi-chemin de la porte je l'entends m'appeler d'un ton étrangement aimable.

— Wheeler ?

— Monsieur ? fais-je avec courtoisie.

— Vous voulez que j'enquête aussi sur la femme de chambre ?

— Ça ne sera pas nécessaire, shérif, dis-je d'une voix pleine de prudence. Je peux m'en occuper.

— C'est bien ce que je pensais.

Il ricane toujours quand je ferme la porte.

J'écoute quelques secondes le staccato de la machine à écrire puis je m'approche sans bruit de la secrétaire du shérif – une fille blond miel qui me tourne le dos, et, délicatement, je passe un doigt sur son épine dorsale en remontant de la taille jusqu'au cou. Le cliquetis de la machine à écrire est interrompu par un cri perçant. Annabelle Jackson se lève d'un bond, comme si on venait de lui annoncer que Gengis khan a débarqué et que toutes les autres vierges ont déjà pris le maquis.

— Vous avez les nerfs à vif, ma poulette, dis-je gentiment. Il faut vous détendre. Voulez-vous dîner avec moi ce soir ?

Elle virevolte sur place pour me regarder, le visage empourpré, le regard furieux.

— Ah ! Wheeler ! s'exclame-t-elle d'un ton amer. J'aurais dû m'en douter !

— C'est ce que disent toutes les filles. Quand il est trop tard, en général, dis-je avec suffisance. Nous dînerons, après nous pourrions aller chez moi...

— Écouter vos disques hi-fi pendant que vous me pourchasseriez sur votre gigantesque divan, grogne-t-elle. Vous êtes le dernier des grands séducteurs radins... Je l'espère du moins.

— Si votre interprétation est exacte, votre réponse constitue un refus ? je demande.

— Parfaitement.

Elle respire un bon coup et sa blouse d'organdi vient se tendre sur les clochers jumeaux de son éblouissante féminité.

— Je ne consentirais à monter dans le même autobus que vous, Al Wheeler, que si vous étiez sur le siège du fond et moi sur le premier, avec un minimum de trente voyageurs entre nous.

— C'est certainement le résultat de votre éducation méridionale,

fleur de magnolia, dis-je d'un ton admiratif. Je parle de... de cette force de volonté qui vous fait étouffer la passion désespérée que vous éprouvez pour moi. Je... aïe...

Je sautille un instant à cloche-pied en massant frénétiquement le tibia avec lequel la pointe de sa chaussure vient d'entrer brutalement en contact. Elle s'appuie contre le bureau, fortifie ses clochers jumeaux en croisant ses bras dessous et me regarde avec un sourire béat.

— Achille avait un talon, dit-elle satisfaite, et ce talon était son tibia.

— En fait de mythologie ! je hurle tout en gagnant le téléphone à petits sauts, n'oubliez donc pas Léda et le cygne.

Je me laisse choir sur une chaise, cherche les Constructions Donovan dans l'annuaire et forme le numéro. Une voix féminine et polie m'apprend que M. Donovan ne viendra pas au bureau de la journée mais que si c'est urgent je peux le trouver sur le chantier des Venitian Waters. Elle m'explique en détail comment m'y prendre, je la remercie et je raccroche.

— Léda et le cygne ? répète Annabelle d'un air perplexe.

— Vous qui êtes si fine... fais-je en me levant et en gagnant la porte en boitillant. Vous avez tout prévu, hein ? Fuyons les pick-ups « hi-fi » et les profonds divans, n'est-ce pas ? Eh bien, la prochaine fois que vous verrez un cygne qui vole bas, mon canard, filez ! (Je glousse de satisfaction.) Le cygne et mon canard ! Qu'est-ce que vous en dites ? Futé, hein ?

— Léda avec un cygne ? répète Annabelle, stupéfaite.

— Ce cygne était un dieu et l'un des plus entreprenants, j'explique. Vous voyez ce qui arrive aux filles qui font les mijaurées ?

Je ferme la porte derrière moi, je traverse le trottoir en boitillant pour monter dans ma voiture. Cette voiture, c'est ma fierté et ma joie. Un conducteur en état d'ivresse a liquidé la précédente. Mais la compagnie d'assurance a été chic. Je me trouve maintenant en possession d'une Austin Healey 3000 toute neuve ; blanche, capitonnée de rouge et dix-sept traites à raquer pour en être le propriétaire. Je m'installe, mets le moteur en marche et me voilà qui double Brabam à la corde et qui gagne le Grand Prix d'Amérique. Il y a des jours où je me demande pourquoi je suis flic. Je me demande aussi comment je pourrais me passer d'abuser de l'autorité que vous confère ce métier. Après tout, un coureur automobile international, qu'est-ce qu'il a de plus que moi, à part le courage, l'argent et les filles ?

Je suis sans difficulté les indications de la secrétaire et, au bout d'une trentaine de minutes, je me range sur le bas-côté d'un chemin de

terre qui surplombe l'océan et je descends. Une affiche géante aux couleurs gueulardes illustre une scène de bonheur familial. Le père est un jeune P.-D.G., d'allure athlétique et avec trop de dents blanches. La mère, une reine de beauté bien bronzée, porte un bain-de-soleil et un short, jolis mais très décents. Les trois gosses qui lui collent aux talons débordent de cette santé qu'on n'acquiert que sur les affiches. C'est peut-être pour cette raison que la mère paraît n'avoir que vingt ans et aucun souci, bien que l'aîné des gosses doive en avoir quatorze, à moins que ce ne soit un nain. Toute la famille traverse en courant une pelouse verte située devant la jolie petite maison blanche que l'on voit au fond pour rejoindre le bateau qui les attend sur les eaux incroyablement bleues qui coulent au fond de leur jardin. Sous l'affiche, des lettres hautes d'un pied annoncent : « Nous ne savions pas ce que signifiait la vie en commun avant de venir habiter à Venitian Waters. » Suit un bla-bla quelconque, puis l'annonce. « Prix à partir de vingt-deux mille dollars. Premier versement des plus modiques. »

L'affiche est un peu en avance sur la réalité. De là où je suis, mon regard plonge sur un linceul de poussière suspendu au-dessus des sillons gigantesques que creusent d'immenses machines dans la terre brune. A une cinquantaine de mètres devant moi, une cabane : le mot « Bureau », peint en grosses lettres jaunes, se distingue sur un mur. La porte est ouverte, j'entre donc. Deux types, un grand et un petit, parlent avec animation. Ils continuent jusqu'au moment où je m'éclaircis bruyamment la gorge et demande :

— Monsieur Donovan ?

— Fichez-moi la paix, dit sèchement le gros type. Je suis occupé.

— Parfait, dis-je en souriant. Je vous emmène au poste. Nous pourrons parler sans qu'on vous dérange.

Une certaine curiosité apparaît dans ses yeux bleus lorsqu'il me regarde.

— Que diable voulez-vous me vendre ?

— Je mène une sorte d'enquête d'opinion publique. (J'exhibe mon insigne.) Quelles sont vos opinions sur le crime, monsieur Donovan ?

Il est vraiment énorme, tout en muscles, pas un atome de graisse. La quarantaine, une toison d'un roux flamboyant, une figure aplatie au bulldozer, par coups de boutoir lancés au hasard. Il porte un sweatshirt qui laisse apparaître les poils de la fourrure rouge vif qui recouvre sa poitrine et un pantalon de coton bleu délavé enfoncé dans des bottes de cuir assez usées. A la taille, une ceinture de cuir nouée munie d'une grosse boucle d'argent en forme de serpent. La perspective de le rencontrer par un beau jour de soleil ne me paraît pas réjouissante, et rien ne me plaît moins que celle de le rencontrer la

nuit. Mais enfin, comme l'a dit quelqu'un en parlant des femmes, les apparences sont trompeuses.

— Le crime ?

Il fait un signe du pouce par-dessus son épaule. Le petit type comprend et ferme discrètement la porte derrière lui.

— Quel crime ? grogne Donovan.

— L'assassinat de Nicholas Kutter, dis-je. Quelqu'un lui a mis le crâne en bouillie la nuit dernière.

— J'ai entendu ça à la radio. (Il gratte son menton mal rasé dont les poils crissent.) Moche. Nick était un chic type.

— Si je comprends bien, vous exprimez l'opinion d'une minorité.

— Nick voyait grand. En général les gens n'aiment pas ça. Il devait certainement marcher sur pas mal de pieds.

— Il n'a jamais marché sur les vôtres ?

— Personne ne marche sur les pieds de Mike Donovan, dit-il sèchement.

— J'ai pris le temps de lire votre affiche. Si je comprends bien, vous vous êtes trouvé en compétition directe avec le projet Delamar de Kutter.

Il émet un rire sec. J'ai l'impression d'entendre un tigre qui s'éclaircirait la gorge :

— Vous êtes mal renseigné, lieutenant. Le projet Delamar de Kutter, c'est ici.

— Voudriez-vous répéter plus lentement, dis-je.

— Nick a changé d'avis. C'est moi qui ai racheté.

— Quand ?

— Il y a un mois.

La note du carnet mentionnait le 8 janvier. Nous sommes maintenant en juin.

— Je me suis entretenu avec George Kutter la nuit dernière, dis-je. Il avait l'air de croire que cette affaire leur appartenait encore.

— George ! Celui-là ! (Sa bouche se tord.) Il n'a jamais été dans le coup. Nick était le cerveau, lieutenant. Il n'a probablement jamais parlé de ce projet à son frère.

— Quel genre d'homme était Nick ?

— Quel genre de question vous me posez là, bon Dieu ! (De ses ongles il se gratte le menton.) Il avait du flair. Il voyait immédiatement s'il y avait deux cents grands formats à gagner ou à perdre sur un marais de dix dollars. Il lui a fallu près de vingt ans pour monter l'affaire qu'il a maintenant. Vous achetez un terrain dans un lotissement Kutter, vous achetez une maison construite par Kutter,

installée par Kutter. Et il y a toutes les chances pour que vous empruntiez de l'argent Kutter pour vous offrir ce luxe.

— Et vous avez du flair pour les marécages à dix dollars ?

— J'ai du nez, c'est tout.

— Suffisamment cependant pour prendre le contre-pied de Nick Kutter. Quand il a laissé tomber le projet de Venitian Waters, c'est vous qui avez racheté ?

— Parfaitement. Seulement, si Nick a laissé tomber ce n'est pas à cause de son flair. C'est pour tout autre chose. Ce qui lui est arrivé, je n'en sais fichtrement rien, mais tout d'un coup, il s'est complètement désintéressé du projet. Pour moi c'était une affaire extraordinaire. Il aurait fallu être fou pour refuser son offre.

— Vous êtes certain d'ignorer ce qui a pu l'amener à se désintéresser de l'affaire et à changer d'avis ?

— Absolument certain. (Un large sourire découvre ses dents un peu décolorées, mais solides.) Écoutez, lieutenant, en dehors des affaires, Nick et moi appartenions à deux mondes totalement différents. Il avait son palace de Vista Valley et une épouse mondaine assortie à la maison. Moi, je n'ai qu'un appartement – du mauvais côté de la Quatrième Rue, en plus – et, de temps en temps, une fille qui en pince pour les rouquins et les muscles. Comment voulez-vous que je sache ce qui tracassait Nick ? Je me serais bien gardé de le lui demander.

— Il est mort. Quelqu'un l'a assassiné sauvagement et de sang-froid la nuit dernière. Voyez-vous un gars capable de faire ça à Nick Kutter ?

— Non. (Il y a quelque chose de catégorique dans le ton de sa voix.)

— Connaissez-vous dans cette affaire quelqu'un dont les initiales seraient L.L. ?

— Non.

Il répond peut-être trop vite, mais son expression ne le trahit pas. Elle ne doit jamais le trahir.

— Okay. (Je sors une carte et la lui tends.) Si vous pensez à quelque chose qui pourrait m'être utile, je vous serais reconnaissant de m'appeler.

— Mais certainement. (Il jette un coup d'œil sur la carte.) Lieutenant Wheeler ! (Il plonge un poing massif dans la poche revolver de son pantalon délavé et en sort un portefeuille éculé. Du portefeuille surgit une carte grasseuse.) Si vous voulez reprendre contact avec moi, vous avez le numéro de mon appartement et celui de mon bureau. Nick n'était pas un ami mais personne ne mérite de

mourir comme ça.

C'est seulement au moment où je me retrouve dans ma voiture et où je me glisse derrière le volant que je me rends compte que ça s'agite au fond de ma cervelle. Tout ce qui se passe dans ce secteur m'intéresse vivement. J'attends donc les événements. Puis je sors la carte graisseuse que Donovan m'a donnée et le petit livre noir de Nick Kutter. Le numéro du bureau indiqué sur la carte est le même que celui que j'ai trouvé dans l'annuaire avant d'appeler les Constructions Donovan. Mais le numéro de l'appartement n'a rien à voir avec celui qui est inscrit à côté de son nom dans le carnet noir.

CHAPITRE III

L'adresse qui, d'après la compagnie du téléphone, correspond au numéro du carnet noir est celle d'un appartement situé dans un grand building neuf qui s'élève à six blocs à droite de la Quatrième Rue. J'ai déjà sonné quatre fois et je suis sur le point de renoncer quand la porte s'ouvre brusquement. Ma mâchoire inférieure tombe sur ma poitrine et je reste bouche bée, incapable de prononcer une parole. Qui diable s'attendrait à voir à Pin City, en plein après-midi, un spectacle des Mille et Une Nuits ! La houri possède de longs cheveux noirs et brillants qui tombent sur ses épaules et se déploient ensuite en éventail. Ses yeux sont noirs et ensommeillés, sa peau blanche et transparente. Sa bouche légèrement entrouverte a des courbes extraordinaires et une lèvre inférieure tout simplement provocante. Elle porte un corsage pailleté de sequins qui scintillent tout seuls mais n'arrivent pas à détourner mon attention du renflement de son opulente poitrine. Le pantalon de soie noire colle à sa peau ; il suit la courbe des hanches, descend jusqu'aux genoux puis s'ouvre en formant une sorte de cloche qui cache complètement ses pieds. Lorsqu'elle bouge la tête, deux grands globes d'argent étincelants se balancent à ses oreilles et je me demande pour qui sonne le glas.

— Je heuh... heuh... je bafouille.

— Vous semblez avoir des difficultés à vous exprimer. (La voix profonde et chaude est sympathique.) Votre ceinture est trop serrée peut-être ?

J'avale ma salive et je recommence.

— Je voudrais parler à M. Landau.

— N'insistez pas trop. (La lèvre sensuelle se creuse en un sourire qui découvre des dents de fauve.) Il est mort depuis trois ans.

— Vous êtes sa veuve, madame Landau ? je demande intelligemment.

— Lisa Landau.

Ses yeux prennent tout leur temps pour me scruter à l'instar d'un appareil à rayons X et je sens lesdits rayons me passer à travers les veines.

— Qu'est-ce que vous vendez ? Des leçons de confiance en soi ?

— Je suis le lieutenant Wheeler, du bureau du shérif.

La formule rituelle me rend un peu de mon assurance, qui s'était effondrée au moment où elle avait ouvert la porte.

— Puis-je entrer ?

Elle ouvre la porte un peu plus grand et, pendant un instant, je m'attends à ce qu'elle frappe dans ses mains pour faire apparaître de la fumée blanche, suivie d'un génie à moustache noire en guidon de bicyclette. Mais elle tourne sur ses talons et m'introduit dans le salon. Je la suis.

Le salon est tout ce qu'il y a de plus féminin. Mes pieds s'enfoncent dans les profondeurs moelleuses d'une épaisse moquette bleu roi. Il y a là des divans à deux places et de petits fauteuils dispersés un peu partout et garnis d'épais coussins. Sur un mur, une géante nue qui a un vague air de Titien sourit d'un air serein en direction du bar capitonné installé juste en face. Pour une bonne femme condamnée à passer le reste de son existence toute nue sur une toile, j'imagine que la vue d'un bar doit lui causer beaucoup moins de regrets que la bobine permanente d'un bonhomme. Lisa Landau s'installe sur l'un des canapés à deux places et tapote l'espace vide, à son côté. Je l'occupe immédiatement ; nous sommes si près l'un de l'autre que nos genoux se touchent presque. L'instant suivant, ils se touchent vraiment et le sourire s'accentue sur ses lèvres ; il creuse de petites fossettes discrètes aux coins de la bouche.

— Lieutenant Wheeler, dit-elle, je suis purement et simplement fascinée. (Son rire m'adresse des sous-entendus qui font basculer mon imagination.) Ou devrais-je dire simplement impurement fascinée ?

— Fichue manière de conduire une enquête, dis-je, mais ça me plaît.

— Je suis certaine que nous allons bien nous entendre. (La pression de son genou contre le mien augmente légèrement.) Enfin, si vous ne m'arrêtez pas pour une chose horrible que j'aurais soi-disant commise. Appelez-moi Lisa, je vous en prie, et dites-moi votre prénom. Parce que chaque fois que je vous appelle lieutenant, j'ai une envie irrésistible de faire le salut militaire.

— Al, dis-je. Je suis venu vous poser quelques questions. Si vous m'en donnez le temps, j'arriverai peut-être à me souvenir de l'une d'entre elles.

— Je suis la veuve Landau, dit-elle d'un ton léger. Trois mois après notre séparation et deux mois avant le début de la procédure de divorce, Landau a fait ce qui s'imposait, il a été tué dans un accident de voiture avant d'avoir pu modifier son testament. Donc maintenant, trois ans plus tard, je suis la riche veuve Landau, libre, vingt-sept ans, et si j'ai envie d'user de ma liberté pour faire l'amour avec un

lieutenant de police, il n'y a rien qui puisse m'en empêcher.

Elle pose la main sur ma cuisse ; ses ongles pointus s'enfoncent douloureusement dans ma peau.

— Et justement, j'en ai envie.

— Attendez ! je hurle. Vous avez perdu la tête ? Vous ne me connaissez pas depuis cinq minutes. (Elle hoche la tête pour acquiescer.)

— C'est tout le temps qu'il nous faut. Si vous me décevez, et je ne le crois pas, Al, nous n'aurons pas à lambiner pour nous dire adieu, n'est-ce pas ?

— J'ai beaucoup entendu parler du coup de foudre, mais ceci est ridicule, je gargouille.

— Il s'agit ici du coup du plumard, dit-elle froidement. Ce qui est totalement différent.

Je lui saisis le poignet, extrais ses ongles de ma cuisse et repose sa main sur ses genoux. Grave erreur. C'est alors ma main qui touche sa cuisse, à elle, et je sens la chaleur de sa chair ferme sous la mince soie noire. Le drame, c'est que lorsque la fantaisie devient réalité elle se transforme immédiatement en une sorte de cauchemar.

— Il y a eu crime, dis-je d'un ton désespéré, c'est de ça que je voulais vous parler. D'un crime.

— Après, dit-elle d'un ton sec. Après, c'est le meilleur moment pour causer.

Je bondis et ne m'arrête que lorsque j'ai mis cinq mètres entre elle et moi. J'allume lentement une cigarette avec une précision étudiée avant de regarder le divan. Lisa Landau y est toujours assise, elle m'observe d'un air impassible et d'un œil froid et inquisiteur.

— Qui était Nick Kutter ? je demande.

— Un ami, sans plus.

— Vous savez qu'il a été assassiné la nuit dernière ?

— Oui. J'en suis désolée mais ce qui existait entre nous avait pris fin depuis plusieurs semaines.

— Qui a mis un terme à cette liaison ?

— Moi. Nick l'a pris très mal mais je savais qu'il s'en remettrait. (Elle hausse gracieusement les épaules.) On s'en remet toujours.

— Et Mick Donovan ?

— C'est un ami.

— Un ami qui a la mémoire bien courte, dis-je. Je lui ai demandé s'il connaissait une personne qui avait pour initiales L.L. Il m'a répondu que non.

— Je ne crois pas que Mick puisse m'oublier. (Des fossettes se

creusent aux coins de sa bouche.) Il a peut-être dit ça par plaisanterie. Pour que je ne sois pas mêlée à une affaire criminelle. Sous un extérieur rude, il a un cœur de gentleman.

— Et moi je me demande ce qu'il y a sous votre extérieur éblouissant.

— J'ai tâté du mariage une fois, Al, dit-elle d'un ton uni. Ça n'a pas marché. La fidélité à un seul homme, c'est très monotone. L'ennui dans le mariage, c'est qu'il faut trouver le partenaire idéal. Après l'expérience que j'ai faite, j'ai compris qu'il n'en existait pas pour moi. Alors j'ai préféré conserver ma liberté, prendre l'homme que je veux quand je veux, et m'en débarrasser quand il commence à m'ennuyer.

J'écrase ma cigarette dans un cendrier de cristal en forme de cœur, puis je vais m'installer sur un petit fauteuil, en face d'elle.

— Parlez-moi de Nick Kutter.

— Que voulez-vous savoir ? Comment il se comportait au lit ?

— Dans quelles circonstances vous l'avez rencontré, combien de temps vous l'avez connu, etc.

— C'est Mick Donovan qui me l'a présenté. Il y a des jours où je prends la voiture pour aller regarder Mick travailler sur le terrain. Il y a quelque chose de primitif en lui... ces muscles extraordinaires. (Une faible lueur brille un instant dans ses yeux puis s'éteint lentement.) Il doit y avoir quatre mois de ça. Ils étaient en train de discuter quand je suis arrivée. Mike nous a présentés. Ensuite il m'a demandé si je pouvais ramener M. Kutter en ville. Nick possédait un je-ne-sais-quoi que je n'avais jamais trouvé chez personne. J'ai été fascinée. Avec Mike, c'est purement physique. Sa force, enfin. Nick, c'était intérieur. Un sens inné de la puissance, la certitude que tout le monde fera ce qu'il voudra sans poser de questions. Je m'en suis rendu compte en le ramenant en ville. Ça m'a excitée et au lieu de le déposer chez lui je l'ai ramené ici.

En l'écoutant parler, je me dis que j'ai raté ma vocation. J'aurais dû être psychiatre et non flic. J'aurais pu lui faire cracher cinquante dollars de l'heure. A l'entendre me débiter son histoire, elle doit prendre plaisir à se livrer à son public. A moins que tout ça ne soit que fumée destinée à masquer des choses qu'elle veut garder pour elle toute seule.

— Ensuite Nick est devenu une habitude pour moi. Ou bien c'est moi qui suis devenue une habitude pour lui. En tout cas, nous nous sommes beaucoup vus pendant deux mois. Puis les choses ont commencé à changer.

Elle se lève et se met à déambuler lentement. Je fais un effort désespéré pour concentrer mon attention sur le plafond et non sur le postérieur bien serré dans le pantalon de soie noire, en attendant

qu'elle arrive derrière le bar.

— J'ai besoin de boire un verre. (Elle me regarde.) Et vous ?

— Du scotch et de la glace, très peu de soda, dis-je.

— Comme toujours, mon partenaire s'est mis à m'ennuyer.

Elle entame une bouteille de Johnny Walker et en verse trois doigts dans un verre.

— Alors j'ai voulu l'amener à comprendre. Je n'étais pas là quand il venait me voir, je lui raccrochais le téléphone au nez. Rien à faire. Il avait de la suite dans les idées. (Elle pousse un soupir et verse du soda dans un verre.) Ce type-là se refusait à admettre qu'on puisse le repousser. Le dénouement a eu lieu il y a quatre ou cinq semaines. Il a fait une scène terrible. (Elle se prépare un drink simple comme tout : quatre doigts de vodka avec un glaçon.) Il a fait irruption ici un soir et m'a prise d'assaut. (Elle hausse les sourcils en un commentaire moqueur.) Un homme des cavernes... Il m'a battue pendant un bout de temps, puis m'a arraché mes vêtements et m'a emportée dans ma chambre où il m'a flanquée sur le lit. Mais il y a un moyen infallible pour arrêter ce genre de plaisanterie.

— Lequel donc ? je demande.

— Je me suis mise à rire, dit-elle avec simplicité. Je suis restée couchée sur le lit à le regarder, en riant comme une folle. Une chose certaine c'est que l'amour n'a rien d'amusant. Il a perdu toute sa belle assurance et s'est retrouvé moralement encore plus nu que moi. Il est resté un moment planté là, cramoisi, à m'injurier, puis il est parti comme un fou. C'est la dernière fois que j'ai vu Nick Kutter. (Sa lèvre inférieure fait une moue dangereuse.) Alors, ce drink, vous venez le prendre ici, ou bien vous avez peur que je vous viole malgré le bar qui nous sépare ?

— J'en cours le risque, dis-je courageusement, et je traverse le salon.

Nous nous asseyons l'un en face de l'autre, de chaque côté du bar. Elle lève son verre, avale la moitié de son contenu d'une seule gorgée, comme si c'était du jus d'orange. Elle prend un air rêveur.

— Nick me disait toujours qu'il était très malheureux, fait-elle lentement. Comme tous les hommes mariés qui ont une liaison, bien sûr. Mais pour Nick, je crois que c'était vrai. Sa femme était une mondaine écervelée qui s'arrangeait toujours pour engager des domestiques impossibles et hurlait chaque fois que Nick les flanquait à la porte.

— Sauf la femme de chambre de madame, dis-je.

Elle paraît surprise.

— Vous êtes au courant ?

— De quoi ?

— Pour la femme de chambre ? Sa femme n'a jamais voulu qu'il la mette à la porte. Elle l'a même menacé de partir s'il essayait.

— Et vous savez pourquoi elle tient tellement à sa femme de chambre ?

— Non. Nick non plus, je crois. Mais ça le préoccupait. Il détestait cette fille. Chaque fois que je lui en parlais, il maugréait qu'elle avait une mauvaise influence sur sa femme et parlait aussitôt d'autre chose.

— Vous voyez quelqu'un qui aurait pu l'assassiner ?

Je pose la question inévitable sans le moindre espoir d'obtenir une réponse positive.

— Eh bien, il y a son frère George, dit-elle avec calme. Nick le considérait comme un moins que rien, une ordure. (Elle passe lentement sa langue sur sa lèvre supérieure.) Nick le détestait, je crois.

— Pourquoi ?

— Vous ne cessez de poser des questions, à croire que vous êtes un flic. (Elle assèche son verre puis le remplit de vodka.) Je n'en sais rien, moi. Ça ne m'intéressait pas, je n'ai pas demandé. Il le détestait, un point c'est tout.

— Vous voyez quelqu'un d'autre ?

— Mais oui, bien sûr. Il ne faut pas oublier Burt Evans, pas vrai ?

— Non, évidemment, dis-je d'une voix étouffée. Mais qui diable est Burt Evans ?

— Ça alors ! (Ses yeux ont une étincelle polissonne.) On n'est pas très renseigné, hein ?

— Ça vous plairait d'être veuve de quelques dents ? je demande avec amabilité.

— Burt Evans dirigeait de grosses affaires de constructions à Santa Bahia, à une époque. C'est en dehors de votre circonscription, Al, vous n'avez sans doute jamais entendu parler de lui.

— Jamais, je grogne.

— Il y a deux ans, Nick lui a coupé l'herbe sous le pied. Il a fait mieux. Il a prouvé qu'Evans utilisait des matériaux défectueux, qu'il construisait sur des terrains marécageux qui n'avaient pas été asséchés, et un tas d'autres trucs. A ce que m'a dit Nick, à un certain moment ça a bardé. Un vrai western... avec des tueurs dans les deux camps. Finalement, c'est Nick qui a eu le dessus. Evans a quitté Santa Bahia avec la chemise qu'il avait sur le dos, sans plus. Il s'est juré de se venger de Nick. C'est peut-être ce qui s'est passé.

— Un vrai western, en effet, et un épisode des plus fades, d'ailleurs.

Lisa Landau observe le glaçon qui flotte dans son verre puis se met à boire lentement.

— Nick s'est fait du souci pendant un certain temps, dit-elle en posant son verre sur le bar. Quand Burt Evans est venu s'installer à Pin City, veux-je dire.

— Il y a des moments où j'ai peur que vous vous disposiez à m'apprendre des trucs époustouflants, dis-je avec amertume. Pas grand-chose à craindre, hein ?

— Si je vous apprenais quelque chose d'intéressant vous ne m'écouteriez probablement pas.

— Donc, Burt Evans se trouve maintenant à Pin City, je continue d'un ton décidé. Vous savez où je peux le joindre ?

— C'est votre boulot, Al Wheeler. (Ses dents blanches luisent un instant.) Trouvez-le comme vous m'avez trouvée.

— Vous n'étiez qu'un numéro de téléphone dans le carnet noir de Kutter, dis-je. A côté d'une note mystérieuse spécifiant de vérifier vos antécédents avant de prendre des engagements définitifs.

— Toujours prudent, ce brave Nick !

Elle lève son verre pour porter un toast.

— Je parie qu'en ce moment même, où qu'il soit, il ne prendra aucune décision avant d'avoir bien lu tous les renseignements.

— Quel genre d'engagement définitif allait-il prendre avec vous ?

— Je vous l'ai déjà dit. (Ses lèvres pleines m'adressent une moue de reproche.) Vous voyez bien que vous ne m'entendez pas quand je vous parle.

— Excusez-moi d'avoir à faire une allusion aussi vulgaire, mais Kutter vous a-t-il donné de l'argent ?

— Vous voyez que vous n'avez pas écouté un mot de ce que je vous ai dit. Je vous répète que je suis la riche veuve Landau !

— Il y a plus romantique ! dis-je. Quelle impression ça fait-il d'apprendre que votre ex-amant parlait de vous comme d'un engagement définitif ?

Un instant j'ai l'impression que je vais recevoir le contenu de son verre en pleine poire. Mais elle se contient.

— Je ne vois pas du tout ce que ça signifie, lance-t-elle. De toute manière, il est trop tard pour le demander à Nick, n'est-ce pas ? Alors, si on parlait d'autre chose ?

— Parfait. Vous êtes certaine que vous ne savez pas où je peux joindre Burt Evans ?

— Nick m'a vaguement raconté qu'Evans avait loué une maison dans la Vallée, à quelques kilomètres de chez lui, qu'ils allaient être

voisins, ou presque. Il était furieux.

— Merci, dis-je d'une voix lasse. Extraire des renseignements de vous, c'est aussi commode que d'effeuiller une pâquerette avec des gants de boxe.

— J'effeuillerai tout ce que vous voudrez quand vous voudrez, Al, dit-elle, intéressée. Si ça peut vous faire plaisir.

Elle porte une main derrière son dos, sur la fermeture à glissière, et tire d'un coup sec. Puis elle croise les bras et je manque perdre la vue quand elle fait passer son corsage à sequins par-dessus sa tête. Elle est maintenant nue jusqu'à la taille, soutien-gorge excepté. J'ai vu des réclames de soutien-gorge de ce genre dans les journaux du dimanche, mais c'est la première fois que j'en bigle un sur un mannequin et ça fait une sacrée différence, une différence à trois dimensions. Je perçois un cliquetis au moment où mes yeux me sortent de la tête.

— On appelle ça un « tout vu », parce que c'est transparent, explique-t-elle inutilement.

— Vous avez l'air encore plus nue que si vous étiez nue, je gargouille.

— Ne croyez pas ça, dit-elle avec assurance. Je peux être bien plus nue encore !

Elle se laisse glisser du tabouret de bar et commence à tirer sur la fermeture à glissière du pantalon à pattes d'éléphant de soie noire, sur sa hanche gainée d'un slip noir.

— Stop ! (Je me cramponne des deux mains au bar pour me lever.) Vous perdez votre temps. Je partais.

— Déjà ? (Elle me regarde un moment entre ses paupières baissées, visiblement surprise.) Quel genre de type êtes-vous exactement, Wheeler ? Un homosexuel ou quoi ?

— Un flic, voilà tout, dis-je. (Mais cette réponse ne me satisfait pas. J'essaie d'expliquer.) Lisa, vous êtes très belle, vous avez un corps splendide et je suis certain que vous êtes formidable au lit. Mais où est la bataille ?

— Quelle bataille ?

Elle cligne deux ou trois fois des yeux.

— Le combat, la conquête, je grogne. Vous vous êtes offerte tout entière avant que j'aie mis le pied dans le vestibule. Il se trouve que je suis flic, mais qu'est-ce que ça y fait ? J'aurais tout aussi bien pu être le laitier, ou le voisin venu emprunter une tasse de sucre, ou le réparateur de télévision.

— Il faut qu'on vous fasse la cour, mon chou ?

Elle m'adresse un sourire éblouissant puis libère ses genoux du pantalon à pattes d'éléphant, en une série de mouvements érotiques ;

puis elle s'en débarrasse. Il ne lui reste plus sur le dos que le soutien-gorge transparent et un slip de nylon noir qui lui colle à la peau et qui est transparent, lui aussi. De deux choses l'une : ou je fiche le camp ou je perds complètement la tête. Or, pour les flics, l'insigne, le flingue et la cervelle sont des instruments de travail indispensables. Je me dirige donc au pas de course vers le vestibule.

— Al ? (Sa voix a pris un ton surpris.) Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous avez oublié vos tire-bottes ou quoi ?

CHAPITRE IV

C'est la compagnie du téléphone qui m'a appris que le nom de Landau correspondait au numéro du carnet noir de Kutter. Un agent immobilier de Vista Valley m'indique une adresse qui correspond au nom de Burt Evans. Il est un peu plus de cinq heures quand je range ma voiture dans l'allée carrossable et me dirige vers la porte d'entrée. La maison n'est pas aussi imposante que celle de Kutter, mais elle n'a rien d'un taudis. J'appuie sur le bouton de la sonnette et j'écoute un moelleux carillon inonder les aîtres de sa mélodie en sourdine. La véranda est orientée plein ouest et l'air brûlant me grille les poumons chaque fois que je respire. La porte s'ouvre ; devant moi se dresse une espèce de reine de burlesque 1956 à l'air exaspéré comme si je venais de l'interrompre en pleine action. Pour être charitable, je lui donne trente-cinq ans. Ses cheveux blonds à mèches roses ont besoin d'un sérieux coup de brosse et sa figure est plutôt rougeaude. Le bain-de-soleil citron et le short assorti révèlent des formes pleines en passe de déborder.

— Je dormais, dit-elle dans un grognement guttural. Ça doit être fichtrement important pour que vous m'obligiez à venir jusqu'ici ?

— Burt Evans, dis-je.

— Il dort aussi. (Elle m'adresse un sourire mauvais.) Si je le réveille, il sera furieux et vous cassera probablement la gueule.

— Casser la gueule d'un flic, c'est non seulement illégal, mais ce n'est pas autorisé dans ce canton, dis-je.

Ensuite je lui montre mon insigne et lui révèle qui je suis.

Ça ne lui fait guère impression mais elle m'invite à entrer. J'attends dans le salon impersonnel, comme toujours dans toutes les maisons meublées. Quelques minutes s'écoulent. Aucune nouvelle d'Evans ni de la blonde. Je m'assieds sur une chaise à dossier droit, une invention du marquis de Sade certainement, et je fume pour passer le temps. Enfin la porte s'ouvre et un type jeune, vingt-cinq ans au plus, entre dans la pièce.

Ses cheveux blonds soigneusement peignés sont trop longs à mon goût. L'éclat de sa chemise de soie rouge et de son pantalon bleu ciel n'a pas été prévu pour la lumière du jour. La montre-bracelet qu'il porte au poignet est une petite merveille de platine. Il fait un mètre

quatre-vingts, il a une stature d'athlète – épaules larges, pratiquement pas de hanches – un visage poupin et des yeux glacés bleu pâle qui ont l'air de me cracher dessus quand il tourne la tête de mon côté.

— Monsieur Evans ?

Je me lève.

— Il sera là dans un instant. (Il a une voix profonde de baryton.) Je suis Lennie Silver, son assistant personnel.

— Je suis...

— Je sais. (Il sourit, puis baisse brusquement la tête.) Vous êtes un flic. Un minable, un rien du tout, un zéro. Qu'est-ce que vous voulez, flicard ?

— Je suis un zéro assez important pour ne rien avoir à faire des assistants personnels. (Je lui adresse un sourire aimable.) Alors, allez donc essayer d'impressionner les gens ailleurs.

Un autre type entre alors qu'il cherche encore une réponse. Celui-là doit avoir une vingtaine d'années de plus que Silver, taille moyenne, maigre et sec. La calvitie sied à son visage. Sa barbe foncée ombre son visage rasé de près et bien bronzé. Ses yeux, deux noyaux d'olive aux paupières lourdes enfoncés dans leurs orbites, ont un regard calculateur.

— Lieutenant Wheeler ? (Il hoche sèchement la tête.) Je suis Burt Evans. Je vois que vous avez déjà fait la connaissance de Lennie.

— Je me demandais quelle assistance personnelle il peut vous apporter. De quel travail est-il chargé ? Il vide les ordures, sans doute ?

Silver émet un bruit étranglé et fait un pas vers moi.

— Lennie ! dit Evans.

On croirait une petite explosion qui fige Silver sur place.

— Tu as encore trop parlé.

Evans hoche la tête lentement, l'air déçu.

— Tu n'apprendras donc jamais que tous les officiers de police ne se ressemblent pas ? Combien de fois faudra-t-il te répéter que ceux qui ont estropié ton frère constituent une exception ?

— Saleté de poulet, grogne Silver.

— Il vaut mieux que tu nous laisses, dit Evans avec douceur. Tu réagis comme un gosse, Lennie.

Une lueur meurtrière brille un instant dans les yeux de Lennie puis il consulte ostensiblement sa montre de platine.

— Cinq heures vingt, annonce-t-il. Il est temps que je parte, d'ailleurs. J'ai rendez-vous... ce soir.

— J'espère pour vous (je lui adresse un sourire aimable) qu'elle est

daltonienne.

Il prononce un mot grossier, assez distinctement pour que je l'entende, puis sort rapidement. Evans hoche la tête et m'adresse un sourire d'excuse.

— Son frère a été blessé dans une bagarre d'ivrognes il y a deux ans. Il s'est battu avec les deux officiers de police venus mettre de l'ordre dans le bar. C'est de là que date la haine de Lennie pour tous les agents de la force publique. Pas moyen de l'en guérir.

— Où cela s'est-il passé ?

— A Santa Bahia. (Il sourit.) Mais je suppose que ce n'est pas pour causer de Lennie que vous êtes venu, pas vrai ?

— Je suis venu vous parler de Nicholas Kutter.

Il hoche la tête.

— Bien sûr. Pour la police, je suis le suspect numéro un. Je me demande si l'assassin de Nick a eu la même idée. (Il désigne le chef-d'œuvre de Sade.) Asseyez-vous donc, lieutenant.

Il attend que je me sois posé avec mille précautions sur la chaise et s'installe ensuite en face de moi, le visage détendu, sauf autour des yeux.

— Vous êtes au courant de ce qui s'est passé entre Nick et moi à Santa Bahia ?

— J'aimerais connaître votre version des faits.

Il introduit une main dans la poche intérieure de son veston de sport en soie grège, en extrait un mince cigare noir auquel il présente une allumette.

— Dans la construction, je faisais à peu près ce que je voulais jusqu'à l'arrivée de Nick Kutter. Sa venue ne m'a pas particulièrement emballé, mais je me suis dit que la concurrence aiguiserait mes réflexes, que, de toute manière, c'était dans l'intérêt de la ville. Mais Nick n'a pas été du même avis. La concurrence ne l'intéressait pas. Tout de suite, il a cherché à me détruire. Systématiquement.

— Comment ça ?

— De bien des manières.

Son visage disparaît un instant derrière une auréole de fumée bleue.

— La manière légale, d'abord. Il a surenchéri sur mes offres d'achat, il a proposé des constructions à des prix inférieurs que je ne pouvais concurrencer qu'en perdant de l'argent, et il en avait autrement plus que moi. Puis la manière illégale. Il y a eu toute une série d'actes de vandalisme et, comme par hasard, toujours sur des chantiers à moi. En même temps, il a dégoté des gens qui pouvaient me causer du tort. Des gens qui ont exhumé de vieux règlements de

construction dont je n'avais jamais entendu parler. Des gens qui s'en sont pris à mon personnel, qui ont avarié mes livraisons, et tout et tout. Nick avait embauché une équipe de tueurs qui ont tout fait pour déclencher une bagarre avec mes ouvriers. C'étaient pourtant des durs, mes gars, mais ils se sont retrouvés à deux contre un.

Evans a un sourire vague et tire sur son cigare.

— Pendant un certain temps, ça a bardé, je le reconnais. Mais je n'avais pas le choix. Ce que je vais vous dire va sans doute vous déplaire, lieutenant, mais je suis certain que la bagarre où a été estropié le frère de Lennie était un coup monté et que les deux flics responsables étaient à la solde de Nick. Il savait parfaitement que Lennie perdrait la tête et ferait une imbécillité énorme. C'est ce qui est arrivé. Il y a eu une véritable bataille rangée sur l'un des chantiers de Nick et il fallut appeler la force armée. Il y a eu des quantités de blessés. Deux jours plus tard, j'étais plongé jusqu'au cou dans les citations en justice. On n'osait pas prononcer mon nom en ville et on parlait sérieusement de m'expulser. J'ai compris que j'étais liquidé à Santa Bahia, j'ai laissé tomber. Mais je me suis bien juré de me venger, de rendre à Nick Kutter la monnaie de sa pièce, et dans sa ville natale encore !

— Et c'est pour ça que vous l'avez assassiné ? je demande tranquillement.

Il se met à rire, d'un rire qui me paraît naturel.

— Je vais vous dire une bonne chose, lieutenant. Il n'y a qu'un type au monde à qui j'en veuille presque autant qu'à Nick Kutter, c'est à son assassin. Il m'a volé ma vengeance. Pour Nick, les affaires, c'était toute sa vie. Moi, j'étais en passe de les lui enlever l'une après l'autre, sans me presser. Pour faire durer le plaisir et le voir mourir à petit feu. Si j'avais eu l'intention de l'assassiner, j'aurais agi à Santa Bahia.

— Depuis quand êtes-vous ici ?

— Trois mois environ.

— Voyons un peu si je vous devine, dis-je froidement, entre-temps, votre oncle du Texas est mort en vous léguant tous ses puits de pétrole que vous avez vendus cinq millions de dollars.

— A Santa Bahia, on ne m'a lessivé que dans un domaine limité, dit-il avec calme. J'avais encore pas mal d'atouts dont je me suis servi. J'ai participé, en tant que membre d'un consortium, à deux grandes opérations foncières à Los Angeles. Elles ont très bien marché. J'ai donc eu suffisamment de disponibilités pour venir m'installer à Pin City et m'occuper de Nick.

— Vous l'avez vu depuis votre arrivée ?

— Bien sûr ! (Il hoche la tête pour appuyer ses dires.) Il savait très bien pourquoi je venais et j'ai l'impression qu'il n'était pas tranquille. Au début, il a fait semblant de s'en moquer. Il m'avait coulé à Santa Bahia, donc il me coulerait à Pin City, mais plus vite encore cette fois. Et puis, il y a peut-être un mois de ça, il a changé. Je lui avais déjà joué un ou deux tours, mais des broutilles. Bref, (Evans hoche la tête, l'air perplexe.) Nick Kutter a radicalement changé. On aurait dit qu'il avait perdu le désir de se battre. Je ne voulais pas y croire. J'ai pensé qu'il me jouait la comédie : il voulait que je m'imaginais que je l'empoisonnais encore plus que je ne le supposais.

— C'est la dernière fois que vous l'avez vu ? Il y a un mois ?

Il tire longuement sur son cigare. Quand la fumée laisse apparaître ses yeux noirs, leur ordinateur électronique est encore en marche.

— Je me demande si... fait-il avec lenteur. Je devrais peut-être la boucler, et ne vous parler que par l'intermédiaire de mon avocat.

— Je vous propose un pacte, entre amis. Vous laissez tomber votre avocat. Moi, je ne vous convoque pas au poste de police.

— Vous avez le don de la persuasion, lieutenant. (Il sourit d'un air hésitant.) Entendu, mais vous me foutez la paix, hein ? C'est hier soir que j'ai vu Nick pour la dernière fois.

— Où ?

— Ici même. Merle lui a ouvert, elle a failli en tomber raide morte. Il m'a parlé pendant une vingtaine de minutes, mais je n'ai pas cru un seul mot de ce qu'il me racontait. Impossible. Lui, le salopard le plus rancunier que j'aie jamais connu, il était là, à genoux presque, et il me suppliait. Il avait eu tous les torts à Santa Bahia, il le reconnaissait. Mais maintenant, plus d'histoires entre nous. Combien voulais-je pour le laisser tranquille ? De l'argent, des terrains, une participation importante dans l'une de ses affaires ? Je n'avais qu'à parler. Je lui ai répondu qu'il avait perdu la boule. Rien ne m'empêcherait de le couler comme il m'avait coulé à Santa Bahia. Il n'entendait même pas mes insultes. Il continuait à me supplier de lui dire ce que je voulais. (Il écarte les mains.) Je n'y ai rien compris, lieutenant, et je n'y comprends toujours rien. Difficile de croire que c'était bien le même Nick Kutter.

— Quelle heure était-il ?

— Il est arrivé vers huit heures et demie et il est reparti vers neuf heures.

— Silver était ici ?

— Il n'y avait que Merle et moi. Silver avait rendez-vous.

— Qu'avez-vous fait après le départ de Kutter ?

— J'ai pris un verre – j'en avais grand besoin – puis plusieurs

autres. Je devais avoir mon compte, Merle m'a appris qu'elle m'avait mis au lit vers une heure du matin.

— Et quels sont vos projets, maintenant que Kutter est mort ?

— Je reste ici. (Il pose le mégot de son cigare dans un cendrier et observe la fumée bleue qui s'élève en spirale comme si elle contenait le secret de son avenir.) J'ai déjà mis deux affaires en train. Nick disparu, je vais avoir les coudées franches.

— George Kutter est toujours là.

— Ce pauvre mec ! (D'un ton méprisant.) Lui, s'occuper du moindre des projets Kutter ? Il serait incapable de tenir un stand de sandwiches !... Nick était le cerveau de l'organisation. Lui disparu, tout va s'effondrer.

La blonde rougeaude réapparaît. Elle est un peu mieux habillée, mais guère. Elle porte un deux-pièces pantalon et veste à damier noir et blanc qui la fait paraître dix centimètres plus petite et ajoute vingt centimètres à son tour de hanches. Enfin, elle s'est peignée, c'est déjà quelque chose.

— Burt ! (Elle a l'air impatiente.) Tu as oublié que nous dînons dehors ce soir ?

— Non, je suis occupé avec le lieutenant, dit-il aimablement. Attends-moi.

— J'allais partir.

Je me lève, ravi d'abandonner le siège de Sade.

— Je viendrai voir Silver demain.

— Eh bien, au revoir pour aujourd'hui.

La blonde rougeaude vient se planter devant le siège d'Evans, les mains sur les hanches, bras écartés.

— Allons, debout. Va te changer et dépêche-toi. Je n'ai pas envie que nous soyons en retard.

Il se lève et la regarde ; un sourire vague erre sur ses lèvres, puis son bras droit se meut à toute allure. Je perçois un bruit sec au moment où le dos de sa main entre en contact avec la joue de la blonde ; il la catapulte de l'autre côté de la pièce, où le bord d'une table arrête sa voltige.

— S'il y a une chose au monde que je déteste, c'est les enqueteuses.

Merle pousse un petit gémissement puis elle passe la main sur son visage, qui est maintenant d'un écarlate plus vif encore que son rouge à lèvres. Elle s'éloigne de la table en frottant sa hanche à damier noir et blanc, qui est entrée en contact brutal avec le bord de la table. Je la regarde s'approcher lentement d'Evans et je me demande si je vais être appelé à jouer les arbitres dans un match de lutte mixte. Mais en

arrivant près de lui, elle frotte sa tête contre l'épaule d'Evans et le regarde avec des yeux de poisson mort d'amour sous ses paupières fardées.

— Moi qui me demandais si tu m'aimais encore, Burt, mon chou, dit-elle d'une voix étouffée.

— Va t'arranger la figure, Merle ma choute, lui répond-il.

Il suit des yeux l'imposant postérieur qui se dandine de manière un tantinet grotesque sous le pantalon à damier noir et blanc.

— Ce deux-pièces est sensationnel, dit-il d'un air sincère. Vraiment sensationnel. (Il me regarde d'un air orgueilleux de propriétaire satisfait.) Je ne peux pas supporter les femmes maigres. Merle, au moins, elle est baraquée, vous ne trouvez pas ?

— Si, si, je hoche la tête d'un air solennel. Ne vous dérangez pas, je trouverai mon chemin.

— Merci, lieutenant, il faut que j'aille me changer. (Il adopte le ton très confidentiel.) Je vais vous dire une chose qui vous paraîtra incroyable. Quand j'ai fait la connaissance de Merle, elle était strip-teaseuse dans un burlesque.

— Non, pas possible... (J'espère avoir l'air suffisamment surpris.)

— Évidemment, à l'époque, elle était plutôt maigrichonne, elle ne devait guère peser plus de soixante kilos tout habillée. Mais elle adorait manger et les régimes qu'elle devait suivre la rendaient folle. Le jour où je lui ai annoncé que je l'emmenais et qu'elle quittait le burlesque, alors ! (Il hoche la tête d'un air admiratif.) Je reverrai toujours la tête du maître d'hôtel qui nous a servi à dîner. Elle a commencé par deux douzaines de praires, suivies d'une assiette de soupe de tomate, du canard rôti avec double ration de pommes de terre frites, et elle a terminé par quatre portions de tarte à la banane assaisonnées à la crème fouettée et aux noix. Je reverrai toujours son expression quand j'ai pris l'addition ; j'ai compris qu'elle serait folle de moi jusqu'à la fin de ses jours.

— Et vous, vous lui avez rendu raison à chaque plat ? je demande d'un air intéressé.

— Moi ? Je n'ai pris qu'un steak bleu à la salade. (Il hausse les sourcils.) Manger, moi ? Avec mon métabolisme ? (Il pose la main sur son ventre plat.) Il me suffit de bigler une biscotte pour engraisser. (Il prend un air rêveur.) Mais les femmes comme Merle, elles engraisseront là où il faut, pas d'erreur.

La chance me favorise et je ne revois pas la blonde en sortant. Si je l'avais rencontrée, je suis certain que mon imagination m'aurait présenté un monticule tremblotant de tarte à la banane en train de déborder d'un deux-pièces pantalon trop étroit, le tout couronné d'une

pyramide de noix et de crème fouettée.

Je franchis en un rien de temps, au volant de mon Healey toute neuve, les quatre kilomètres qui me séparent de la maison de Kutter et, Dieu merci, la vision de la tarte à la banane s'est évanouie lorsque je grimpe les marches du perron et que je sonne. Je sonne d'ailleurs plusieurs fois, mais il ne se passe rien. La maison est silencieuse et les yeux aveugles des hautes fenêtres ont l'air de se fermer lentement, à mesure que l'ombre du soir descend sur les vitres. Une abeille passe dans un bourdonnement satisfait près de mon oreille et je bondis. Je sonne une dernière fois avant de regagner ma voiture, et la porte s'ouvre immédiatement de quelques centimètres. Une tête blonde ébouriffée apparaît prudemment derrière la porte et de grands yeux bleus furieux me foudroient du regard.

— J'aurais bien dû me douter que c'était vous qui faisiez tout ce vacarme à la porte ! grogne-t-elle d'un ton dépourvu de toute poésie. Vous perdez votre temps. Il n'y a personne. Ils sont tous allés dîner chez le frère George et M^{me} Kutter doit y passer la nuit. Alors, bonne chance et... un instant... (Elle écarquille les yeux et ébauche un sourire.) Non ! J'ai dû perdre la tête ! Ma petite tête du Kansas ! Vous êtes celui que j'attendais ! Le chevalier monté sur un beau cheval blanc ! Entrez donc, lieutenant.

Elle ouvre la porte toute grande et se plante devant moi, un large sourire aux lèvres ; elle porte une fragile combinaison de dentelle et de soie et des souliers constitués par un talon et une bride que de minuscules lanières de cuir rattachent à ses pieds.

— Attendez-moi ici, dans le vestibule, me lance-t-elle d'un ton sans réplique. Je n'en ai pas pour cinq minutes, promis.

Elle tourne les talons et se dirige vers l'escalier circulaire. La lumière du soleil couchant qui me tombe sur les épaules inonde le vestibule ; elle forme un halo autour des boucles couleur de blé mûr et on dirait que la combinaison a disparu. Je distingue les bretelles du soutien-gorge tendues sur ses épaules, l'élastique du slip minuscule et les longues jambes élégantes et fuselées.

C'est tout de même quelque chose ! Devenir voyeur, comme ça, simplement en appuyant sur un bouton de sonnette ! Puis elle entre dans l'ombre de l'escalier et la voilà revêtue d'une combinaison.

Je pénètre plus avant dans le vestibule. Je vais m'appuyer contre un mur et j'allume une cigarette. Les cinq minutes annoncées en deviennent dix, puis la fille apparaît en haut de l'escalier, m'adresse un signe de la main, comme si elle venait de passer une année de vacances en Europe, et elle descend au grand galop. Elle porte maintenant une robe de mousseline de soie légère à épaulettes étroites ; l'ensemble forme un blouson bleu ciel retenu à la taille par

une étroite ceinture, et la jupe d'un bleu plus foncé s'arrête à une dizaine de centimètres au-dessus des genoux. Elle trimbale également un sac de compagnie aérienne, et je me demande si elle n'a pas organisé son enlèvement par un lieutenant un peu naïf.

— Vous voyez, sourit-elle d'un air satisfait, je n'ai même pas mis cinq minutes, pas vrai ?

— Exact, fais-je.

Je n'ai pas la moindre intention de me laisser embringuer dans ce genre de discussion perdue d'avance.

— Vous êtes gentille comme tout parce que vous avez besoin d'un moyen de transport pour descendre en ville. Moi, je suis un lieutenant au cœur généreux. Mais continuez dans la gentillesse, sinon vous faites la route à pied.

— Nous allons certainement devenir d'excellents amis. (Elle passe son bras sous le mien et me propulse en direction du perron.) M^{me} Kutter m'a donné ma soirée, ce qui est vraiment gentil de sa part, vu que je n'ai pas de voiture. J'avais l'intention de me coucher de bonne heure avec un bon bouquin porno, mais cette maison vide me donne le cafard. (Elle frissonne.) Ça vous fait quelque chose de rester toute seule ici après ce qui s'est passé la nuit dernière. (Elle lâche mon bras pour tirer la porte, qui claque avec un bruit triomphant.) Alors, au diable l'avarice, ai-je pensé, je vais demander une voiture de place avec chauffeur et me faire conduire en grand tralala. Mais c'est encore bien plus agréable de faire la route avec vous dans... (Elle reste bouche bée devant la Healey.) Qu'est-ce que c'est ? Votre machine à violer les fillettes ?

— Ne parlez pas ainsi de l'amour de ma vie, dis-je sévèrement. Sinon je vous interdis de m'observer quand je passerai en quatrième.

Elle me lance un coup d'œil en coin :

— Ça doit vouloir dire un truc pas propre, non ?

A mon tour, je lui prends le bras et l'entraîne en bas des marches. Je lance sa valise dans la voiture, ouvre la portière et la regarde s'introduire sur la banquette. C'est une performance fascinante, car sa jupe remonte jusqu'au haut de ses cuisses. Puis je fais le tour de l'auto et m'installe au volant.

— Comme nous allons rouler gentiment ensemble, vu que mes chaussures ne sont pas faites pour la marche, dit-elle au moment où nous nous engageons sur la route, vous pouvez m'appeler Toni. Et vous, comment vous appelez-vous ?

— Al.

— Al ? (Elle renifle d'un air supérieur.) Pas très dans le vent, hein ?

— Nous sommes à une vingtaine de kilomètres de Pin City, dis-je d'un ton glacial. En marchant d'un bon pas, vous devez faire deux kilomètres à l'heure. Vous y arriverez donc au bout de dix heures.

— Al ! (Elle ronronne du fond de la gorge.) Quel nom divin, Al.

— A moi aussi, il me plaît, dis-je avec modestie. Mais Toni, c'est un nom de fille ? Parce que vous êtes une femme, non ?

— Si je n'en suis pas une, vous allez avoir de gros ennuis, lance-t-elle. Je vous ai vu me lorgner pendant que je montais l'escalier.

— Comment saviez-vous que je vous regardais ?

— Je sentais votre regard transpercer mon... enfin, je le sentais.

— Il va falloir que je me paie une paire de lunettes noires, je constate à haute voix. Et qu'avez-vous l'intention de faire, une fois dans la grande ville ?

— Je passerai la nuit chez mon amie Doris.

— C'est curieux. Chaque fois que je rencontre une fille éblouissante qui porte un nom comme le vôtre, elle a toujours une copine qui s'appelle Doris. Vous voulez que je vous fasse le portrait de Doris ? Elle est myope, plate comme une punaise, elle a des cheveux queue de vache et le nez bouché. C'est bien ça ?

— Doris a dix dixièmes aux yeux. Elle porte des soutien-gorge taille quatre-vingt-quinze, bonnet C, elle est rousse et gagne sa vie en présentant des costumes de bains dans les collections de mode. Vos capacités de déduction doivent beaucoup aider dans votre travail !

Je brutalise le changement de vitesse ; un aboiement offusqué sort du capot de la Healey. La conversation est interrompue pendant cinq minutes.

— Est-ce que je suis responsable du physique de Doris ? demande enfin Toni.

— Absolument pas, dis-je d'un ton convaincu. Pas plus que vous ne pouvez vous empêcher de vous moquer de mes capacités de déduction. Si Dale Carnegie vous avait connue, il vous aurait certainement élue au rang de ses disciples.

— Je suis à votre merci, dit-elle d'une toute petite voix. Désolée, Al. Excusez-moi. Ce que j'ai dit était injuste et idiot. Parce qu'enfin vous êtes certainement plus fort en déductions dans votre métier. Sinon, vous ne seriez pas lieutenant, n'est-ce pas ? Même dans une petite ville de province comme Pin City ! Ou alors, vous avez eu du piston. (Elle s'interrompt deux secondes.) Au fait, comment se porte votre père, le shérif ?

— Vous l'aurez voulu ! Vous avez le choix : vous continuez la route à pied ou vous dînez avec moi.

Elle pousse un profond soupir.

— Il vous en a fallu, du temps, pour vous décider ! Comme Doris s' imagine que faire l' amour c' est mauvais pour sa ligne, ses amis sont tous des pédés. Emmenez-moi quelque part où il y aura un menu extravagant, Al. Je meurs de faim.

Une pensée horrible m' assaille.

— Dites-moi... est-ce que vous aimez... (Je manque de suffoquer) la tarte à la banane ?

— Quelle horreur ! (Elle frissonne.) Vous êtes sadique ou quoi ?

— C' est parce que j' en ai vu une cet après-midi, je reconnais. C' est peut-être contagieux.

CHAPITRE V

Je donne de la lumière, mets la main sur son épaule et la pousse doucement dans le salon. Puis je pose sa valise par terre et d'un coup de pied en arrière, je l'expédie dans le vestibule. Loin de sa vue et de sa pensée, j'espère. Ce n'est pas le moment de lui rappeler l'existence de son amie Doris. Arrivée au milieu de la pièce, elle s'immobilise devant le divan. Elle le désigne d'un index raide de soupçon.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un divan, dis-je d'un ton léger. Vous connaissez ? Pour s'asseoir.

— Je ne m'en serais jamais doutée. D'ici, on dirait la société de consommation.

— Je vous sers à boire et je vous offre un peu de musique de fond. Qu'avez-vous envie d'entendre ?

— Votre voix à plus de deux mètres de moi, répond-elle aussitôt.

— Ha ! ha !

Je ris poliment en m'approchant de mon pick-up « hi-fi ».

Je dispose de cinq haut-parleurs encastrés dans les murs, plus tout un tas de trucs et de machines sonores, plus un changeur automatique qui permet d'entendre à la suite un certain nombre de disques. Me fiant à mon expérience, je fais un choix rapide et pose une pile de disques sur le plateau. Des guitares espagnoles se mettent à inonder la pièce de leurs rythmes mélodieux avant que j'aie le temps d'arriver à la cuisine. Lorsque je reviens verres en main, Toni est toujours au même endroit. Premier essai transformé !

Elle me prend le verre des mains avec une certaine hésitation, comme s'il contenait un aphrodisiaque *on the rocks*.

— Si vous vous asseyiez ? je propose poliment.

— Je ne suis pas fatiguée. (Elle se met à rire d'un rire perché une octave trop haut.) J'adore rester debout pour... pour boire... C'est vrai, l'alcool descend beaucoup plus vite aux pieds et...

— Il n'y a rien de tel qu'une friction à l'alcool pour les pieds fatigués.

— Exactement. (Elle prend un air pincé.) Il fait bien sombre ici.

— Comment pouvez-vous dire ça ! (Je la regarde d'un air de

reproche.) J'ai installé une ampoule de quinze bougies toute neuve il y a quelques jours à peine.

— Vraiment ? (Son regard sombre et triste s'accorde aux mélodies espagnoles.) Vous permettez que je donne un coup de fil, Al ?

Je la regarde et me rends compte qu'elle ne me croira pas si je lui dis que le téléphone est détraqué A la troisième tentative, je réussis à parler :

— Mais certainement. (J'avale ma salive avec difficulté.) Faites comme chez vous.

Elle traverse précipitamment le living et se jette sur le téléphone comme sur une bouée de sauvetage. J'arrête le pick-up, avale mon scotch comme si j'avais le feu dans la gorge et vais remplir mon verre à la cuisine. Je reviens au moment où Toni raccroche. Elle se tourne vers moi ; un sourire nerveux lui est venu aux lèvres.

— Mes capacités de déduction valent les vôtres !

— Comment ça ?

— Doris (Elle a l'air hagard)... a un ami qui passe la nuit chez elle. Un nouveau photographe. Il la prend comme mannequin vedette pour une présentation de modèles de haute couture italienne. Il travaille pour une grande revue, m'a dit Doris. Il peut la rendre célèbre. Elle est certaine que je comprends.

— Et sa ligne ? je demande innocemment.

— Je lui en ai parlé. (Elle hoche tristement la tête.) Alexi le nouveau photographe, lui a juré qu'il faisait l'amour à la cosaque selon un secret de famille légué par son grand-père qui était grand-duc ; c'est non seulement thérapeutique, mais amincissant.

— A la cosaque ? je demande. Vous avez demandé des précisions ?

— Non. (Elle hoche la tête à coups précipités.) Doris est une timide.

Elle s'aperçoit qu'elle tient toujours son verre en main et boit prudemment une gorgée de liquide.

— Du scotch ?

— Un aphrodisiaque préparé selon une formule secrète qui m'a été transmise par mon grand-père qu'on appelait le satyre de Saint-Paul, Minneapolis, et de toutes les villes situées à l'ouest. Une seule gorgée suffit pour que la personne qui en a bu entre en transes, arrache ses vêtements et se jette sur le divan. Son efficacité est encore accrue lorsqu'on l'absorbe au son des guitares espagnoles.

Elle éclate de rire et ne peut plus s'arrêter. Elle s'assied sur le divan pour se remettre. J'envisage d'aller m'asseoir à côté d'elle. Puis je juge que ce serait risqué.

— Tout à l'heure, en arrivant, j'ai eu la désagréable impression que

vous étiez peut-être un peu trop bien organisé. Mais un séducteur qui a le sens de l'humour, ça ne me fait pas peur. Venez vous asseoir ici, Al.

— Je ne sais pas très bien si je dois me sentir flatté.

Je prends place à côté d'elle sur le divan, pas très près, mais suffisamment cependant pour pouvoir passer à l'action au moindre encouragement.

— Eh bien, à votre grand-père, dit-elle en levant son verre. Vous savez, jamais je n'avais pensé qu'un flic pouvait avoir une vie privée.

Elle enfonce pensivement un doigt dans le rembourrage du sofa.

— Si ces coussins pouvaient parler !

— Ils n'oseraient pas. Ils savent qu'ils seraient immédiatement expédiés chez le teinturier.

Elle me regarde ; ses grands yeux bleus s'élargissent encore.

— Mener une enquête criminelle, quelle impression ça donne-t-il ?

— Un sentiment de frustration.

— Ce n'est pas une réponse, car moi aussi je me trouve impliquée dans une affaire criminelle. (Elle baisse lentement les paupières.) Je n'y avais pas pensé, mais je suis probablement suspecte.

— Certainement.

Je hoche la tête d'une manière encourageante.

— Pourquoi aurais-je tué M. Kutter, d'après vous ?

— Vous vous êtes aperçue que vous étiez enceinte de ses œuvres. Lorsque vous le lui avez appris, il s'est contenté de rire.

— Il faudra trouver quelque chose de mieux. (Sa lèvre inférieure ébauche une moue.) M. Kutter n'était pas précisément un Roméo.

— Mais il était riche. Ce qui faisait de lui un Roméo aux yeux d'un certain nombre de filles.

— Les mobiles qui vous viennent à l'esprit ne sont pas fameux, dit-elle d'un ton catégorique. Dites-moi pourquoi je suis suspecte. Parce que je me trouvais dans la maison au moment du crime ?

— Pour cette raison et pour quelques autres.

— Par exemple ?

— Il faut jouer le jeu selon les règles. A partir de maintenant, j'emploie des moyens tortueux.

— Laissez vos mains là où elles sont !

— Pas dans ce sens-là ! je grogne. C'est la troisième règle d'or qu'on enseigne à l'école des flics. Quand vous interrogez un suspect, utilisez des moyens tortueux.

— Très bien, alors allez-y.

— Kutter flanquait les domestiques à la porte à peine sa femme les avait-elle engagés. Il voulait vous congédier, vous aussi. Sa femme s'y est opposée. Pourquoi ?

— En effet, cette question est assez tortueuse. (Elle hoche lentement la tête.) Parce que M^{me} Kutter me considérait plus comme une amie que comme une domestique.

— Depuis quand êtes-vous à son service ?

— Six mois environ.

— Le coup de foudre de l'amitié, quoi.

— Ce que vous êtes vachard !

— Règle numéro quatre de l'école des flics : pendant les interrogatoires des suspects, avoir toujours l'air vachard. Pourquoi êtes-vous femme de chambre ? Vous ne ressemblez à aucune de celles que j'ai rencontrées jusqu'ici. Et vous ne parlez pas comme une femme de chambre.

— Je travaillais à New York dans une agence de publicité. Géniale comme je l'étais, j'allais bouleverser la face du monde avec mes slogans époustouflants. (Un rictus lui tord la bouche.) Malheureusement, personne ne savait qu'il y avait une fille géniale à l'agence. J'ai travaillé d'arrache-pied pour les convaincre. Tant et si bien que j'ai fini par choper une dépression nerveuse. « Ça n'aura pas de suite, m'a dit le psychiatre, à condition que vous vous reposiez pendant un an. » Sinon, je me retrouverais au même point. Il fallait que je quitte New York et que j'aille me reposer quelque part au soleil. Je suis venue en Californie. Du soleil, j'en ai trouvé. Mais il s'agissait de vivre un an sur les cent dollars qui me restaient en banque. Pas question de travail intellectuel. Je me retrouverais au même point de départ. C'est alors que j'ai lu l'annonce d'une agence de gens de maison. Comme le disent les promoteurs, mon existence en a été transformée. Les domestiques, ça vit pour rien dans les belles grandes maisons de leurs patrons. Elles sont bien nourries et on les paie, par-dessus le marché.

— Bien, bien. (Je tends les mains en avant, feignant de me rendre.) Ceci explique que vous n'ayez pas l'air d'une femme de chambre et que vous ne vous exprimiez pas comme une femme de chambre. Raison pour laquelle vous plaisiez à M^{me} Kutter et pas à M. Kutter.

— Je ne correspondais sans doute pas à l'idée qu'il se faisait d'une femme de chambre. (Elle fronce les sourcils.) Et il n'aimait pas que sa femme traite les domestiques en amies.

— Pas de flirt à qui laisser la porte ouverte la nuit, m'avez-vous dit. Maintenant, je vous crois.

— Je vous en remercie.

Je crois un instant qu'elle va laisser éclater sa fureur. Mais l'éternel mobile féminin – curiosité est un terme trop faible – prend le dessus.

— Pourquoi me croyez-vous maintenant ?

— A cause de ce qui s'est passé ce soir. Si vous aviez un flirt, ou bien il serait allé vous tenir compagnie à domicile, ou bien il vous aurait attendue dans une voiture de course à moteur gonflé, pour vous emmener passer la soirée en ville. Or, si je ne m'étais pas pointé, vous louiez une voiture de place. Donc, pas de flirt.

— Vos capacités de déduction s'améliorent. Elles devaient avoir besoin d'un lubrifiant. Genre scotch.

— En voilà, de la déduction, dis-je aimablement. Quelle est la dernière personne à être entrée dans la maison hier, à part l'assassin, bien entendu. Nicholas Kutter, pas vrai ? D'où la porte ouverte. Question suivante : s'agit-il d'une distraction de sa part ou d'un geste délibéré ?

— Pourquoi aurait-il laissé délibérément la porte ouverte ?

— Parce qu'il attendait un visiteur et qu'il ne voulait pas qu'il ou elle sonne au milieu de la nuit.

— Oui, bien sûr ! (Elle hoche la tête avec beaucoup trop de conviction.) Que je suis bête !

— Pas tant que ça, je murmure. Supposons que Kutter ait pensé que vous receviez un homme en son absence. Il rentre donc hier soir à l'improviste pour surprendre votre visiteur. De toute évidence, celui-ci ne pouvait pas sonner. Vous étiez donc obligée de lui laisser la porte ouverte. Kutter la laisse délibérément dans cet état et s'installe dans la bibliothèque en attendant l'arrivée du flirt en question.

— Mais puisque vous êtes certain que je n'en ai pas !

— Justement. (Je lui adresse un large sourire.) Exercez donc vos capacités de déduction et découvrez à Kutter un autre motif logique. Rappelez-vous qu'il n'attend pas de visite lui-même et qu'il ne cherche pas à surprendre votre amant mythique.

— Je... (Elle s'humecte lentement les lèvres.) Je ne vois pas.

— A part Kutter et vous, qui y avait-il dans la maison hier soir ?

— Eh bien ! Mais M^{me} Kutter, évidemment ! Mais...

Elle détourne les yeux et les phalanges de sa main refermée sur le verre blanchissent.

— C'est une idée qui ne m'est pas venue à l'esprit, dit-elle d'une toute petite voix.

— Mon œil que vous n'y avez pas pensé ! C'est même parce que Kutter était persuadé que vous étiez complice de l'adultère de sa femme qu'il ne vous encaissait pas.

— Vous êtes fou ?

Le ton de sa voix manque de conviction.

— M^{me} Kutter s'est empressée de m'apprendre que son mari et elle s'étaient disputés à propos des domestiques, hier. Vous m'avez immédiatement déclaré que vous les aviez entendus se disputer au sujet des domestiques en montant vous coucher. C'était cousu de fil blanc. Vous étiez trop pressées de me raconter toutes les deux la même histoire. Qu'en déduisez-vous, lieutenant Morris ?

— Que c'était du bidon, murmure-t-elle.

— Kutter ne devait pas rentrer chez lui hier soir, dis-je. Surprise numéro un : il arrive. Surprise numéro deux : il déclare à sa femme qu'il sait qu'elle le trompe et qu'il compte surprendre le type qui vient la baiser en son absence.

— Faut-il vraiment que vous soyez grossier ?

— Il s'agit d'adultère, je grince. Comment le décririez-vous ? Un échange badin de propos amoureux ? (Elle ne répond pas, je poursuis donc :) La femme et la bonne sont expédiées dans leurs chambres respectives. Kutter se prépare à surprendre le coquin. Il sait peut-être que l'amant est attendu ce soir-là et que sa femme a l'habitude de lui laisser la porte ouverte. Dans une situation pareille, qui pourrait dormir ? La femme reste peut-être en compagnie de la bonne en attendant que le ciel lui tombe sur la tête. Le temps s'écoule péniblement jusqu'à deux heures et demie. A ce moment-là, la femme n'y tient plus. Elle n'ose pas aller voir ce qui s'est passé mais il faut qu'elle sache. Elle demande donc à la bonne de descendre. La bonne peut toujours raconter qu'elle va se faire du café parce qu'elle ne peut pas dormir. (Je m'interromps un instant.) Hypothèse plus vraisemblable que l'histoire de la femme de chambre qui entre par hasard dans la bibliothèque où elle découvre le cadavre de son patron. Qu'en pensez-vous ?

Elle tend son verre vide sous mon nez.

— J'ai soif.

— Moi aussi.

J'emporte les deux verres vides à la cuisine et les remplis. Quand je reviens, elle s'est blottie dans un coin du divan, les jambes repliées sous elle, les bras croisés.

— Vous avez raison, dit-elle d'une voix monocorde. Jamais je n'oublierai cet instant. (Elle ferme instinctivement les yeux.) J'ai frappé à la porte de la bibliothèque, il n'a pas répondu. J'ai pensé qu'il s'était peut-être endormi. Mais il fallait m'en assurer. J'ai poussé la porte... (La voix lui manque.) et je l'ai vu par terre, sa tête...

— Affreux, je grogne. Qui était l'amant de Miriam Kutter ?

— Je n'en sais rien.

— Vous ne me ferez pas croire ça.

— Je vous assure que c'est vrai. (Ses yeux s'écarquillent.) Je vous jure que je ne le sais pas. Vous ne comprenez pas, Al ? C'était assez abominable d'être au courant de ce qui se passait, mais je ne voulais absolument pas savoir de qui il s'agissait.

Elle vient de me donner la preuve qu'elle ment très mal. Je dois reconnaître à regret qu'elle n'a pu réaliser des progrès spectaculaires en si peu de temps. Elle empoigne nerveusement son verre et elle abaisse d'un seul coup le niveau du contenu.

— Comment vous êtes-vous rendu compte de la situation ? je demande.

— Je me suis réveillée une nuit et j'ai entendu du bruit. M. Kutter était absent. Il n'y avait que M^{me} Kutter et moi dans la maison. Je me suis précipitée chez elle et j'ai frappé à sa porte. J'ai dû leur faire une peur épouvantable. C'était une voix d'homme qui m'a répondu. J'ai crié : « M^{me} Kutter ! » Elle m'a répondu que tout allait bien. Le lendemain, nous avons eu une longue conversation confidentielle. Elle m'a raconté que son mari était très dur avec elle, qu'ils n'avaient pas de rapports physiques. Qu'elle se sentait emprisonnée dans cette grande maison de la Vallée. Ça ne m'a pas plu, mais que pouvais-je faire ? M. Kutter n'était pas commode. Je ne pouvais m'empêcher d'avoir pitié de cette femme. Son mari la traitait comme une domestique, moins bien encore.

— Vous auriez pu me dire ça hier soir.

— Je ne savais trop que faire. D'abord, le choc de découvrir le cadavre. Et puis M^{me} Kutter m'avait suppliée de ne pas parler de son amant. J'étais bouleversée. C'est probablement pour ça que je me suis montrée dure et cassante quand vous m'avez interrogée. Réflexe d'autodéfense. (Les grands yeux bleus qui scrutent mon visage paraissent inquiets.) Qu'allez-vous faire ?

— Découvrir le nom de l'amant de M^{me} Kutter. Il y a d'ailleurs un moyen bien simple.

— Le lui demander, à elle ?

— Évidemment.

— Vous lui direz que je vous en ai parlé ?

— Si nécessaire, je réponds avec franchise.

Elle se mord la lèvre inférieure.

— J'étais folle de croire que je pourrais vous faire marcher, Al Wheeler ! C'est vous qui tirez les ficelles ! (Elle rit sans gaieté.) Quand vous m'avez amenée chez vous après dîner, j'ai vraiment cru que vous ne pensiez qu'à me séduire. En fait, c'était uniquement pour m'interroger, n'est-ce pas ?

— Je pensais aussi à vous séduire.

— C'est parce que votre métier vous donne une impression de puissance, que vous croyez représenter le destin, que vous êtes lieutenant de police ?

— Un peu.

— Pour quelle autre raison ? Le chèque de fin de mois ?

— Il m'est indispensable. J'ai une voiture et un pick-up de haute fidélité à entretenir. (Une lueur de colère froide brille dans ses yeux ; je me mets à sourire.) Vous êtes spécialiste de psychanalyse, à ce que je vois. Si je m'allongeais sur le divan, la tête sur vos genoux, et que je vous raconte toutes les choses bizarres qui me sont arrivées dans mon enfance ?

— C'est tout ce que ça représente pour vous ? Un métier qui vous plaît parce qu'il vous donne une impression de puissance ?

— Il y a aussi l'histoire de la justice.

— Se sacrifier pour faire respecter l'ordre et la loi... (Elle secoue la tête.) Je ne vous vois pas du tout en chevalier à la blanche armure rompant des lances pour défendre la justice.

— La loi et l'ordre, comme le chèque mensuel, sont indispensables. Mais ils ne suffisent pas à faire régner la justice. (J'avale une gorgée de scotch et me demande comment diable nous nous sommes embarqués dans ces considérations.) Je crois que la justice doit être rendue. Mon boulot consiste à y veiller. Les assassins ne devraient pas courir en liberté. Pourtant, c'est une chose qui arrive quelquefois. Le cadre des lois est imparfait, et plein de déficiences techniques. Les flics se trouvent donc parfois dans l'obligation d'employer des moyens peu orthodoxes pour faire respecter la justice.

— Formidable ! Vous prétendez être prêt à tourner la loi quand elle vous gêne pour que règne la justice. Et par justice, vous entendez l'idée que s'en fait Al Wheeler. Le bien et le mal, l'innocence et la culpabilité sont des termes relatifs, et qui dépendent de votre interprétation personnelle.

— Vous avez peut-être raison. En tout cas, vous avez raison lorsqu'il s'agit de meurtre ; le tort le plus grave qu'un être humain puisse causer à l'un de ses semblables. Il faut donc que le meurtrier soit arrêté et puni. Si tout le monde était de cet avis, la vie serait beaucoup plus simple pour tout le monde, pour les flics tout au moins. Mais ce n'est pas le cas. Réfléchissez à votre conduite, la nuit dernière. Kutter a été sauvagement assassiné, c'est vous qui avez découvert le cadavre. Avez-vous immédiatement songé à faire capturer son assassin ?

— Je...

Elle rougit brusquement.

— Pas du tout ! je gronde. Votre unique préoccupation a été de protéger la veuve. Elle vous a demandé de dissimuler des faits importants et vous l'avez fait. Avant de vous montrer si pointilleuse sur la moralité d'autrui, mon chou, commencez donc par fourbir votre armure, qui manque un peu d'éclat.

— Vous m'embêtez, Al Wheeler, dit-elle à voix basse, mais vous avez raison.

— Comme toujours, dis-je d'un air avantageux C'est pourquoi je me prête à toutes les discussions.

Un instant, je redoute qu'elle explose. Puis elle me regarde et se rend compte que je la fais marcher. Elle vide son verre.

— Je ne crois pas que je glisse sur la pente de l'alcoolisme, dit-elle en me tendant son verre vide, mais de bavarder avec vous, ça m'incline à utiliser l'indispensable thérapeutique du scotch. En d'autres termes, Wheeler, le fute-fute, servez-moi donc à boire.

— Tout de suite. (Je lui prends le verre des mains.) Et si nous parlions d'autre chose ? J'en ai par-dessus la tête, de la morale et du crime.

— Moi aussi. (Elle hoche la tête à coups précipités.) Excellente idée. De quoi voulez-vous que nous parlions ?

— Hein ? (Mon cerveau se solidifie brusquement.) Euh... l'invitée, c'est vous, tâchez donc d'avoir une idée.

Lentement, elle abaisse ses paupières frangées de longs cils. Lorsqu'elle me regarde, il y a dans ses yeux bleus un brouillard nouveau qui les fait paraître plus foncés.

— Je tâcherai d'avoir une idée, dit-elle d'une voix de gorge. Si vous remettiez le pick-up en marche ? Je réfléchis mieux avec un fond sonore.

Je fais ce qu'elle me demande et prends tout mon temps pour nous servir à boire. Quand je reviens dans le living, elle est debout, le dos tourné au divan ; ses doigts claquent au rythme lent des mélodies espagnoles qui se déversent des murs. Elle me prend le verre des mains et en boit prudemment une gorgée.

— Du scotch ?

— De l'aphrodisiaque.

— Pas possible ! (Ses yeux deviennent immenses.) Préparé selon la formule qui vous a été transmise par votre grand-père, le satyre de Saint-Paul, Minneapolis, et toutes les villes situées à l'ouest ?

— Précisément.

— Celui qui (sa voix tremble) est d'une efficacité spéciale si on l'absorbe au son des guitares espagnoles ?

— Exactement.

— Trop tard, alors. (Elle renverse la tête et porte le verre à ses lèvres.) Je suis à la merci d'Al le Concupiscent.

Elle me rend le verre.

— Débarrassez-moi de ça, rusé salopard ! Une fiévreuse frénésie commence à m'envahir !

Elle s'éloigne en tournant sur elle-même, si vite que la mousseline de soie bleue tourbillonne autour de ses cuisses ; le mouvement s'accélère et, soudain, son vêtement s'effondre autour de ses chevilles. La combinaison de soie est si légère qu'elle se moque des lois de la pesanteur et vole par-dessus sa tête pour atterrir gracieusement sur une chaise. Le soutien-gorge blanc est victime d'un tour de passe-passe. A peine entrevu, il disparaît. Toni s'arrête brusquement. Ses petits seins hauts plantés frissonnent. Le slip de soie semi-transparent barre la courbe de ses hanches, un froufrou de dentelle enserre le haut de ses cuisses.

— En ressentez-vous aussi l'effet, Al l'Aphrodisiaque ? murmure-t-elle en s'avançant vers moi d'une démarche de panthère.

— Et comment ! Mon cœur bat comme un tambour de Haïti. Tâtez-le.

— Le mien aussi.

Elle s'approche de moi, me prend la main droite.

— Touchez.

Elle plaque mes doigts sur son sein gauche. Je pose mon autre main sur son épaule pour l'attirer contre moi et ma main glisse le long de son dos.

— Infiniment supérieur à toute conversation intellectuelle, dit-elle.

Ma main descend encore et je tâte la tiédeur des rondeurs cachées sous le mince slip de soie.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Ne pas confondre conversation et action, voilà ce que je dis, murmure-t-elle. Mais je peux vous guérir immédiatement de cette mauvaise habitude. Donnez-moi votre lèvre inférieure, Al le Bavard.

Je lui tends ma lèvre inférieure. Elle y enfonce ses dents. Puis elle s'écarte brusquement et me regarde d'un air horrifié.

— Vampire ! je grogne. Qu'est-ce qui vous prend ? Mauvais groupe sanguin ?

— L'aphrodisiaque !

Elle introduit ses pouces sous la ceinture de son slip et s'en débarrasse d'un geste rapide.

— Vite ! (Ses yeux roulent dans ses orbites et font le tour de la

pièce.) Le voilà !

Elle bondit et atterrit sur le divan.

— J'ai bien failli le rater ! (Elle m'adresse un sourire provocant.)
Ne venez pas me dire que les effets de l'aphrodisiaque s'arrêtent là, Al l'Inactif.

« Al l'Actif, corrige-t-elle deux secondes plus tard.

« Al l'Habile, ronronne-t-elle dix minutes plus tard.

« Al le Puissant, soupire-t-elle respectueusement une heure plus tard.

« Al l'incroyable, gémit-elle épuisée vers une heure du matin.

« Al ? » s'écrie-t-elle d'une voix hystérique au moment où la lueur grise de l'aube filtre dans la chambre.

Mais c'est seulement vers mon paquet de cigarettes que je tendais la main.

CHAPITRE VI

Le shérif Lavers tire complaisamment sur son cigare et m'adresse un sourire bienveillant et paternel.

— Vous m'avez demandé d'enquêter sur la vie privée de Nick Kutter. C'est ce que je viens de faire, Wheeler.

— Épatant, dis-je.

— Une grande perte pour notre communauté ! (Il hoche la tête et sa collection de mentons se met à osciller.) Il était animé par le désir de réussir non seulement dans ses affaires mais dans l'aide qu'il apportait à de moins heureux que lui.

— A des gens qui, comme le shérif, devaient faire face aux frais d'une campagne électorale, par exemple ?

— Ce genre de plaisanterie pourrait être drôle s'il ne s'agissait pas d'un homme remarquable qui vient d'être assassiné. Il ne pensait qu'à son travail et à la vie publique de la communauté.

— Et sa vie privée, à lui ?

— Exemple, grogne Lavers. Marié, depuis deux ans. Sa femme et lui s'adoraient. Pas l'ombre d'un scandale ne les a effleurés.

— Shérif, dis-je tristement, vos renseignements proviennent tout droit de l'hôtel de ville.

Ses yeux s'étrécissent.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Comme vous l'avez remarqué tout à l'heure, c'est Kutter qui fournissait la plus grande partie des fonds du parti dans ce canton. Donc, vénérons tous sa mémoire et espérons qu'à l'avenir le frère suivra les traces du regretté défunt, tout au moins en alimentant comme lui la caisse du parti. (J'allume une cigarette, regarde en face de moi et vois Lavers qui me zieute.) Que voulez-vous au juste ? je poursuis d'un ton neutre. Arrêter l'assassin de Kutter ou protéger sa réputation ?

— Cette réflexion, venant de vous, ne me plaît pas.

Il fait un effort pour se dominer, tandis que ses doigts gras tambourinent sur le bureau.

— Cette question est superflue, Wheeler, à mon avis. Depuis le temps que nous travaillons ensemble, vous devriez me connaître. Vous

savez parfaitement ce que je veux : l'assassin de Kutter.

— Parfait, dis-je. (Je me détends un peu.) Il avait une maîtresse il y a encore à peine un mois. Une certaine Lisa Landau. La L.L. du carnet noir. Sa femme avait un amant qui devait venir la voir la nuit dernière. Mais Kutter est rentré à l'improviste, il a annoncé à sa femme qu'il savait qu'elle le trompait en son absence. Il l'a envoyée se coucher ainsi que la femme de chambre et il a attendu dans la bibliothèque que l'amant entre par la porte restée ouverte.

Le visage de Lavers s'affaisse.

— Vous en êtes certain ? (Il répond lui-même à la question.) Évidemment, vous n'inventeriez pas une histoire pareille.

Je lui parle de Mike Donovan, lui raconte tout ce que Lisa Landau m'a dit de ses relations avec Nick Kutter et comment elle m'a lancé sur la piste d'Evans. Son visage s'affaisse davantage encore lorsqu'il entend la version d'Evans à propos des événements de Santa Bahia. Finalement, je lui apprends que Toni Morris a reconnu savoir que M^{me} Kutter avait un amant.

— Et vous avez vraiment cru qu'elle ignorait son nom ? demande Lavers quand j'ai terminé.

— Elle ment mal, dis-je. Donc je l'ai crue. Il y a un moyen bien simple de savoir qui c'est, il suffit de le demander à M^{me} Kutter. C'est ce que j'ai l'intention de faire en sortant d'ici.

— Vous savez, Wheeler, j'ai vraiment cru ce qu'on m'a dit à l'hôtel de ville. Nicholas Kutter était formidable, pur et tout le bataclan. (Il frappe du poing sur le bureau, qui en tremble.) J'ai cru au père Noël, quoi ! Ils y croyaient peut-être aussi...

Je hausse les épaules.

— Si Evans dit vrai sur la manière dont Kutter a agi à Santa Bahia, ça prouve simplement qu'il s'est tenu à carreau ici. Combien de types dont personne n'entend jamais parler trompent leur femme en ce moment même ? Et combien de femmes en font autant ?

— Vous avez peut-être raison. (Il se pince une joue entre deux phalanges.) Vous voyez qui pourrait l'avoir tué ?

— L'amant, probablement. Mais c'est peut-être trop simple. Vous avez le rapport d'autopsie ?

— Bien sûr. (De l'ongle du pouce, il feuillette un dossier posé sur son bureau.) Il confirme ce qu'avait dit Murphy, sans plus. Ed Sanger n'a rien trouvé non plus. Il n'y avait pas d'empreintes sur le buste de bronze et il n'a rien découvert d'intéressant. Donc, à vous de jouer. Ce serait bien (il m'adresse un sourire rusé) si vous pouviez régler ça rapidement, Al.

Al ! Je le regarde un instant, bouche bée. Depuis quand sommes-

nous tellement copain-copain ? Puis je comprends.

— Quand George Kutter apprendra que Nick avait une maîtresse et que la veuve de son frère avait un amant, il va faire un foin du diable. Vous voudriez que j'alpague l'assassin de Kutter avant que le shérif ait sauté, hein ?

Il ferme les yeux quelques secondes, puis me lance un regard meurtrier.

— Puis-je vous être utile en quelque chose ? demande-t-il d'une voix étranglée. Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Il y a à Bahia un certain lieutenant Schell que j'ai rencontré une ou deux fois, dis-je. Vous pourriez l'appeler et vérifier les dires d'Evans à propos des événements de Santa Bahia. Je voudrais également obtenir des renseignements sur le frère de Silver. Si Kutter avait vraiment deux flics à sa solde, Schell sera assez honnête pour le reconnaître.

— Parfait. (Le shérif me foudroie du regard.) Et quel rapport entre tout ça et le crime ?

— Je n'en sais trop rien. Une sensation au fin fond de la moelle épinière. Si vraiment Silver a de bonnes raisons d'en vouloir aux flics, je ferais pas mal de me méfier tant qu'il restera dans le secteur.

— Il vous fait peur ? demande Lavers d'un air curieux.

— Vous savez bien que j'ai peur de tout. Tout le monde me fait peur. Il y a des moments où, vous aussi, vous me faites peur.

— Tu parles ! grogne-t-il. Entendu. J'appelle le lieutenant Schell. Autre chose ?

— Il me faudrait des informations sur Mike Donovan et son entreprise. Le bureau du D.A. pourra peut-être vous en fournir. Polnik pourrait s'occuper de Mike Donovan.

— Nous ne sommes pas particulièrement bien vus au bureau du D.A., vous êtes bien placé pour le savoir. (Ses joues violettes changent de couleur tandis qu'il ébauche un geste de résignation.) Enfin, j'essaierai. Mais pourquoi Polnik ? Il a autant de tact qu'un éléphant.

— C'est exactement ce qu'il me faut.

— Quoi ?

— Je veux que Donovan sache que nous n'avons pas confiance en lui, que nous ne le croyons pas, que nous pensons qu'il peut avoir assassiné Kutter. Je veux que Polnik l'empoisonne en lui posant des questions idiotes et qu'il lui colle aux talons comme son ombre. Donovan est fichu de s'énervé.

— Et qu'est-ce qu'il va faire, à votre avis, s'il s'énervé ?

— Un truc idiot, du moins je l'espère, dis-je avec conviction. Ordonnez à Polnik de lui demander pourquoi il a menti en prétendant

ne pas connaître Lisa Landau. Vu l'esprit buté de Polnik, cette question suffira. Il en aura pour deux jours à taquiner Donovan.

— Parfait. (Lavers flanque un coup de poing sur son bureau, mais son visage exprime toujours la déception.) Quelque chose d'autre, lieutenant ? Vous voudriez peut-être que je fasse les pieds au mur en sifflotant *Dixie* toute la matinée ?

— Génial, shérif. Vous pourriez inviter vos petits copains de l'hôtel de ville à venir vous écouter, ce qui empêcherait George Kutter de contacter...

Je sors tout en parlant. Il reste derrière son bureau. On dirait qu'il va choper une thrombose et, vu ce qu'il éprouve en ce moment, ce serait une bénédiction.

Annabelle Jackson n'est pas là ; elle doit se refaire une beauté. Je traverse donc le bureau désert sans trouver l'occasion de lui adresser quelques mots bien sentis pour me donner du cœur au ventre. Je mets une quarantaine de minutes pour gagner Vista Valley, ce qui me donnerait le temps de réfléchir si j'avais de quoi réfléchir. Toni, la fameuse bombe à retardement, m'ouvre et m'adresse un pâle sourire de bienvenue. Je note sous ses yeux des cernes assortis à son uniforme et à ses bas noirs. Je lui adresse un sourire radieux. Elle recule instinctivement.

— Toi, murmure-t-elle, tu es insatiable. On aurait dû te baptiser le Mouvement perpétuel.

J'entre dans le vestibule comme si c'était une arène, et elle recule encore.

— Tu es complètement folle si tu t'imagines que je vais me jeter sur toi dans ce stade olympique, je grogne.

— Toi ! Tu serais capable de faire l'amour avec une astronaute dans une capsule spatiale et sous les yeux de quarante millions de téléspectateurs ! Et de trouver ça agréable, encore !

— Je voudrais voir M^{me} Kutter, dis-je froidement.

— Par ici.

Elle me désigne le salon.

— Tu ne m'annonces pas ?

— Je ne veux même pas te voir, Al Dynamo. Au moins pendant deux jours, le temps de reprendre mon souffle.

Je la quitte ; elle semble toujours abattue ; j'entre dans le salon. A ce que je vois – sans jumelles – le seul occupant en est George Kutter. Il a un air pincé et, malgré sa coupe de cheveux martiale, on dirait qu'il a perdu toute sa virilité. Le complet à deux cents dollars a une allure penaude, lui aussi.

— Bouclez la porte, dit-il.

Je la ferme soigneusement et m'approche de lui.

— Les excuses sont inutiles, dit-il péniblement. Et de toute manière, ce n'est pas à un salaud comme vous que j'irais en présenter.

— La femme de chambre m'a dit que je trouverais M^{me} Kutter ici.

— Miriam est dans sa chambre ; elle se demande si elle se jettera par la fenêtre ou si elle s'empoisonnera. La bonne a trop parlé hier soir. Ce matin, elle a été prise de remords et elle a tout raconté à Miriam. Miriam m'a tout raconté à son tour, entre deux crises de nerfs. Je lui ai dit d'aller se soigner et que je me chargeais de vous recevoir. (Il ferme un instant les yeux.) J'éprouverais un plaisir extrême à vous arracher les membres un par un de mes propres mains. Mais ça ne résoudrait probablement pas le problème. Il doit y avoir des tas d'autres insectes comme vous, sous le rocher d'où vous sortez.

— Cherchez-vous à me dire quelque chose ou bien retombez-vous prématurément en enfance ? je demande.

— Miriam avait un amant, grogne-t-il. Vous l'avez deviné, la bonne vous l'a confirmé, oui ?

— Si vous vous efforcez de m'apprendre que l'amant de Miriam c'était vous, je vous crois.

— Nom de Dieu !

— C'est l'évidence même. Votre frère n'emmenait jamais sa femme nulle part. Les domestiques hommes – un maître d'hôtel, un chauffeur – ne restaient jamais suffisamment longtemps ici. Vous étiez donc le seul mâle qu'elle ait pu rencontrer chez elle.

— Maintenant, vous êtes au courant, réplique-t-il en me foudroyant du regard.

— Et ça dure depuis combien de temps, ce petit manège ?

Il hausse ses épaules massives d'un air excédé, comme s'il mourait d'envie de me balancer son poing sur le nez mais ne pouvait s'offrir ce luxe pour l'instant.

— Six mois, je crois.

— Quand votre frère s'est-il aperçu que vous couchiez avec sa femme ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? D'après Miriam, Nick est rentré à l'improviste le soir où il a été assassiné. Il lui a dit qu'il savait tout, sans plus d'explications.

— Était-il en vie quand vous avez quitté la maison, ce soir-là ?

Sa tête se projette en avant. Il paraît surpris.

— Je n'ai pas mis les pieds ici.

— Allons, voyons, je grogne. Il savait que vous étiez attendu. C'est pour cette raison qu'il est revenu à l'improviste, pour vous surprendre

au moment où vous arriveriez. Il avait laissé la porte ouverte, comme sa femme avait l'habitude de le faire.

— Miriam m'attendait, c'est vrai. Mais je n'ai pas pu venir. D'habitude, je disais à Ève, ma femme, que je m'absentais pour affaires. Mais ce jour-là, j'ai été retenu au bureau. J'y étais encore à six heures. Tout le monde était parti. J'ai entendu du bruit et j'ai aperçu Nick qui entraît dans son bureau. J'ai éprouvé une grande surprise. Il devait passer toute la semaine à Santa Bahia, en principe. Dès qu'il a refermé sa porte, je suis sorti et j'ai regagné mon domicile. Pour qui me prenez-vous, lieutenant ? Je n'allais tout de même pas imaginer que Nick ne rentrerait pas chez lui ! J'ai dit à ma femme que le voyage avait été annulé. Nous avons dîné tranquillement tous les deux et nous nous sommes couchés de bonne heure.

— Il ne vous est pas venu à l'idée de téléphoner à Miriam pour la prévenir ?

— C'était inutile, dit-il d'un ton sec. Nous avions tout prévu. Sa chambre se trouve sur le devant de la maison. Lorsque Nick était là, elle laissait de la lumière dans sa chambre. Quand tout allait bien, la pièce restait dans l'obscurité.

— A quelle heure alliez-vous habituellement la voir ?

— Ça dépendait des jours. Mais toujours après minuit, pour être sûr que la bonne était couchée et qu'elle dormait.

— Où laissiez-vous votre voiture ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Où laissiez-vous votre voiture, je répète froidement.

— Sur la route.

— Devant le mur de brique ?

— Bien sûr que non. (Son visage s'assombrit.) Vous croyez que j'aurais pris un risque pareil ? N'importe qui aurait pu reconnaître ma voiture. Je la garais à une centaine de mètres de la maison, dans un bouquet d'arbres.

— Vous ne voyez pas comment Nick a pu découvrir ce qui se passait entre sa femme et vous ?

— Je vous l'ai déjà dit. Non.

On frappe à la porte. La femme de chambre en uniforme entre.

— Excusez-moi, lieutenant, fait-elle d'un ton très poli. On vous demande au téléphone, dans le vestibule.

— Merci, dis-je. J'y vais tout de suite.

J'attends que la porte se soit refermée sur elle puis je regarde George Kutter.

— Ce sera tout pour l'instant. Je reviendrai plus tard vous poser

quelques questions. J'espère que d'ici là la veuve sera sortie de sa crise de nerfs.

Il ouvre la bouche pour parler. Mais il réfléchit et la referme.

Dans le vestibule, je prends le récepteur et j'annonce :

— Ici, Wheeler.

— J'ai appelé Schell à Santa Bahia, me répond Lavers. Je lui ai exposé ce que nous voulions savoir. Il n'a rien dit pendant un moment, mais je sentais le poids de son silence. Il m'a finalement répondu que si vous vouliez des renseignements, il fallait venir les chercher vous-même à Santa Bahia, et il a raccroché aussitôt.

Je réfléchis un instant. Santa Bahia ne se trouve qu'à cent cinquante kilomètres environ. Je peux y être en trois heures.

— Entendu, j'y vais tout de suite, dis-je. Je reviens ce soir.

— Vous croyez que c'est tellement important ? demande Lavers d'un ton incrédule.

— L'amant se trouve être le petit frère George. Sa femme constitue son alibi pour l'heure du crime. Je suis certain que ça peut être très important.

— Bon, bon. (Cette perspective n'a pas l'air d'enchanter le shérif.) On prend des renseignements sur la société de Donovan et Polnik est parti l'asticoter.

— Parfait, dis-je. A demain, shérif.

— Pourquoi pas à ce soir ?

— C'est gentil comme tout de me le proposer, dis-je d'un ton gêné. Mais franchement, vous n'êtes pas du tout mon genre, shérif.

Je raccroche avant que les beuglements éclatent à l'autre bout de la ligne.

CHAPITRE VII

Schell se cale sur son siège, allume une cigarette. C'est l'image même de l'homme parfaitement détendu.

— Vous êtes chic de m'avoir invité à déjeuner, Al. (Il m'adresse un sourire heureux.) Et d'être venu de Pin City pour ça !

— Je ne voudrais pas vous bousculer, Don, dis-je d'un ton sec, mais j'ai une enquête criminelle sur les bras.

— Vous vous tracassez trop. (D'un air satisfait :) Du calme, voyons. Si vous ne coffrez pas votre assassin, il finira bien par mourir de vieillesse.

— Allez donc raconter ça au shérif, je grogne. C'est un impatient, il ne peut pas attendre.

— Un type dans votre genre. (Il soupire.) Eh bien, allons-y.

— A votre bureau ?

— Non. Nous nous arrêterons en route. Je veux vous présenter quelqu'un.

Je règle l'addition en faisant des vœux pour que Lavers trouve que la dépense est justifiée. Puis je suis Schell jusqu'à sa voiture. Il est grand, il a des cheveux gris coupés très court, des yeux noirs aux paupières lourdes. Il est également flic à cent pour cent. J'aime bien Don Schell, ce qui ne veut pas dire que je lui fais aveuglément confiance, ni qu'il me rend la pareille.

Nous nous installons dans sa voiture et roulons en silence pendant une dizaine de minutes. Arrivé dans l'un des quartiers les moins prospères de la ville, il s'arrête devant une petite maison. Il s'engage sur un chemin cimenté qui conduit à un perron et je le suis. Il ne cherche pas la sonnette, ouvre la bouche et beugle :

— Charlie !

Dix secondes plus tard, la porte s'ouvre sur un grand type décharné. Il paraît une soixantaine d'années, il a l'air fatigué. La peau du visage d'un jaune cireux est tendue, les yeux au blanc décoloré sont d'un bleu voilé. Les lèvres minces parviennent à sourire :

— Lieutenant ! Il y a des années que je ne vous ai pas vu !

— Comment vas-tu, Charlie ?

— Je ne me plains pas. (Il hausse les épaules.) De toute façon, à

qui me plaindrais-je ?

— Je voudrais te présenter un de mes amis, le lieutenant Wheeler, de Pin City. (Schell parle d'un ton sec.) Al, voici Charlie Prahan, l'un des nôtres, à la retraite depuis deux ans.

— Après une carrière formidable (Prahan m'adresse un sourire) qui a débuté sur le macadam et qui a fini de même. Enchanté de faire votre connaissance, lieutenant.

— Wheeler s'intéresse à Pete Silver, dit Schell d'un ton neutre. J'ai pensé que tu voudrais bien lui raconter ce qui s'est passé le fameux soir.

— Pourquoi pas ? (Le sourire disparaît du visage du vieillard.) Je ne risque pas d'oublier. Il était peut-être neuf heures du soir. Un gros lard est sorti en courant d'un bar, disant qu'un ivrogne voulait tout casser. Lou Stem et moi, nous y sommes allés. Un gosse qui ne devait pas avoir plus de vingt ans était en train de mettre le matériel en miettes. Quand nous nous sommes approchés, il a brandi une chaise au-dessus de sa tête. Je lui ai dit de la lâcher. Au lieu de ça, il l'a lancée sur Lou qui a perdu l'équilibre et que ça a projeté jusque sous une table. J'ai voulu lui flanquer un coup de matraque sur l'épaule pour le calmer. Mais il a bougé... je n'ai jamais vu un type aussi rapide. (Prahan hoche la tête.) Il s'est jeté sur moi, m'a arraché la matraque des mains et m'en a assené un coup sur le crâne. Je suis tombé, il a continué à me cogner dessus, un peu partout. La chaise qu'il avait lancée sur Lou avait des pieds métalliques. L'un d'eux avait entaillé le front de Lou. Avec le sang qui lui coulait dans les yeux, il n'y voyait pas grand-chose. Il a fini par sortir son revolver et a crié au gosse de me laisser tranquille. Alors Lou a tiré et l'a touché à la jambe.

— La balle a fracassé un os de la jambe du gosse, poursuit Schell de la même voix impassible. Je ne saurais vous l'expliquer en termes médicaux. Mais toujours est-il que cette jambe a cinq centimètres de moins que l'autre et qu'il devra la traîner jusqu'à la fin de ses jours.

— Qu'est-il arrivé à Pete Silver ? je demande.

— On lui voulait du bien en haut lieu, grogne Schell. On lui a trouvé un avocat à la coule. Une demi-douzaine de faux témoins ont juré s'être trouvés dans le bar. Ils avaient tout vu. Le gosse était soûl, rien de plus. Il n'avait rien cassé, il n'avait pas jeté de chaise sur Lou Stern. Ils avaient vu deux flics entrer en trombe dans le bar et tomber sur le gosse à grands coups de matraque. Le gosse s'était mis en boule, avait arraché la matraque du flic le plus proche et lui avait rendu les coups qu'il avait reçus. L'autre flic avait sorti son revolver et tiré froidement. Les jurés, émus aux larmes en le voyant se présenter tous les jours au tribunal dans son fauteuil roulant, l'ont déclaré non coupable. Quand Charlie est sorti de l'hôpital, trois mois plus tard, il a

été mis à la retraite pour incapacité de travail. Raconte au lieutenant dans quel état tu étais quand tu es entré à l'hôpital, Charlie.

Le lieutenant hoche la tête.

— Si vous voulez, lieutenant. J'avais cinq côtes brisées, un rein en mauvais état et quatre trucs de cassés dans la colonne vertébrale.

— Quatre vertèbres, dit Schell. Charlie porte maintenant un corset orthopédique. Le moindre mouvement le fait souffrir.

— Le docteur me donne des médicaments, des calmants. Il y a des jours où je ne souffre pas. Pourquoi ne venez-vous pas un soir faire une partie de poker, lieutenant ?

— Bonne idée. (Schell hoche la tête.) Jeudi, ça irait ?

— Parfait. (Prahan sourit puis m'adresse un signe de tête.) A bientôt, lieutenant.

Je regarde sans mot dire le vieillard qui se retourne lentement de quelques centimètres à la fois et rentre péniblement chez lui en traînant les pieds. Nous remontons en voiture et Schell allume une cigarette.

— Charlie a quarante-six ans, dit-il âprement. Sa pension lui paie le loyer et une partie de la nourriture. Sa femme fait des ménages pour boucler le budget. S'il était à la solde d'un type le soir où il a rencontré Silver, ce gars-là devait être salement fauché.

— Vous m'avez convaincu, dis-je.

— Je voulais que vous vous rendiez compte par vous-même. (Il met le moteur en marche, la voiture démarre.) Si une histoire de ce genre s'était passée à Pin City, une conversation téléphonique m'aurait peut-être laissé des doutes. (Il m'adresse un sourire en coin.) Pas un instant je n'aurais douté de votre parole, bien entendu. Mais, pour croire, il faut voir, n'est-ce pas ?

— Parfait, j'ai compris. Parlez-moi de Nick Kutter et d'Evans. Que s'est-il passé entre eux ?

— Vous connaissez le topo général. Evans était un pacha local. Puis Kutter est arrivé. A mon avis, ils ne valaient pas mieux l'un que l'autre. Ils se sont affrontés, l'affaire s'est envenimée. Finalement, Lennie Silver a mis le feu aux poudres. Il a prévenu que la bagarre au cours de laquelle son frère a été estropié était un coup monté par Kutter. Il a déclenché une rixe entre le personnel d'Evans et celui de Kutter. Il y a eu des blessés des deux côtés. Il a fallu avoir recours à la force armée. Heureusement, il n'y a pas eu de morts. Kutter n'a eu aucun mal à prouver la responsabilité de Silver, autrement dit d'Evans. L'opinion était très montée contre Evans. Il s'est rendu compte qu'il était coulé et il est parti. Sans pouvoir le prouver, je suis cependant certain que Kutter et Evans avaient conclu un marché. Si

Evans quittait la place, Kutter renonçait à poursuivre Silver et les types d'Evans.

— Kutter s'est marié ici ? je demande.

— Oui. (Il hoche la tête.) Un grand événement mondain. Réception pour trois cents personnes. Kutter venait de déloger Evans. Ses affaires battaient leur plein.

— Sa femme est d'ici ?

— Oui. Miriam Perkins. (Il me jette un regard en coin.) Pourquoi ?

— Vous avez des renseignements à son sujet ? Vous savez ce qu'elle faisait avant son mariage ?

— Un peu. (Ses lèvres se serrent. Sa bouche ne forme plus qu'une ligne étroite.) Pourquoi me posez-vous cette question, Al ?

— Vous avez l'habitude des enquêtes criminelles, Don, dis-je d'un ton vague. On tombe parfois sur des gens qui vous fournissent d'eux-mêmes des tuyaux sur d'autres personnes impliquées dans l'affaire. Quand ils sont si pressés, on se demande ce qu'il y a de vrai dans leurs racontars et ce qui est destiné à vous embarquer sur une fausse piste. Depuis deux jours, j'ai entendu des tas de choses à propos de Miriam Kutter. Des renseignements sur son passé pourraient m'être fort utiles.

— Avant de repartir pour Pin City, passez donc un quart d'heure au bureau. Je ne devrais pas faire ça, mais vous m'avez invité à déjeuner.

— Merci. (Je le regarde.) Que voulez-vous dire ?

— Je ne suis pas du genre flic sentimental, grogne-t-il. Mais je trouve que si les gens décident de se ranger, il faut leur donner leur chance. Vous êtes du même avis, j'espère, lieutenant ?

— Probablement, lieutenant, dis-je. Nous ne sommes plus amis, lieutenant ?

— Nous ne l'avons jamais été. (Il a un bref sourire.) Nous éprouvons peut-être quelque sympathie l'un pour l'autre, Al, mais vous savez bien qu'un flic ne fait jamais confiance à un autre flic.

— Je n'y avais jamais pensé, dis-je. Mais vous avez peut-être raison.

— Vous savez très bien que j'ai raison, espèce de menteur.

Il range sa voiture dans un parking ; son nom est peint sur le ciment ; nous descendons. A sa suite, je traverse le bâtiment et nous entrons dans un bureau qui n'est pas le sien. Le seul occupant en est un type rougeaud à l'air jovial, plongé dans la contemplation d'un nu bien en chair dont les hanches s'étalent sur la couverture d'un magazine pour hommes.

— Voici le sergent Hanson, dit Schell. Je voudrais vous présenter le lieutenant Wheeler, de Pin City.

— Salut, lieutenant. (Le sergent rougeaud m'adresse un vague signe de la main sans quitter le magazine des yeux.) Salut, Don. Savez-vous ce qu'ils racontent ? Paraîtrait que cette gonzesse collectionne les vieux tableaux. Roulée comme elle l'est, ils doivent avoir des cadres... supérieurs, hein ? (Il éclate d'un rugissement de rire, puis lève les yeux.) Vous voulez quelque chose ? Pas d'attentats aux mœurs, aujourd'hui.

— Je voulais vous emprunter quelques instants le dossier « Trio ».

— Prenez-le si vous le retrouvez. Il me semble que nous l'avons mis à la Morgue il y a deux ans.

— Je le retrouverai, dit Schell se dirigeant vers la rangée de fichiers qui tapisse le fond du bureau.

Le sergent retourne à son nu.

— Vous savez quoi, lieutenant ? C'est vraiment dommage qu'ils replient les pages. Ça fait des plis sur les bonnes femmes, et dans de drôles d'endroits ! (Il ricane d'un air lubrique.) Si ma bourgeoise était la moitié aussi bien que ça à poil, je lui flanquerais toutes ses nippes au feu !

Schell s'avance, le dossier sous le bras.

— Allons dans mon bureau, Al. (S'adressant au sergent :) Merci, Jake. Je vous rapporte ça dans un moment.

Quelques instants plus tard, je suis installé en face de Schell de l'autre côté de son bureau. Il ouvre le dossier, en sort une grande photo et me la lance. Le visage de M^{me} Kutter, plus jeune, m'apparaît ; le regard est inquiet, la bouche tordue d'un rictus nerveux.

— Miriam Perkins, célibataire, vingt-cinq ans, pas de dossier antérieur, dit Schell. Ça remonte à trois ans environ. Elle travaillait comme call-girl, dans le grand monde. (Il sourit.) Aux honoraires de cent dollars. Pour pouvoir réclamer une pareille somme, ce devait être une call-girl de grande classe. Un type d'âge mûr et plein d'expérience a porté plainte. Nous avons ramassé la fille. Selon elle, le type ne s'est plaint que lorsqu'elle a refusé de passer la nuit avec lui et qu'elle est partie. Nous avons vérifié ses antécédents. Elle appartenait à une bonne famille. Le père était vice-président d'une importante affaire locale. De l'argent, pas de problèmes entre elle et ses parents. Elle faisait ça pour le plaisir, nous a-t-elle dit. C'était peut-être vrai. Comment était-elle entrée dans le métier ? Par l'intermédiaire d'une amie. Celle-ci l'avait présentée à une autre fille, un peu plus âgée, qui fixait les rendez-vous et prélevait quarante dollars sur les cent que demandaient les filles.

— Un trio ? je demande finement.

— Exactement. (Il hoche la tête.) Nous avons pris des

renseignements sur les deux autres filles. L'une était à peu près dans le même cas que Miriam Perkins. Pour la plus âgée, c'était une autre histoire.

— Comment ça ?

— Elle faisait ce métier depuis plusieurs années sans qu'on ait jamais pu la piquer. Elle devait avoir un don pour choisir les filles qui convenaient, des amateurs, quoi. Comme Miriam Perkins et Toni Morris.

— Quoi ? Quoi ? je braille.

— Votre déjeuner ne passe pas ?

Son visage exprime la curiosité.

— Répétez un peu ce dernier nom.

— Toni Morris. (Il sort du dossier une autre photographie et la jette sur le bureau.)

Une Toni Morris plus jeune me regarde avec de grands yeux innocents dans un visage serein.

— Toni Morris, célibataire, vingt-trois ans, pas de casier. Call-girl pour le plaisir mais ne crachant pas sur l'argent, qui faisait durer celui que lui donnait son père et lui permettait d'acheter les robes dont elle avait envie. Papa lui filait cinquante dollars par semaine et elle avait un compte ouvert dans un magasin de premier ordre. Elle ne voulait pas d'emploi fixe : c'est trop ennuyeux de travailler à des heures déterminées dans un bureau embêtant. Navrant, n'est-ce pas ?

— Puis-je voir la photo du cerveau de l'organisation ? je demande d'une voix rauque.

— Mais comment donc !

Il me montre une troisième photographie. Le visage que je regarde est assez étonnant, encadré de magnifiques cheveux noirs. La fille sourit comme si elle trouvait divertissant de se faire photographier par la police des mœurs. La bouche légèrement entrouverte a des courbes voluptueuses, la lèvre inférieure est presque retournée sur elle-même.

— Lisa Nettheim, dit Schell. Vingt-huit ans, célibataire, pas de casier en Californie. Nous n'avons pas enquêté ailleurs mais je suis certain qu'elle a des casiers dans d'autres États.

— Elle a épousé un certain Landau, dis-je. Et il est mort.

— Comment savez-vous ça ? (Il paraît franchement surpris.) C'est en effet ce qu'elle m'a appris le soir où nous les avons amenées toutes les trois ici. Elle nous a dit de ne pas nous faire de souci pour les deux autres filles. Elles avaient eu une telle frousse qu'elles allaient certainement se ranger.

— Mais elle ? je demande.

— Elle nous a raconté qu'elle allait se marier. (Schell hoche

lentement la tête.) Vous auriez dû la voir ! Elle trônait, comme chez elle, parfaitement à l'aise. Landau était un client régulier, un vieux qui approchait des soixante-dix ans. Il voulait l'épouser, d'après elle, pour faire des économies. Elle avait décidé d'accepter. Mais c'est lui qui a eu le dernier mot. Il est mort trois mois plus tard, en laissant ses affaires en ordre. Elle n'a hérité que d'une rente d'une centaine de dollars par semaine. Je me demande parfois ce qu'elle est devenue.

— Elle habite à Pin City, je grogne. Le jour des Révélations on dirait, Don. (Je cherche une cigarette, finis par la trouver et l'allume.) Comment Miriam Perkins est-elle devenue M^{me} Nicholas Kutter ?

— Kutter a absorbé l'affaire du père de Miriam. C'est ce qui les a amenés à se rencontrer, sans doute. Nous les avons sermonnées, la fille Morris et elle, en les avertissant que, la prochaine fois, les choses se passeraient différemment. C'est tout. Ça m'a fait plaisir d'apprendre qu'elle s'était mariée. J'ai eu l'impression que de jouer les père Noël, ça donne quelquefois des résultats, même pour un flic. Je me suis probablement encore trompé, pas vrai ?

— L'une de ces filles connaissait-elle Evans ?

— Je n'en sais rien. Le départ d'Evans, ça n'a pas été une perte pour la ville mais Kutter ne valait guère mieux. D'après mes souvenirs, Evans n'était pas marié. Il est possible, qu'il ait connu l'une de ces filles, ou même les trois.

— En quittant Santa Bahia, Evans est allé à Los Angeles, dis-je. Silver a dû l'accompagner puisqu'il est actuellement avec lui à Pin City. Ainsi qu'une ex-reine du burlesque appelée Merle. Il l'a trouvée à San Francisco, dit-il. Elle était ici il y a deux ans ?

— Je ne crois pas.

— Eh bien, merci beaucoup, Don. (Je me lève.) Pour tout.

— Qui sait, la prochaine fois, c'est peut-être moi qui aurai besoin des tuyaux des flics de Pin City. (Il hésite un instant.) Si je ne vous pose pas la question, ça va me rester sur l'estomac. Et Toni Morris ?

— Elle a un boulot tout ce qu'il y a de plus régulier. Femme de chambre personnelle de M^{me} Kutter.

— Ça alors ! (Un instant, son visage exprime la compassion.) Bonne chance, Al. J'ai l'impression que vous allez en avoir besoin.

— Merci, dis-je d'un ton amer. Vous n'auriez pas, par manque de pot, entendu parler d'un certain Donavan ? Dans la construction ou les affaires immobilières, Mike Donavan ?

— Non, répond-il sans hésiter. Je n'en ai jamais entendu parler.

— C'est déjà quelque chose. Lisa Nettheim-Landau vous a-t-elle dit où elle habitait avant de venir à Santa Bahia ?

Il réfléchit un instant puis secoue la tête :

— Je ne crois pas. Si elle me l’a dit, je l’ai oublié.

— A un de ces jours, Don.

— Entendu. Quand vous aurez envie de m’inviter à déjeuner, surtout ne vous gênez pas, rappliquez.

CHAPITRE VIII

La blonde rougeaude aux mèches roses m'ouvre et me regarde du même air exaspéré qu'hier. J'arrive de Santa Bahia, j'ai chaud et je meurs de soif. Mais je n'ai pas l'impression que c'est une hôtesse hospitalière. Aujourd'hui, elle porte un chemisier de soie blanc très étroit et un pantalon noir plus étroit encore. L'effet que ça donne, il faut le voir pour ne pas y croire.

— Encore vous ! dit Merle d'un grognement guttural. Mais pourquoi diable venez-vous toujours vers six heures ?

— Vous dînez encore dehors ce soir ? je demande finement.

— Nous dînons toujours dehors.

— Ça se voit, dis-je. Mais ce soir, je ne vous retarderai pas. C'est Silver que je veux voir.

— Alors, grouillez-vous.

Elle ouvre la porte et me conduit à regret au salon.

Burt Evans est couché sur le divan, perdu dans les légères spirales de fumée du cigare qu'il tient entre ses doigts. Il me paraît un peu trop détendu, mais c'est peut-être un effet de mon imagination.

— C'est encore lui, dit Merle d'un ton agressif. Il veut voir Lennie.

— Eh bien, demande à Lennie de venir ici. (Evans s'assied.) Prenez une chaise, lieutenant.

— C'est ce que j'ai fait hier et je m'en ressens encore. (J'attends que Merle soit sortie.) Que faisiez-vous pour vous détendre, à Santa Bahia ?

— De quel genre de détente voulez-vous parler ?

— De celui que vous procure Merle, dis-je en souriant. Que faisiez-vous à Santa Bahia pour vous détendre comme vous le faites avec Merle ?

— Vous voulez que je vous parle de ma vie sexuelle ?

— Pourquoi pas ?

Ses lèvres s'étirent en un sourire automatique ; ses yeux aux paupières lourdes me regardent sans ciller.

— Je pourrais imaginer que vous vous payez mon portrait. Mais ce n'est pas votre genre. Vous avez une idée derrière la tête. Dites-la. (Il

gratte légèrement le sommet de son crâne chauve.) Je vous répondrai peut-être ou je vous prierai de vous mêler de ce qui vous regarde.

— Les call-girls à cent dollars. Une belle brune qui les vaut jusqu'au dernier centime et qui s'appelait Lisa Nettheim, ça vous dit quelque chose ?

— J'ai connu Lisa, en effet. (Il hoche la tête.) Vous avez parfaitement raison, elle valait cent dollars. Il lui est arrivé quelque chose d'épouvantable, lieutenant. (Il hoche tristement la tête.) Ça me fait de la peine chaque fois que j'y pense. Elle s'est mariée et rangée.

— Et elle est devenue veuve au bout de trois mois, dis-je. Elle habite maintenant Pin City. Vous le saviez ?

— Non. Où voulez-vous en venir, lieutenant ? M'induire à tromper Merle par la pensée ?

— Vous ne l'avez pas vue, récemment ?

— Je ne l'ai pas vue depuis qu'elle s'est mariée il y a trois ans. Elle a quitté Santa Bahia et elle est sortie de ma vie en même temps. (Son visage disparaît momentanément dans un nuage de fumée.) Vous n'auriez pas dû me dire qu'elle est dans le secteur – et qu'elle est veuve par-dessus le marché ! Ça me rend nerveux.

Silver apparaît ; une démarche gracieuse ; il lisse d'une main ses cheveux blonds trop longs. Il porte un complet de soie gris fumée qui luit au moment où il passe dans un rayon de soleil entré par la fenêtre. Ce soir, il arbore au poignet gauche un bracelet de platine assorti au bracelet-montre qu'il porte à son poignet droit. Je tends l'oreille pour entendre cliqueter sa quincaillerie. Les yeux bleus glacés dans le visage poupin, à ma vue, semblent vouloir me cracher leur venin.

— Je comprends pourquoi ça pue ici, dit-il. Encore ce salaud de poulet !

— J'ai rencontré tout à l'heure le flic que votre frère a démoli à Santa Bahia, dis-je d'un ton aimable. Il a passé trois mois à l'hôpital et il a été mis à la retraite quand il en est sorti. Maintenant il n'a que sa retraite pour vivre, il porte un corset orthopédique et sa femme fait des ménages.

— Pour un peu, vous me feriez chialer ! ricane-t-il. Au procès, on a dit toute la vérité sur le traitement que ces deux flics avaient infligé à Pete, flicard.

— Où étiez-vous la nuit où Nicholas Kutter a été assassiné ? je grogne.

Il hausse les épaules.

— J'avais un rendez-vous important.

— Où et avec qui ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Avec la même personne importante qu'hier soir ?

— Peut-être.

— Certainement pas, dis-je. Ce soir, vous avez un rendez-vous encore plus important. Avec moi, au poste de police.

Burt Evans s'éclaircit la gorge.

— Mon avocat vous y attendra, lieutenant.

— Parfait, dis-je. A condition, bien entendu, que Lennie soit capable de se dominer pendant le trajet.

— Qu'est-ce que ça signifie ? grogne Silver.

— Vous en voulez à mort à tous les flics, Lennie, et vous êtes nerveux comme tout. (Je lui adresse un sourire aimable.) Vous seriez parfaitement capable de me faire un mauvais coup en route. Je vais donc être obligé de vous calmer avec la crosse de mon revolver et de vous boucler en débarquant au poste.

— Vous n'avez pas le droit !

— Rappelez-vous ce que vous disiez hier soir. Je ne suis qu'un flicard de rien du tout, le minable employé d'un minable shérif. Ça m'arrange parfaitement. Tous les gros bonnets de la ville sont aux cent coups parce que l'un des leurs a été assassiné, il y a deux nuits. Vous vous imaginez qu'ils s'intéresseront au sort d'un petit salopard qui refuse de répondre aux questions qu'on lui pose ?

— Allons, réponds, Lennie, dit doucement Evans.

— J'étais avec une femme. J'ai passé la nuit chez elle, dit Silver d'un ton morne. C'est extraordinaire ?

— Je n'ai pas l'intention de discuter, je grogne. Je veux son nom et son adresse.

Silver s'humecte les lèvres.

— Burt ? Ça ne va peut-être pas te faire plaisir.

— Je te le dirai, fait Evans.

— Elle a téléphoné un soir deux ou trois jours après notre arrivée ici. Merle et toi étiez sortis. Elle voulait te voir en souvenir du bon vieux temps. Je lui ai dit que tu étais avec Merle. Alors elle m'a demandé d'aller la voir. (Il hausse gauchement les épaules.) C'est ce que j'ai fait.

Evans le regarde un instant.

— Lisa Nettheim ?

— Lisa Landau, maintenant. Et elle est veuve.

— Espèce d'imbécile ! (Evans se lève, pose précautionneusement son cigare sur le rebord du cendrier, se retourne vers Silver et d'un revers de sa main au visage, envoie valser le jeune truand.) Je me fiche pas mal de savoir avec qui tu couches, poursuit-il d'un ton sec.

Mais ça, tu aurais pu me le dire. Nick Kutter aurait pu me la flanquer dans les pattes. Tu n'y as pas pensé ?

— Merde alors, bafouilla Silver entre ses lèvres gonflées. Je n'y ai pas pensé un instant. Désolé, Burt, je te jure que c'est vrai.

— Ça n'a plus d'importance puisque Nick est mort. (Evans reprend son cigare et se rassied sur le divan.) Mais ça aurait pu en avoir.

— Où habite-t-elle ? je demande.

Silver m'indique sans hésitation le numéro de l'appartement du building que je connais. J'allume une cigarette pour me donner le temps de réfléchir deux secondes. Mais je n'ai pas d'autre question à poser. Il a un alibi pour l'heure de l'assassinat de Kutter. A moins que je puisse prouver qu'il ment, son alibi tient.

— D'autres questions, lieutenant ? demande brusquement Evans.

— Je ne crois pas.

— Je peux m'en aller alors ? demande Silver.

— Jamais de la vie ! aboie Evans. Cette histoire de Lisa Nettheim je l'ai encore sur l'estomac. Donne-moi le temps de la digérer. Tu peux te passer d'elle une nuit. Ce soir tu restes ici, tu reprendras des forces, Lennie.

Je me dirige vers la porte. Silver me barre le chemin. Il me lance un regard haineux.

— Tu me paieras ça, flicard, fait-il d'une voix épaisse.

— Mais ne vous gênez pas. Allez-y, Lennie, un petit coup de poing, j'attends.

— Bagarre-toi avec le lieutenant, lance froidement Evans derrière nous, et tu te retrouves à moitié mort, Lennie. Ça me convient parfaitement. Je me charge de l'autre moitié.

Un air de profonde déception se peint sur le visage de Lennie, qui finit par reculer lentement. Je passe devant lui. Arrivé dans le vestibule, je m'aperçois que Merle m'a déjà ouvert la porte.

— Je parie que vous lui avez encore coupé l'appétit, grogne-t-elle. Hier soir, il n'a presque rien mangé.

— Ce qui ne vous a pas empêchée de manger votre tarte à la banane.

Elle écarquille les yeux, stupéfaite.

— Comment le savez-vous ?

— Merle, mon chou, dis-je en enfonçant un doigt dans le bourrelet qui lui ceint la taille, ça se voit.

Je franchis les deux kilomètres qui me séparent du domicile des Kutter et dépasse l'endroit où se termine le grand mur de briques. Le seul bouquet d'arbres que j'aperçois se trouve bien à cinq cents mètres

de la route et il faut certainement utiliser une voiture à traction sur les quatre roues pour y arriver. Je fais demi-tour, m'engage dans l'allée et m'arrête devant la maison.

La femme de chambre vient m'ouvrir. Pour une pépée qui a passé la nuit dans mon lit, elle paraît bien peu enthousiaste lorsqu'elle me voit.

— Salut, Toni.

Je lui décoche un grand sourire magnétique, celui que je répète dans la glace en me rasant le matin, ce qui me fournit chaque fois l'occasion de verser quelques gouttes de mon sang.

— George Kutter est retourné chez lui vers trois heures, me dit-elle. M^{me} Kutter dort après avoir pris des calmants. Interdiction de la déranger, ordre du médecin.

— Lequel ?

— Le docteur Ruby.

— Vous avez son numéro de téléphone ?

— Bien entendu.

Elle hoche la tête.

Je passe devant elle et pénètre dans le vestibule.

— Je vais l'appeler.

— Faites.

Elle passe devant moi, cherche le numéro de téléphone dans le carnet placé à côté de l'appareil et me le donne. Je forme ledit numéro et obtiens le docteur Ruby. Quand il a vu M^{me} Kutter vers deux heures et demie, elle était en proie à une sérieuse crise de nerfs. Ce qui était compréhensible vu les circonstances. Il lui avait administré un sédatif et interdit qu'on la dérange. Je le remercie et je raccroche.

— J'avais l'intention de me coucher de bonne heure, dit Toni avec un faible sourire. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis épuisée.

— Toni Morris, dis-je, célibataire, vingt-trois ans, pas de dossier antérieur, call-girl pour le plaisir, ce qui lui permettait cependant d'arrondir les cinquante dollars d'argent de poche que lui versait son père chaque semaine. Elle ne voulait pas de travail fixe, trouvant trop embêtant de travailler à des heures déterminées.

Ses joues s'empourprent.

— Vous vous êtes renseigné auprès de la police de Santa Bahia ?

— Sans le vouloir, dis-je, et c'est vrai. Je cherchais des renseignements sur Miriam Kutter et j'ai tout à coup entendu votre nom.

— Vous avez l'impression que je vous ai trompé et que vous avez couché avec une ex-call-girl hier, pas vrai ?

— Pourquoi aurais-je l'impression d'avoir été trompé puisque je vous ai séduite hier et que j'ai découvert aujourd'hui que vous êtes une ex-call-girl ? (Je lui adresse un large sourire.) Il faudrait que je sois dingue. Ce que je veux savoir, c'est pourquoi vous travaillez maintenant à heures fixes comme femme de chambre ? Qu'est-il arrivé à ce bon vieux riche et indulgent papa ?

— Le riche et indulgent papa a été mis au courant de l'intermède call-girl de sa fille, dit-elle sèchement. Par qui, je l'ignore, mais certainement pas par le lieutenant Schell. Je le connais. Ce n'est pas un homme à revenir sur une promesse. De toute façon, à ce moment-là, ça n'avait pas d'importance. Le cher papa a voulu savoir si c'était vrai, et je lui ai dit que oui. Il m'a chassée de la maison, de la famille et de sa vie. Je suis partie avec trois valises et cent dollars. Mon unique amie au monde était Miriam. Je l'ai contactée et elle m'a offert du travail. C'est aussi simple que ça.

— Et Lisa Nettheim, vous l'avez revue ?

— Non. J'ai entendu dire qu'elle avait épousé un vieux richard et qu'ils avaient quitté Santa Bahia il y a bientôt trois ans.

— Elle habite Pin City, dis-je.

— Oh ! (La surprise qu'exprime son visage paraît authentique.) Je n'en savais rien.

— Vous vous rappelez un certain Burt Evans, de Santa Bahia ?

— Oui.

— C'était un client de Lisa Nettheim ?

Toni hoche la tête.

— Un client régulier. Elle se le réservait.

— Et Lennie Silver ?

Une expression de dégoût apparaît sur son visage.

— Un malade... une sorte d'animal. Quand j'ai refusé de le revoir, Lisa lui a filé un rendez-vous avec Miriam. Elle a aussi refusé de le revoir. Quand je pense à cet individu, ça me donne des cauchemars pendant des mois.

— Et Lisa ? Elle le supportait ?

— Elle voulait contenter Evans, qui était un client régulier. Pour elle, seul l'argent comptait. Elle n'a jamais fait l'amour pour le plaisir.

— Avez-vous été surprise d'apprendre que Georges Kutter était l'amant de Miriam ? je demande en changeant brusquement de sujet de conversation.

— Stupéfaite, oui. (Elle ébauche lentement un sourire.) Jamais je n'aurais supposé que Miriam s'amouracherait d'un type comme George ! Un tel raseur !

Je jette un coup d'œil dans le vestibule rempli d'ombre.

— Vous ne vous ennuyez jamais, dans ce mausolée, toute seule ?

— On s'habitue. Si par hasard je n'en pouvais plus, je peux toujours aller passer la nuit chez un ami qui habite un divan haute fidélité.

— Aussi souvent que vous voudrez, dis-je. Oh ! j'y pense, il faudra que je prépare une nouvelle cuvée d'aphrodisiaque.

— Ce bon vieux grand-papa Wheeler !

Elle passe son bras sous le mien tandis que nous nous dirigeons vers la porte. Elle le serre contre elle et je sens le contact de ses seins fermes.

— Voyez-vous, je n'ai jamais apprécié que quatre personnes de toute ma vie. Et sur les quatre, deux étaient flics.

— Les agents sont de braves gens quand on les connaît, dis-je sans modestie.

Elle ouvre la porte et attend que je sois arrivé sur le perron. Elle hoche la tête et me lance :

— Les agents, peut-être. Mais les gens, jamais !

Je rentre en ville en réfléchissant sans succès à cette réflexion philosophique plutôt gratuite. Je vais donc manger un sandwich au steak dans un bar. Il doit être huit heures et demie lorsque j'arrive devant la porte de l'appartement de Lisa Landau. Je sonne. Quelques secondes plus tard, sa tête surgit dans l'entrebâillement de la porte. Un sourire accueillant apparaît sur ses lèvres quand elle me reconnaît.

— Tiens, vous avez retrouvé vos tire-bottes ! fait-elle d'un ton satisfait. Entrez donc, Al.

Elle m'ouvre la porte toute grande. J'entre et m'immobilise sur place.

— J'ai déjà entendu parler de femmes écarlates, je murmure, mais c'est la première fois que j'en vois une en chair et en os.

En chair est le terme qui convient. Elle porte un chemisier rouge vif, boutonné sur le devant, qui moule le galbe de ses seins, colle à sa taille, étreint les courbes de ses hanches et s'arrête là faute de tissu. Les longues jambes fuselées sont d'un blanc éblouissant. Quand elle se retourne pour entrer dans le living, je m'aperçois que le chemisier fendu sur les hanches laisse entrevoir un minuscule slip bleu poudré.

— Je ne m'attendais pas à votre visite, me lance-t-elle par-dessus son épaule. Sinon, je ne me serais pas habillée.

— Je ne m'en serais pas douté, dis-je avec sincérité.

Elle s'assied sur le divan et croise ses jambes sans se presser. Je me précipite vers un siège situé à distance respectable.

— Froussard ! (Elle sourit et sa lèvre inférieure va rejoindre son menton.) Je ne vois pas pourquoi vous avez peur de moi, Al.

— Parce que vous mentez trop bien, peut-être ? Savez-vous que vous avez quatre ans de plus que les vingt-sept que vous m'avez avoués.

Son sourire se fige.

— Les femmes ont le droit de mentir sur leur âge. Le leur faire remarquer, c'est manquer de galanterie.

— Vous m'avez dit que vous étiez la riche veuve Landau, dis-je d'un ton plaintif. Mais votre mari avait arrangé ses affaires et vous n'avez hérité que d'une rente de cent dollars par semaine. Assez pour vivre confortablement, pas suffisamment pour se dire riche.

— Vous n'imaginez pas que je vais jouer à la mouche en présence de l'araignée dans mon propre salon, Al. (Ses yeux noirs ont perdu toute somnolence, ils sont très vifs.) Vous avez pris des renseignements sur moi, n'est-ce pas ? A Santa Bahia, peut-être.

— Je me demande si Kutter n'a pas fait la même chose. C'est peut-être ce que signifiait la note « vérifier antécédents L.L. avant engagement définitif ».

Elle hausse légèrement les épaules.

— Vous savez qui j'étais à Santa Bahia. C'est déjà très loin. Il a coulé beaucoup d'eau sous les ponts depuis.

— Où étiez-vous la nuit où Kutter a été assassiné ?

— Ici même.

— Seule ?

— Il y avait quelqu'un avec moi.

— Personne ne peut être anonyme à ce point. Cet ami possède un nom.

— Il préfère probablement demeurer anonyme. C'est important, Al ?

— Si ça confirme mes suppositions, oui.

— Lennie Silver, dit-elle d'un ton uni. Mais pourquoi ai-je un tel besoin d'alcool quand je suis avec vous ? (Elle traverse le salon pour gagner le bar. Les mouvements de ses hanches constituent une fantaisie érotique en rouge rehaussée d'éclairs bleu poudré.) Je vous sers un drink ?

— Merci. (Je me lève et la rejoins au bar.) A quelle heure Silver est-il arrivé ce soir-là ?

— Huit heures, je crois. (Elle s'affaire avec les verres, les bouteilles et les glaçons.) Huit heures et demie peut-être, je ne sais pas au juste.

— A quelle heure est-il parti ?

— Après le petit déjeuner. Je ne saurais vous dire à quelle heure exactement, mais c'était dans la matinée.

— Il vous a versé vos cent dollars d'honoraires ?

Elle ne daigne pas laisser voir qu'elle se croit insultée, elle me sourit.

— Pour Lennie, c'était gratuit. Ce garçon est doué d'une brutalité qui excite mes instincts fondamentaux.

— Cette même brutalité qui a dégoûté Toni et Miriam à Santa Bahia ?

— C'étaient des gamines, à l'époque. (Elle pose un verre sur le bar et le pousse dans ma direction.) Elles étaient trop jeunes pour apprécier les bonnes choses de l'existence. (Elle lève son verre et une expression moqueuse apparaît dans le regard qui passe par-dessus le bord du verre.) Où voulez-vous en venir, Al ? Vous voulez me flanquer un complexe de culpabilité ?

— Je tâche de vous fournir une chance de vous en tirer haut la main, dis-je tranquillement. Écoutez-moi bien, Lisa, parce que cette chance, vous ne l'aurez qu'une seule fois.

— Je vous écoute.

— A mon idée, quand vous vous êtes rendu compte que vous n'étiez pas une veuve riche, vous êtes revenue à votre ancien métier. Mais vous avez eu un coup de pot. Vous avez peut-être vu une photo dans un journal. Bref, vous avez découvert que la femme du grand Nicholas Kutter n'était autre que votre ex-petite copine Miriam Perkins. Vous êtes venue vous installer à Pin City et vous avez monté un petit chantage. J'ignore comment vous avez fait la connaissance de Mike Donovan mais j'imagine que ce n'est pas par un effet du hasard. Comme il vous servait d'intermédiaire, votre système de chantage s'est perfectionné. Vous ne révéleriez pas à l'univers, en particulier au petit cercle mondain assez fermé de Pin City, le passé de la femme de Nick Kutter si celui-ci vous payait. Pas question de vous farcir de grosses sommes d'argent trop vulgaires, trop voyantes aussi. Mais Nick pouvait conclure avec Donovan un marché des plus profitables pour ce dernier. Lui vendre à bas prix le projet Delamar, par exemple.

— Quelle imagination délirante !

— Bien entendu, vous avez dû exercer vos multiples charmes sur Donovan. Mais vous avez découvert les défauts de sa cuirasse. Le chantage lui faisait peur. Surtout, il se croyait incapable de réussir une affaire de l'importance du projet Delamar. Il vous fallait un type plus solide, plus fort que Donovan. Vous vous êtes souvenue de la haine qui existait entre Kutter et Evans. (Je m'interromps pour écouter l'écho de ma propre voix à l'intérieur de mon crâne.) Attendez ! Non, c'est l'inverse qui s'est produit. Evans a été le premier. C'est peut-être

même lui qui a eu l'idée de se servir de Donavan comme intermédiaire. Il ne voulait pas que Nick sache qu'il se trouvait à la base de toute l'affaire, pour le moment tout au moins. Pas avant de pouvoir lui mettre le couteau sur la gorge.

La veuve Landau pose délicatement son verre sur le bar.

— Vous avez complètement perdu la tête, dit-elle d'un ton sec. Je ne vois pas de quoi vous voulez parler. Je vous l'ai déjà dit, j'ai eu une liaison avec Nick et c'est tout. Je vous ai même indiqué où trouver Evans, pas vrai ? Vous n'auriez tout de même pas voulu que je vous raconte mon existence à Santa Bahia ! Que je vous apprenne qu'Evans avait été l'un de mes clients ? Vous m'accusez d'avoir tenté de sauver les apparences ?

— Très bien. (J'assèche mon verre en trois gorgées.) Encore une fois, Lisa, où étiez-vous la nuit où Kutter a été assassiné ?

— Ici même, dans cet appartement.

— Seule ?

— Avec Lennie Silver, je vous l'ai déjà dit.

Je descends du tabouret de bar.

— Merci pour le scotch. Inutile de m'accompagner.

Elle se penche au-dessus du bar. La pointe de ses seins transperce presque l'étoffe mince du chemisier rouge.

— Ne partez pas fâché. Je vous en prie, restez un instant. J'arriverai peut-être à vous faire comprendre que je ne suis pas aussi mauvaise que vous le croyez.

— J'ai encore oublié mes tire-bottes et ceux de Lennie ne m'iraient certainement pas.

— Vous me croyez vraiment comme ça, demande-t-elle. Une obsédée du plaisir et qui ne pense qu'à la bagatelle ?

— Vous êtes beaucoup plus compliquée, mon chou, dis-je, prudent. Un corps fait pour le plaisir et dominé par un cerveau d'acier. Jusqu'ici je pensais que vous aviez peut-être été entraînée dans cette affaire. Maintenant, je suis persuadé que vous y avez sauté à pieds joints.

Elle serre les lèvres sans mot dire. J'adresse un muet adieu au nu plus grand que nature qui me sourit d'un sourire figé sur le mur opposé et me dirige vers la porte. L'ascenseur qui m'emporte sans bruit constitue un chef-d'œuvre de mécanique. Je songe qu'il ne peut s'arrêter entre les étages qu'à la suite d'un traumatisme psychologique. Je pourrais même écrire une partie du dialogue qui se déroulerait entre le psychiatre et lui :

— Dites-moi, ascenseur, quand vous êtes-vous rendu compte de cette sensation d'hésiter que vous éprouvez entre deux étages ?

— Eh bien, lorsque j'ai compris que tous ceux qui appuyaient sur mes boutons s'en fichaient, je crois.

Ces pensées me poursuivent jusqu'au trottoir, et je me rends alors compte que j'ai le plus grand besoin de boire un verre. J'avise un bar de l'autre côté de la rue. J'y passe une heure en me demandant ce que je vais faire ensuite. Au troisième verre, je décide courageusement de rentrer me coucher. Il est autour de dix heures lorsque j'arrive à mon appartement. Je songe que c'est soir de relâche pour Wheeler et je place un disque de Sibelius sur le plateau du pick-up. Au milieu de la deuxième face, le téléphone sonne.

— Wheeler ? (Le shérif parle à voix basse, comme s'il craignait d'être entendu.) Je suis chez George Kutter. Venez immédiatement.

— C'est à quel endroit ?

— Un kilomètre avant d'arriver chez son frère. Le sergent Polnik vous attendra sur la route.

— Entendu, dis-je. C'est si urgent ?

— Sa femme a été assassinée, dit Lavers d'un ton uni.

Il raccroche aussi sec.

CHAPITRE IX

Une silhouette d'homme des cavernes se matérialise dans la lumière de mes phares. Je freine et stoppe près du sergent Polnik. Il grimpe à côté de moi et fait un geste vague de la main.

— La porte se trouve à une vingtaine de mètres à gauche, lieutenant.

— Quand est-ce arrivé ?

— Je n'en sais rien. Le mari a téléphoné au shérif un peu avant dix heures.

— Pourquoi le shérif ne m'a-t-il pas appelé tout de suite ?

— Il l'a fait mais vous n'étiez pas chez vous.

Ça paraît logique. Je lance la voiture dans l'allée et la range à côté d'une des voitures de patrouille.

— Où en êtes-vous avec Donavan ? je demande en stoppant le moteur.

Il réfléchit cinq bonnes secondes.

— Je lui ai demandé cent fois pourquoi il prétendait ne pas connaître la veuve Landau. Au bout d'un certain temps, et à chaque fois, il se levait et se mettait à marcher. Moi, je le suivais en lui répétant ma question. Tout d'un coup, je ne sais pas ce qui lui a pris, il s'est mis en rogne et m'a flanqué un coup de poing.

— Il ne vous a pas fait mal, j'espère.

— Me faire mal, à moi ? (Il ricane d'un air incrédule.) Vous voulez rire, lieutenant.

— Et ensuite ?

— Eh bien, je me suis dit que les flics ont tout de même certains droits. Enfin... si les gens peuvent se permettre de cogner sur un flic quand ça leur chante, où allons-nous ?

— Vous avez raison. Et alors ?

— Alors, j'ai tapé dessus.

— A quel hôpital l'a-t-on emmené ? je demande automatiquement.

— A Bayside. Le toubib dit que sa mâchoire n'est pas cassée.

— Juste un peu fendue, sans doute ?

— Déplacée, a dit le toubib. (Il s'agite nerveusement sur son

siège.) Vous ne m'en voulez pas d'avoir tapé dessus, lieutenant ?

— C'est lui qui avait commencé. Il devrait vous en être reconnaissant, d'ailleurs. Vous lui avez fourni un alibi irréfutable pour l'heure du crime.

— Voui ! (Polnik paraît soulagé.) J'y avais pas pensé.

Nous descendons de voiture et entrons dans la maison. Polnik me précède et nous arrivons dans le salon qui paraît grouiller de monde. Le corps de la petite blonde grassouillette est étendu sur le flanc ; la terreur est peinte sur son visage. Je note un trou entouré de sang séché au-dessus de l'œil droit. Aux yeux de la loi, un crime est un crime, mais quand la victime se trouve être une femme, jeune et belle de surcroît, le crime paraît plus abominable encore.

Je rejoins le shérif qui discute avec le docteur Murphy. Ed Sanger et son nouvel assistant sont plongés dans leur boulot. Deux flics en uniforme font ce qu'ils peuvent pour ne pas avoir l'air de s'embêter.

— George Kutter l'a trouvée assassinée ce soir à neuf heures quarante, me dit Lavers. D'après le docteur Murphy, elle était morte depuis peu de temps, dix minutes au plus. (Designant de la tête Ed Sanger :) Ed a récupéré l'arme du crime. Elle était par terre, à côté du corps. Un 38 Smith et Wesson. George l'a identifié, il appartient à son frère. Celui-ci le rangeait toujours dans le tiroir supérieur de son bureau, dans la bibliothèque, paraît-il.

— Il n'y était pas la nuit où Nick a été assassiné, dis-je.

— Exact. (Lavers hoche la tête.) Il est donc probable que l'assassin a emporté le revolver après avoir tué Nick et s'en est servi pour tuer Ève Kutter.

— Où est George ?

— Je l'ai bouclé dans une autre pièce, sous surveillance. (Lavers caresse l'un de ses nombreux mentons.) Il est sorti à la suite d'un coup de téléphone anonyme. Quand il est rentré, sa femme était morte. Vous y croyez, lieutenant ?

— Je n'en sais encore rien. (Je le regarde.) Et vous ?

— Il me semble que tout s'explique à présent, je parle des deux crimes. C'est tout de même curieux. Au début, nous n'avions pas le moindre indice. L'affaire paraissait des plus compliquées. Maintenant que nous en avons l'explication, tout s'est simplifié. Je devrais d'ailleurs vous remercier de me l'avoir fournie.

— Quelle explication vous ai-je apportée ? je demande prudemment.

— Quand je vous ai appelé ce matin au sujet de Schell, dit Lavers avec impatience, vous m'avez répondu que l'amant se trouvait être le petit frère George et que sa femme l'avait pourvu d'un alibi pour

l'heure du crime. Tout était là, résumé en une seule phrase. George rend clandestinement visite à sa belle-sœur et se trouve nez à nez avec son frère. Ils vont dans la bibliothèque et se disputent. Nick sort peut-être le revolver du tiroir. George empoigne la tête de bronze et assomme son frère avec. Il lui faut un alibi, il s'arrange pour que sa femme le lui donne. Tout marche comme sur des roulettes jusqu'au moment où vous découvrez qu'il était l'amant de sa belle-sœur. Se rendant compte que sa femme allait l'apprendre, qu'elle dirait la vérité et que par conséquent il n'aurait plus d'alibi, il l'empêche de parler et de l'envoyer à la chambre à gaz.

— Peut-être, dis-je.

— Comment, peut-être ? fulmine Lavers. C'est trop simple et vous n'y avez pas pensé le premier, c'est pour ça que ça ne vous plaît pas. (S'adressant à Murphy.) Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Me voilà flic, à présent ? demande Murphy d'un ton laconique.

— Bref, c'est comme ça ! (Lavers nous lance un coup d'œil furieux.) George ne tiendra pas longtemps. Deux heures d'interrogatoire et il nous signera une confession.

— Je voudrais le voir, dis-je. Où est-il exactement ?

— De l'autre côté du vestibule. De quoi voulez-vous lui parler au juste ? demande le shérif d'un air soupçonneux.

— Du coup de téléphone anonyme. George s'est toujours montré coopératif. Demandez-lui donc poliment une confession, il vous la donnera peut-être. Quand je suis arrivé ici ce matin, il m'attendait pour m'apprendre que l'amant de la femme de son frère, c'était lui. Ce soir, il vous a été bien utile, il a reconnu que l'arme du crime appartenait à son frère, pas vrai ?

— Où diable voulez-vous en venir ?

— Simplement à ceci : George est un assassin d'une complaisance exceptionnelle. On devrait lui donner une médaille avant de l'envoyer à la chambre à gaz : l'assassin le plus coopératif de l'année, ou quelque chose dans ce genre.

— S'il y en avait beaucoup comme lui, vous seriez en chômage, shérif, dit Murphy d'un ton grave. Vous n'y avez pas pensé ?

J'entrevois le visage violacé de Lavers et décide qu'il est temps de changer de crémerie. Le flic en uniforme sort dans le vestibule à mon entrée. George Kutter est effondré dans un fauteuil ; son regard fixe le mur en face de lui.

— Monsieur Kutter, dis-je doucement.

Il tourne lentement la tête pour me regarder. Toute son arrogance s'est évanouie. Malgré sa carrure athlétique, il me paraît frêle.

— Ève a été assassinée, lieutenant. C'est une de ces choses qui

arrivent aux autres, qu'on lit dans le journal, avant la page des sports. Mais cette chose-là n'arrive pas à votre frère, elle ne peut pas arriver à votre femme.

— Que s'est-il passé ce soir ?

Il n'a pas l'air de m'entendre. Il continue à regarder le mur. Brusquement, il se met à parler à voix basse :

— Ève n'a jamais eu de problèmes. Elle était ma femme. Elle m'aimait. Ça lui suffisait. Elle croyait aux serments du mariage... le garder, l'aimer et le chérir pour le meilleur et pour le pire...

— Jusqu'à ce que la tentation nous sépare, dis-je.

— Quoi ? Comment ?

— Miriam, la femme de votre frère, vous vous rappelez ?

— Ah ! oui ! j'avais presque oublié.

— Dites-moi ce qui s'est passé ce soir, je demande d'un ton sec.

— Le médecin a donné des sédatifs à Miriam. Je suis rentré chez moi vers trois heures. J'étais content de pouvoir me détendre après ces deux dernières journées. Ève m'a dit qu'elle était ravie de nous préparer à dîner pour tous deux. Nous finissions de dîner, il pouvait être huit heures. Le téléphone a sonné, j'ai répondu. C'était un homme qui prétendait savoir qui avait tué Nick. Il en avait la preuve et me la donnerait si je lui versais la somme qu'il me demandait. J'ai répondu que j'étais prêt à payer mais que je voulais d'abord le nom de l'assassin et la preuve de sa culpabilité. Il m'a fixé rendez-vous au bout de la route de la Vallée, à huit kilomètres. Il en part une piste qui longe le lac. Il m'a dit de suivre cette piste sur cinq cents mètres et d'attendre. C'est ce que j'ai fait.

— Et il n'est pas venu ?

— Non. (Il hoche lentement la tête, comme s'il avait peur qu'elle se détache de ses épaules.) J'ai attendu une demi-heure. Il n'est pas venu. Je lui ai accordé un quart d'heure de sursis. Puis je me suis dit que même si j'attendais une semaine, il ne viendrait pas. J'ai fait demi-tour pour rentrer chez moi. Je suis entré dans le salon et j'ai trouvé Ève étendue par terre.

— Vous n'avez pas reconnu la voix au téléphone ?

— Il pouvait s'agir de n'importe qui.

— Quelle est la marque de votre voiture ?

— Une Cadillac.

— Avec traction à quatre roues ?

Il me regarde d'un air absent.

— C'est une plaisanterie, lieutenant ?

— Peut-être. Ça n'a pas d'importance pour l'instant.

Dans le vestibule, Polnik, planté près de la porte d'entrée, les mains dans les poches de son pantalon, contemple sans intérêt une nature morte accrochée au mur. J'éprouve un pincement d'envie. Polnik n'a jamais eu un seul problème de sa vie. Chaque fois qu'un problème le menace, il cesse d'y penser et le problème ne se présente pas.

— Vous m'accompagnez, sergent, dis-je, en passant devant lui pour sortir.

Il me rejoint au moment où j'arrive à la Healey, s'y introduit et s'installe sur le siège avant.

— Où allons-nous, lieutenant ?

— A un endroit où je vous laisserai seul avec une blonde sensationnelle, dis-je en mettant le moteur en marche. (J'accélère et, quittant l'allée, m'engage sur la route.) C'est très important, sergent. Je vais demander deux services à cette blonde sensationnelle, puis je m'en irai. Vous, vous resterez, vous veillerez à ce qu'elle accomplisse mes volontés. Si elle a seulement l'air d'hésiter, vous vous débrouillerez. Tous les moyens sont bons. Cassez-lui les bras s'il le faut.

— Bon sang, lieutenant ! (Il paraît stupéfait.) Je n'ai encore jamais cassé le bras d'une gonzesse.

— Eh bien, ce sera peut-être l'occasion de vous y mettre.

Dix minutes plus tard, nous arrivons devant la maison blanche ; elle est plongée dans une obscurité totale. Du pouce j'appuie sur le bouton de sonnette ; la lumière apparaît dans le vestibule, une trentaine de secondes plus tard. La porte s'ouvre. Une blonde ébouriffée, aux yeux remplis de sommeil, me lance un regard furibond. Elle porte une robe de chambre de soie sur un pyjama babydoll de nylon rose à peu près opaque. La robe de chambre est ouverte et la vue du nylon à peu près opaque arrache un grognement sourd à Polnik.

— Inutile de hurler que je vous tire du lit au milieu de la nuit. (Je consulte aussitôt ma montre.) A onze heures et quart exactement. Nous n'avons pas le temps. Ève Kutter vient d'être assassinée et George est le taureau que le shérif destine au sacrifice.

— Ève Kutter assassinée ?

Les yeux de Toni se mettent à rouler dans ses orbites. Je lui administre une gifle, assez forte pour lui faire mal.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dis-je. Comment va Miriam Kutter ?

— Je lui ai fait prendre ses médicaments vers huit heures, dit-elle d'un ton morne. Il faudrait un tremblement de terre pour la réveiller

avant demain matin.

— Parfait.

Je la saisis par le coude et l'oblige à traverser le vestibule en direction du téléphone. Polnik nous suit de son pas pesant.

— Vous avez une demi-heure de boulot en perspective. (Je l'installe sur la chaise proche du téléphone.) Écoutez-moi bien. Votre attachement à Miriam, ça n'a pas été très heureux. C'est la cause indirecte de deux crimes.

Les yeux de Toni s'écarquillent.

— Al, je...

— Contentez-vous de me croire pour l'instant. Vous pouvez vous racheter. Mais il faut que ce soit impeccable.

Elle hoche la tête d'un air dubitatif.

— J'essaierai.

— Vous avez vingt minutes pour vous exercer. Sergent, allez chercher à boire à Miss Morris.

— Mais certainement, lieutenant. (Polnik examine l'immense vestibule ; les yeux lui sortent de la tête.) Où sont planquées les bouteilles, dans cette baraque ?

— Il y a un bar au salon, dit Toni. Jamais je n'aurais cru qu'on pouvait avoir un tel besoin de boire.

Elle se met à frissonner et resserre sa robe de chambre sur elle.

— Vous vous rappelez la voix de Lisa Nettheim ? je demande d'un ton froid, détaché.

— Vaguement. Il y a si longtemps...

— Tâchez de vous la rappeler. Il faut que vous fassiez croire à Evans que vous êtes Lisa Landau.

— Quoi ? (Ses yeux s'écarquillent ; elle se met à trembler.) C'est impossible, Al. Jamais je n'y arriverai.

Polnik s'approche, un verre plein à la main.

— Voilà, lieutenant.

Je prends le verre et l'examine.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du cognac. Importé, je crois.

— Buvez ça.

Je tends le verre à Toni. Elle en boit une gorgée et l'avale de travers.

— Mais c'est du cognac pur !

— Parfait, dis-je. Ça noiera les poils que vous avez à la poitrine.

— Mais je n'en ai pas !

Elle me foudroie du regard puis se met à rire.

— Ça me fera peut-être du bien.

Elle boit, sans encombres cette fois.

— Parfait. Quand vous appellerez Evans, il ne sera pas mauvais que vous bafouilliez un peu. S'il vous trouve une drôle de voix, répondez que vous êtes pompette.

— Bien. (Elle paraît s'habituer à l'idée de ce qu'elle doit faire.) Qu'est-ce que je lui raconte encore ?

— Que vous ne marchez plus parce que Wheeler en sait trop long. Que vous allez d'ailleurs l'appeler immédiatement pour lui demander de venir chez vous, car vous avez l'intention de tout lui raconter, et qu'il s'arrangera certainement pour qu'on ne vous cause pas d'ennuis.

— C'est tout ?

— C'est tout. Allez-y, répétez.

Elle obéit d'une voix hésitante. Je l'oblige à boire un peu de cognac, elle répète encore. La dixième fois, le verre est presque vide. Deux taches rouges apparaissent sur ses joues. Elle parle avec assurance, en bafouillant un peu, mais d'une manière naturelle.

— Vous raccrocherez brusquement au milieu d'une phrase. Immédiatement après, c'est essentiel, vous appellerez Lisa Landau.

— Qu'est-ce que vous voulez que je raconte à cette salope ?

— N'importe quoi, ça n'a aucune importance. Arrangez-vous seulement pour qu'elle parle. Si elle raccroche, vous la rappellerez aussitôt. Et vous recommencerez ce manège pendant un quart d'heure. Il s'agit d'empêcher Evans de l'appeler, ce qui flanquerait tout par terre.

— Compris.

Elle assèche le verre et le tend à Polnik. Les taches rouges de ses joues brillent de plus en plus.

— Allez me chercher un autre verre de ce cognac importé, mon beau monsieur. (Elle le considère un instant.) Ça ne me déplairait pas de me trouver sur une île déserte avec vous. On pourrait se balancer dans les arbres, faire des tas de choses, tous les deux.

Polnik vire au cramoisi en lui prenant le verre des mains.

— Voui, madame.

Il part en direction du salon. Quand il revient, je lui prends le verre des mains, le pose sur la table. J'agite mon doigt sous le nez de Toni.

— Quand vous appellerez Evans, en principe vous serez un peu partie, mais pas imbibée de cognac. Une gorgée avant de l'appeler, et c'est tout.

— Entendu. (Elle pousse un profond soupir.) Ce Wheeler... Quel raseur ! Quel enqui... qui... quineur !

— Si elle est encore dans cet état d'ici un quart d'heure, vous lui verserez un seau d'eau froide sur la tête, dis-je à Polnik.

— Entendu, lieutenant.

Il hoche la tête avec conviction.

— Mon merveilleux homme des cavernes ne me fera jamais une chose pareille !

Toni roule des yeux en regardant Polnik et manque dégringoler de sa chaise.

— Deux seaux d'eau froide !

Toni frissonne et se redresse.

— Je vais très bien, je vous assure, dit-elle en articulant soigneusement.

— Ça vaut mieux pour vous.

Je cherche le numéro de téléphone de Lisa Landau dans l'annuaire et l'inscris sur le bloc placé à côté du téléphone. Puis je me rappelle qu'Evans habite une maison en location. Son nom ne peut pas être dans l'annuaire. La standardiste est impressionnée par la « question de vie ou de mort » et le prestige de la police. Elle me fait remarquer qu'elle devra vérifier tous les numéros de Vista Valley avant de trouver celui qui correspond à l'adresse que je lui ai indiquée, ce qui prendra un certain temps. Elle me rappellera. Je raccroche et me mets à me ronger les ongles. Sept minutes plus tard, elle rappelle. Le numéro d'Evans correspond au nom de Braken. Une chance que ce n'ait pas été Zagias. Elle se met à rire tandis que je grince des dents en inscrivant le numéro sur le bloc.

— Il est maintenant (je consulte ma montre) minuit moins le quart. Appelez Evans à minuit cinq.

— Et s'il n'est pas chez lui ? demande tout à coup Toni.

— Pas question ! je grogne. Il faut qu'il y soit.

— Et quand j'aurai raccroché, je parlerai pendant un quart d'heure à cette salope de Lisa ?

— Exactement. (Je jette un coup d'œil à Polnik et désigne le verre de cognac.) Une seule gorgée avant le premier coup de téléphone.

— Compris, lieutenant. (Ses yeux se mettent à briller.) Et quand elle aura fini ?

— Elle peut écluser le bar, dis-je. Je m'en vais.

— Bonne chance, Al, dit Toni, mais sans conviction.

Au moment où je sors, je l'entends qui roucoule.

— Vous n'auriez jamais pensé qu'une fille comme moi pouvait

avoir du poil à la poitrine, n'est-ce pas, ô merveilleux primitif ?

CHAPITRE X

Elle m'ouvre immédiatement et se fige sur place ; elle porte un chemisier rouge et sa bouche se met à béer.

— Al Wheeler ! (Un sourire forcé se dessine sur ses lèvres.) Mais vous êtes un vrai magasin à surprises ! Qui aurait pu penser... ?

Le téléphone se met à sonner et une lueur de colère apparaît dans ses yeux.

— Encore cette toquée de Morris ! Elle a complètement perdu la boule. Elle m'appelle depuis dix minutes. J'ai déjà raccroché quatre fois. Chaque fois elle rappelle.

— Je vais m'en occuper, dis-je.

Je passe devant elle, entre dans le salon et empoigne le combiné.

— Lisa, mon chou, fait la voix fatiguée de Toni, c'est horriblement mal élevé de me raccrocher au nez. Qu'est-ce que tu veux, je n'y peux rien, je me rappelle le bon vieux temps ! Le bon vieux temps où tu me prenais quarante centimes sur chaque dollar que je gagnais. Tu te rappelles ?

— Vous pouvez mettre fin à vos réminiscences, Toni, dis-je. Comment ça s'est passé, le premier coup de fil ?

— Al ! (Elle pousse un profond soupir.) Je peux enfin me détendre et aller m'imbiber de cognac.

— Comment s'est passé le premier coup de téléphone ?

— Très bien. Je crois qu'il a marché.

— Parfait. N'oubliez pas que Polnik est marié.

— Je ne m'en serais certainement pas doutée.

Elle se met à glousser puis pousse un glapissement.

— Qu'est-ce qui arrive ? je demande d'un ton soupçonneux.

— Rien, rien du tout, dit-elle d'une voix sans expression. Un réflexe primitif, probablement. Au revoir, Al.

Elle raccroche. Je regarde autour de moi sans lâcher le combiné et je note que Lisa Landau m'observe avec curiosité.

— Elle ne vous embêtera plus, dis-je gaiement.

— Parfait. (Elle attend deux secondes, puis :) Pourquoi ne raccrochez-vous pas ?

— J'ai une idée. (J'appuie sur le bouton qui coupe la communication puis le relâche. Je pose le combiné près du téléphone.) Vous voyez, comme ça personne ne nous dérangera.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Il est très important qu'on ne nous interrompe pas. Nous allons avoir une petite conversation confidentielle, Lisa, et nous n'avons guère de temps.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? (Elle a un peu pâli.) C'est une blague idiote ?

— Non, ce n'est pas une blague. Nous reprenons la conversation à l'endroit où nous l'avons laissée tout à l'heure. Cette dernière chance dont vous n'avez pas voulu. Vous vous rappelez ?

— Je me rappelle que vous avez dégoisé un tas de stupidités et que vous vous êtes mis en boule parce que je n'ai pas voulu comprendre. (Elle recule de deux pas.) Je commence à croire que vous avez vraiment perdu la tête.

Ce n'est pas le moment de discuter, car il n'y a pas un instant à perdre. Je la saisis par les coudes et la conduis au divan. Elle rebondit sur les coussins dans un tourbillon de cuisses blanches ponctué d'éclairs bleu poudré, puis elle me décoche un regard furieux.

— J'ai compris pourquoi Nick Kutter avait été assassiné, dis-je. Ce fut une erreur.

— Une erreur ?

Elle ramène ses jambes sur le divan et s'efforce en vain de les dissimuler sous l'ourlet du chemisier qui lui arrive au haut des cuisses.

— Évidemment. C'était la poule aux œufs d'or. Vous n'aviez aucun mal à le faire chanter, Burt Evans et vous. Donavan vous servait de paravent et tous les versements ressemblaient à des marchés. Vous n'aviez aucune envie, ni vous ni Evans, de voir mourir Kutter. Il a donc été tué par accident.

— Je ne comprends toujours pas de quoi vous parlez. (Elle a pris un ton irrité qui me réjouit.)

— Un accident qui fut une grave erreur, et une erreur dangereuse. L'assassin a été forcé de se dégoter un bouc émissaire pour se protéger. Donc, si l'assassin avait l'esprit logique, il s'est représenté la situation telle qu'elle était immédiatement avant la mort de Nick Kutter. Le chantage a dû être pratiqué en deux temps. Premier temps, vous avez demandé à Nick Kutter de vous raccompagner ici après avoir organisé une rencontre entre Donavan et lui. Vous lui avez parlé du passé de sa femme, avec preuves photographiques à l'appui, peut-être. Il a vendu à bas prix le projet Delamar à Donavan. Ç'a été le premier versement. Donavan, et vous aussi peut-être, en seriez restés

là. Mais Evans n'a pas voulu. Il haïssait Nick et voulait le détruire. Ici commence le deuxième temps : destruction complète et absolue de Nicholas Kutter. Cette mission a été accomplie par Evans qui a contacté Miriam Kutter et l'a menacée de raconter à son mari ce qu'elle fabriquait avant leur mariage si elle ne devenait pas sa maîtresse.

— Vous êtes fou ! murmure-t-elle.

— Le soir où Nick a été tué, ce n'est pas l'amant de sa femme mais Evans qu'il attendait. Ce soir-là, il était passé chez Evans à la demande de celui-ci. Il avait appris que sa femme le trompait et qu'Evans pouvait lui en fournir la preuve. Ils avaient donc pris rendez-vous pour le soir même, chez Nick. J'imagine que lorsque Evans lui a appris qu'il était l'amant de sa femme, Nick n'a pu en supporter davantage. Ils se sont battus. Evans a empoigné le bronze et il en a frappé Nick trop violemment. Le besoin d'un bouc émissaire s'est fait sentir. Miriam se tairait puisqu'elle était la cause directe des événements. Les soupçons de la police se porteraient immédiatement sur elle. Evans a donc suggéré à Miriam de faire croire à la police qu'elle avait un amant qu'elle attendait ce soir-là, que Nick était rentré à l'improviste, lui avait appris qu'il était au courant de tout et qu'il savait qu'elle attendait son amant. Avec l'aide de la fidèle femme de chambre, ils se débrouilleraient pour que les flics se croient très fortiches. Il faudrait nommer l'amant. Pourquoi ne pas utiliser le frère, George ? Si Miriam lui racontait la moitié de la vérité sur son passé, il préférerait mourir plutôt que de voir le nom des Kutter traîné dans la boue à Pin City. George a donc accepté à regret de reconnaître qu'il était l'amant de Miriam. Il n'avait rien à craindre, puisque sa femme pouvait lui fournir un alibi pour l'heure du crime.

« C'est pour cette raison qu'Evans a été obligé de tuer Ève Kutter, ce soir. Avec elle, disparaissait l'alibi de George. Et celui-ci avait un mobile pour se débarrasser de sa femme qui, ayant appris ses relations avec Miriam, pouvait démolir son alibi.

— Je ne comprends pas un mot de ce que vous dites.

— L'affaire a été menée de main de maître, je le reconnais. Le carnet noir de Nick m'a conduit à Donavan et vous m'avez mis sur la piste d'Evans et de Silver. Evans a pris grand soin de ne pas me donner trop de précisions. Sa partenaire obèse pouvait lui fournir un alibi, mais Silver avait un rencart important ce soir-là, m'a-t-il dit. Ils ont très bien joué, à ce moment-là. J'insiste pour savoir avec qui Silver a rendez-vous, il hésite à me l'avouer. Evans vient à mon secours, secoue Silver, qui finit par nous livrer le nom de... devinez qui : Lisa Landau. Un cercle s'est refermé, on n'aboutit nulle part. Vous confirmez l'alibi de Silver. Il ne reste donc plus que George.

— C'est une histoire démentielle et vous aurez bien du mal à la prouver.

Elle sourit, puis étend les jambes sur le divan et s'allonge, sans s'inquiéter du chemisier rouge qui remonte et laisse apparaître le fouillis de dentelles bleu qui ceint le haut de ses cuisses.

— Je suis sûre que vous êtes meilleur comme amant que comme flic, Al. (Elle rejette la tête en arrière et éclate de rire.) Personne ne saurait être aussi maladroit au lit.

— Je vais probablement bientôt obtenir la preuve de tout ceci, dis-je tranquillement.

Je lui raconte que Toni a appelé Evans et pourquoi elle a volontairement bloqué la ligne de Lisa jusqu'à mon arrivée chez elle.

— Alors, quand on sonnera à la porte, vous saurez que c'est votre copain Burt Evans. (Je lui adresse un sourire.) Je ne suis pas maladroit au lit non plus.

— Et s'il vient, qu'est-ce que ça prouvera ? lance-t-elle. Simplement qu'après le coup de téléphone de Toni Morris quand elle s'est faite passer pour moi, il a pensé que j'avais perdu la tête.

— Il croit que vous m'avez appelé pour me demander de venir vous voir, après lui avoir raccroché au nez, dis-je. S'il me trouve ici, vous pourrez vous expliquer à en perdre la voix, il ne vous croira pas, mon chou.

Elle se redresse. Elle devient livide.

— Espèce de !...

Un instant ses yeux s'emplissent de terreur et elle se met à sourire. Je l'empoigne et l'étreins tandis qu'elle se débat. La sonnerie retentit. Elle ouvre la bouche pour crier. Je la lui ferme d'un baiser et lui barbouille généreusement la figure de rouge à lèvres. Une preuve visuelle de nos relations intimes, ça ne fera pas de mal à Evans, me semble-t-il.

La sonnerie retentit encore. Elle se débat frénétiquement dans mes bras musclés d'ours des montagnes. Je lâche sa bouche, desserre mon étreinte et fais un signe de tête en direction de la porte.

— Allez ouvrir, dis-je.

Elle se passe le dos de la main sur la bouche d'un geste automatique, ce qui achève d'étaler le rouge à lèvres.

Puis elle sursaute brusquement.

— Il va me tuer, murmure-t-elle. Vous ne le connaissez pas.

— Il nous tuera probablement tous les deux. Nous voilà donc du même bord, Lisa.

Elle hoche la tête, mais son regard exprime une inquiétude éperdue qui n'est pas précisément flatteuse pour moi.

— Allez ouvrir.

Je la prends par les épaules, l'oblige à faire volte-face et la pousse vers la porte. Elle sort en trébuchant. J'avise un fauteuil installé de trois quarts par rapport à la porte et sors le 38 de son étui. Je le glisse entre le coussin et l'accotoir du fauteuil et m'assieds. Les doigts de ma main droite sont à quelques centimètres de la crosse du revolver. Je me sens beaucoup mieux. Dans le vestibule, j'entends la porte d'entrée s'ouvrir, un bruit de voix, puis, quelques secondes plus tard, Lisa reparait, suivie d'Evans.

— Lieutenant. (Il hoche la tête d'un air grave.) Vous allez peut-être pouvoir m'expliquer de quoi il s'agit. Lisa m'a appelé il y a une demi-heure et elle a raccroché brusquement. J'ai essayé de la rappeler mais la ligne était occupée. J'ai décidé de venir voir ce qui se passait.

— Seul ? je demande.

— Bien entendu. (Il sourit lentement.) Vous n'imaginez pas que j'allais me faire accompagner de Merle pour rendre visite à Lisa.

— Lisa a jugé qu'elle ne saurait taire deux crimes, dis-je tranquillement. Elle a pensé qu'il valait mieux conclure un pacte avec moi. Elle m'a tout raconté, du commencement jusqu'à la fin, Evans. Et c'est aussi la fin pour vous.

— Il ment. (Lisa le prend par le bras.) Je te jure qu'il ment, Burt ! C'est un coup monté. Je n'ai pas téléphoné, c'était...

Evans avance brusquement un bras et repousse Lisa qui trébuché.

— Arnaqueuse à la manque, fait-il d'une voix contenue. Il ment ? Mais regarde-le donc : il a l'air satisfait d'un chat qui vient d'avaler un canari.

Elle ouvre la bouche pour lui répondre et se met à piailler lorsque, sans se presser, Evans s'avance vers elle. Elle recule et ses genoux rencontrent le bord du divan, ce qui l'empêche d'aller plus loin. Evans la gifle d'un revers qui l'atteint à la main. Lisa tombe en travers du divan, tel un paquet, elle y reste et se met à gémir comme un gosse qui a la frousse.

— On fait l'amour avec le lieutenant tout en m'expédiant à la chambre à gaz, murmure-t-il. Je devrais...

— La mort de Nick a été un accident, je l'interromps. Comment est-ce arrivé ?

Il tourne lentement la tête, me regarde deux secondes sans mot dire. Probablement un flot d'obscénités va lui sortir de la bouche.

— Un accident ? (Il hoche lentement la tête.) Oui, c'est peut-être ce qu'on pourrait dire. Nick avait déjà du mal à admettre que Lennie soit l'amant de sa femme depuis plusieurs mois. Mais quand Lennie lui a montré des photos, Nick a vu rouge, il a sorti son pistolet du tiroir

de son bureau et... (Il hausse légèrement les épaules.)... Lennie a empoigné la tête de bronze. C'est l'ennui avec Lennie. Une fois sorti de ses gonds, impossible de le retenir. Quand je lui ai attrapé le bras, c'était déjà trop tard.

— C'est l'arrière du crâne de Nick qu'on a défoncé, dis-je. S'il a menacé Lennie de son pistolet, celui-ci se trouvait devant lui.

— C'est sur moi qu'il le braquait, m'explique Evans d'un ton las. Il savait que l'idée était de moi. Lennie s'était posté derrière lui. Je n'ai pu lui en vouloir pour de bon, puisqu'il m'avait sauvé la vie. Nick aurait certainement appuyé sur la détente.

— Lennie a emporté le revolver et il s'en est servi pour tuer Ève Kutter.

— Lennie aime bien tuer. Plus encore que frapper. (Il sourit.) Et ce qu'il aimerait par-dessus tout, ce serait de tuer un flic. Jusqu'à présent il n'a pas eu ce plaisir.

— Je veillerai à le décevoir, dis-je en toute sincérité. Je comprends pourquoi Miriam a protégé l'assassin de Nick. Ce dernier était mort et elle avait tout à perdre si on apprenait la vérité sur son compte à elle. Mais comment pouviez-vous être certain qu'elle couvrirait le deuxième crime ?

— Vous ne connaissez pas les femmes, lieutenant. C'est au moment où Lennie s'est mis à la faire chanter que Miriam aurait dû se rebiffer. A ce moment-là, elle pouvait encore choisir. Faire ce que voulait Lennie ou avouer à son mari la vérité sur son passé. Mais elle n'en a pas eu le cran. Elle a préféré laisser entrer Lennie dans son lit. Les bonnes femmes sont comme ça. Quand elles ont plié une fois, elles plient indéfiniment, sans jamais craquer. C'est de celles qui ont de la cervelle qu'il faut se méfier. (Il jette un coup d'œil à Lisa, qui pleurniche toujours sur le divan.) Les bonnes femmes comme elle, par exemple. Une salope qui ferait n'importe quoi pour du fric. Mais quand les choses menacent de se gâter, elles se débinent et s'efforcent de sauver leur jolie peau nacrée.

— Vous pourrez dicter le reste au bureau du shérif. Et Lennie, où est-il ? je demande.

Un canon d'acier froid s'appuie sur ma nuque.

— Ici même, me dit une voix satisfaite, derrière mon dos. Lève-toi lentement, flicard. Tu bouges un doigt et tu es mort.

Le 38 caché à un centimètre de mes doigts pourrait tout aussi bien se trouver à un kilomètre. Impossible de m'en saisir. Au moindre geste, Lennie me collerait six balles dans la peau. J'obéis donc et me lève lentement.

— Va t'asseoir à côté de la belle éplorée, dit-il. Dis donc, toi,

arrange donc un peu ta liquette.

Je m'approche du divan où Lisa est en train de s'asseoir ; ses yeux ronds sont englués de fard ; ils ont un regard terrorisé dans son visage barbouillé.

— Donovan s'imaginait avoir trouvé une espèce de père Noël du genre féminin, dit Evans d'une voix paisible. Je ne tenais pas à ce qu'il perde ses illusions si, par hasard, je le surprénais en pleine nouba. Je montais donc par l'ascenseur de service et j'entrais par la cuisine. J'avais fait exécuter un double de la clé, que j'ai donné à Lennie ce soir.

— Al ! (Les ongles de Lisa labourent cruellement mon bras qu'elle a empoigné.) Ça n'y changera rien. Dites-lui la vérité. Dites-lui que je n'ai pas téléphoné. Dites-lui que c'est un coup monté. Je vous en prie, dites-lui la vérité.

— Vous voulez que je lui révèle que vous avez conclu un marché avec moi pour sauver votre peau ? (Je hausse les épaules.) Il le sait déjà.

— Vous ne voulez pas le lui dire ?

Elle me regarde un bon moment d'un air incrédule, puis elle se met à hurler et ses yeux deviennent vitreux. Je vois les griffes de ses mains se tendre vers mon visage. Je lui saisis les poignets et les immobilise.

Evans émet un grognement impatienté et s'approche du divan. Son poing se referme sur le tissu écarlate et il hisse Lisa sur ses pieds. A coup de gifles, il l'oblige à tomber à genoux, puis à plat ventre. Un coup de poing arrache le devant du chemisier rouge et une nouvelle gifle renvoie Lisa sur le divan. Le chemisier ouvert jusqu'aux épaules laisse apparaître une poitrine généreuse, ainsi que le bikini qui lui couvre à peine les hanches.

— Bon sang, fait Lennie d'une voix pâteuse. Je m'en taperais bien un morceau.

— Tu te caleras les joues ce soir, Lennie. (Evans recule en se frottant négligemment le poing.) Ce sera pour ton dessert. Plat de résistance : tu descends le flic.

Lennie passe une main dans ses cheveux blonds trop longs tandis que de l'autre il braque son pistolet sur moi. Je vois un sourire illuminer sa figure poupine et une lueur s'allumer dans les yeux bleus, d'ordinaire glacés, et qui étincellent comme les bracelets de platine qu'il porte aux poignets.

— Tu ne me fais pas marcher, hein, Burt ? dit Lennie, prudent. Tu sais que je me suis juré de tuer un flic pour venger Pete.

— Où ça vous mènera-t-il de me tuer ? (Je me tourne vers Evans.)

A un ou deux kilomètres d'ici. Puis vous vous ferez piquer.

— Quand Lisa a raccroché tout à l'heure et que je n'ai pas pu la rappeler, j'ai compris que c'était un piège. (Il gratte le sommet chauve et bronzé de son crâne, d'un air pensif.) Mais ça n'avait pas de sens. Il aurait été plus simple de poster une dizaine de flics autour de la maison avec des projecteurs et de nous enjoindre de sortir les mains en l'air. Puis j'ai pigé. Mais il a fallu que je vous comprenne d'abord, lieutenant. (Il ricane brusquement et ça produit un son macabre.) Vous êtes une sorte de loup solitaire parmi les flics, non ? Vous agissez seul. Après avoir conclu votre marché avec Lisa, vous lui avez dit de m'appeler. Si je venais ici vous pouviez m'arrêter vous-même, ce qui vous conférerait du prestige auprès du shérif. Si je ne venais pas, vous alerteriez le poste pour me faire ramasser et vous n'auriez rien perdu. En venant, nous avons bien examiné la rue. Pas l'ombre d'un flic dans un rayon de cinq cents mètres.

— Va falloir tout bien combiner pour que ça ait l'air naturel, hein, Burt ? (Silver rougit de sa propre témérité.) Pas vrai ?

— Wheeler savait qu'à Santa Bahia, Lisa avait joué un rôle actif dans un réseau de call-girls, dit Evans. Ça l'a excité, mais elle n'a pas voulu marcher. Il en perdait la tête. Ce soir, ne pouvant y tenir, il est entré ici par effraction. Comme tu peux le constater, Lennie, il a battu Lisa et lui a arraché ses vêtements. Quand tu auras mangé ton dessert, le traitement qu'il lui a infligé deviendra évident. Mais il n'a pas gardé l'œil sur son pistolet. Au moment où il allait sortir, elle le lui a fauché et elle a tiré sur lui. Ensuite, sentimentale comme elle est, se rendant compte de ce qu'elle venait de faire, elle s'est suicidée.

— Ça me plaît, ronronne Lennie. Mais tu crois que ça tiendra ?

— C'est la meilleure idée qui me vienne, reconnaît Evans, et nous n'avons pas le choix. Pour le shérif, tout prouve que George Kutter a assassiné son frère et sa femme. Il n'aura aucune raison d'établir un lien entre ce qui s'est passé ici et son affaire d'homicide qu'il aura classée. Il conclura que le lieutenant, pris d'une crise de folie érotique, a été abattu par sa victime. (Il me regarde du coin de l'œil.) Vous trouvez que ça ne tient pas debout, lieutenant ?

— Je suis un réaliste et un loup solitaire, je réplique avec calme. Comme vous l'avez dit, vous n'avez pas le choix. Alors, à mon point de vue, que vous vous en sortiez ou non, c'est une question purement académique.

— Vous avez de la branche, répond Evans. (Il a un sourire de connaisseur.) C'est dommage.

— J'aimerais prendre un dernier verre avant de mourir, dis-je. Vous n'y voyez pas d'inconvénient, je suppose ? Si à l'autopsie on découvre de l'alcool dans mon estomac, ça ne peut que renforcer votre

version des faits.

Il réfléchit un instant, puis approuve d'un signe de tête.

— Bon. Un verre ne nous fera de mal ni aux uns ni aux autres. Servez-nous à boire, lieutenant, et rappelez-vous que, pour Lennie, qu'il vous descende maintenant ou plus tard, ça revient au même.

Je me lève. J'ai fait deux pas en direction du bar lorsque j'entends la voix de Lennie.

— Minute !

Je m'immobilise sur place et le regarde. Il lâche le dos de la chaise et s'avance avec précaution.

— Soyons prudents. Donne-moi ton pistolet tout de suite, flic, avant de passer derrière le bar.

— Je n'ai pas de pistolet sur moi, dis-je.

Il claque impatiemment des doigts.

— Donne.

J'ouvre ma veste et frappe l'étui vide.

— Vous voyez ?

Ses yeux s'étrécissent puis il regarde Evans.

— L'étui est vide, Burt.

Evans s'avance et, parvenu aux côtés de Silver, se tourne vers moi.

— Pas de revolver sur lui. Rien qu'un étui vide. (Les yeux aux paupières lourdes clignent rapidement.) Qu'auriez-vous fait si je vous avais résisté, ce soir, lieutenant ? Utilisé vos jarretières ? (Il jette un coup d'œil à Silver et sa bouche se tord dans un rictus.) Il l'a caché, espèce d'imbécile. Dans la pièce.

— Très bien, flicard, dit sèchement Silver. Où est-il ?

— Je ne m'en souviens pas, dis-je.

Le pistolet qu'il brandit se soulève légèrement.

— Tu me réponds immédiatement ou je tire.

— Ça ne serait pas très malin, Lennie, dis-je aussitôt. Il y a intérêt que la balle que je vais recevoir dans la peau soit du même calibre que celles de mon revolver. Sinon, la version de Burt tombe à l'eau.

— Il a raison, dit Evans d'un ton impatienté. Ne fais pas l'andouille. Cogne dessus jusqu'à ce qu'il réponde.

Silver s'approche de moi et la même lueur que tout à l'heure apparaît dans ses yeux. Je recule en décrivant un demi-cercle. Pas besoin de me forcer pour paraître inquiet.

— Bon sang ! grogne-t-il, reste donc tranquille.

— Pour prendre des coups, peut-être !

Je recule encore de quelques pas suivant la trajectoire prévue.

— Ça suffit !

Lennie bondit dans ma direction. L'instant suivant, le canon de son pistolet m'entre dans l'estomac.

Je pousse un hurlement et la douleur me plie en deux. Un coup de poing qui éclate sur mon front me redresse. Pendant un instant, la pièce se met à basculer. J'entends sa voix qui me demande où est mon revolver.

— Trouve-le toi-même, dis-je entre mes dents serrées.

Le canon de l'arme revient s'enfoncer dans mon estomac, plus profondément cette fois. Je hurle et me replie sur moi-même. Au lieu de me frapper de son poing, Lennie m'expédie la crosse du revolver sur le front. Je recule ; mes jambes sont en caoutchouc ; j'arrive ainsi au voisinage du fauteuil, où je me laisse tomber. La pièce se remet à basculer. Un instant plus tard, je vois le visage de Lennie monter et descendre devant mes yeux.

— Ton revolver. (Il suffoque.) Si tu continues, je ne réponds plus de rien.

— Très bien, je murmure. Attendez un instant que la pièce ait fini de tourner.

Je me redresse pour m'asseoir, prends ma figure entre mes mains. Le bruit de raz de marée déferlant dans une vallée que j'entends doit être celui de l'adrénaline qui coule dans mes artères.

— C'est râpé, siffle Lennie. Où est-il ?

J'écarte mes mains et je le regarde. Son visage ne saute plus dans tous les sens, la pièce est immobile. Derrière lui, je revois Evans qui nous observe d'un air ennuyé.

— Ma tête, je grogne. Je n'y vois rien.

— Le revolver ! explose Silver.

— Le divan, dis-je aussitôt. J'avais pensé qu'Evans vous amènerait avec lui et que vous entreriez par la porte de service, ce qui est arrivé. Alors, quand Lisa est allée ouvrir à Burt, j'ai fourré mon revolver sous l'un des coussins du divan.

— Mon pote, fait Lennie avec un rire sec, à quoi pense le shérif, de te laisser sortir tout seul.

Il me tourne le dos et s'approche rapidement du divan. Lisa se recroqueville dans un coin et le regarde d'un air terrifié. Evans observe Lennie qui glisse une main sous le premier coussin. Puis ses yeux s'écarquillent.

— Lennie ! (Il semble inquiet.) Il n'était pas assis sur le divan quand je suis entré. Il était assis...

— Ici, dans ce fauteuil, je termine à sa place. (Le canon du 38 repose au creux de ma main droite.) Lâche ton revolver, Lennie.

Il s'immobilise, le dos toujours tourné vers moi.

— Si je te descends maintenant, le pire qui puisse m'arriver, ça sera ma médaille, dis-je froidement. Lâche ton revolver, Lennie.

Lisa gémit de terreur et recule jusqu'au fond du divan. Les yeux lui sortent presque de la tête.

— Non, murmure-t-elle. Non, non, non.

— Je n'ai qu'à appuyer un tout petit peu et elle reçoit une balle là où ça fait vraiment mal, dit Lennie avec calme. Tu veux la voir mourir, flicard ?

— Pourquoi pas ? dis-je poliment. Si ça peut te faire plaisir.

Le silence dure trois ou quatre secondes.

— Burt ! (La voix de Lennie est tendue.) Il blague, hein ?

— Je n'en suis pas certain, dit Evans, très prudent.

— Il blague sûrement. (Lennie n'a pas l'air convaincu.)

— Il est flic, non ? En principe, il empêche les bonnes femmes de se faire tuer.

— Ma foi, dis-je, même si la vie de Lisa a été courte, personne ne pourra dire qu'elle n'a pas été intéressante. Assez lambiné, Lennie. Donne-moi une bonne raison de te tirer dans le dos.

— Espèce de salopard de flic ! (Il en sanglote presque.) Ça t'arrangerait, hein ?

— Remarque stupide, je lance.

— Ç'a été la même chose pour Pete. (Il parle d'une voix épaisse.) Ils ont attendu qu'il ne puisse plus se défendre pour lui tirer une balle dans la jambe et l'estropier pour la vie. Mais avec moi, ça ne se passera pas comme ça. Je n'attendrai pas que tu me flanques une balle entre les omoplates. Je...

Il fait volte-face tout en tirant. Il espère peut-être qu'une balle me touchera, ou bien alors ça le soulage. De toute manière, ça n'y change rien. La quatrième balle part au moment où son visage passe du profil à la vue de trois quarts, j'aperçois un œil vitreux, une bouche tordue dans un ricanement muet. J'appuie deux fois sur la détente du 38. La première balle lui pénètre la pommette juste au-dessous de l'œil vitreux et la seconde le touche à la poitrine. Il se fige sur place, puis tombe en travers du divan. Le revolver qu'il tenait à la main choit par terre où il rebondit avant de s'immobiliser. Evans émet une sorte de faible gargouillis. Je le regarde. Il a empoigné son estomac à deux mains pour empêcher le sang de lui couler entre ses doigts. Ses yeux aux paupières lourdes me regardent d'un air incrédule.

— Ce connard ! (Ses lèvres découvrent ses dents.) Il a tiré sans même voir où j'étais.

— Ça lui était peut-être égal, Burt, lui dis-je en guise de

consolation. C'est peut-être pour ça qu'il s'est mis à tirer.

Sa bouche se tord mais aucun son n'en sort. Puis il tombe à genoux et regarde le plancher comme s'il contenait tous les secrets qu'il voyait d'habitude dans les spirales de la fumée de ses cigares. Cinq secondes plus tard, il pousse un petit soupir et plonge en avant.

— Al !

Lisa bondit du divan comme si elle avait été assise sur un explosif et jette ses bras autour de mon cou.

— Vous m'avez sauvé la vie, vous nous avez sauvé la vie, à tous les deux. Vous êtes un héros, un véritable héros.

J'écarte ses bras qui me serrent le cou et la repousse.

— Vous êtes dans un état épouvantable, je grogne. Allez vous arranger et habillez-vous.

Elle effleure ses joues enflées du bout de ses doigts.

— Je dois être affreuse. Entendu, mon héros, je vais m'arranger et (contemplant ses seins nus avec une complaisance toute narcissique) je vais m'habiller.

Elle s'arrête un instant sur le seuil de la porte et sourit.

— Je n'en ai pas pour longtemps, je vous le promets. Si vous me prépariez un verre, en attendant ?

Je range le 38 dans l'étui accroché à ma ceinture, puis je m'agenouille à côté d'Evans et le retourne sur le dos. Les yeux aux paupières lourdes regardent le plafond sans le voir. La grosse blonde va être obligée de se mettre au régime maintenant que le type qui payait ses additions est parti pour la grande fabrique de tartes à la banane, le paradis réservé aux types comme Burt Evans. Je me lève, me dirige vers le téléphone et appelle le bureau du shérif. Polnik est arrivé, c'est lui qui me répond.

— Le shérif est toujours chez George Kutter, en train de l'interroger probablement.

Je lui ordonne d'appeler Lavers et de lui raconter ce qui vient de se passer, s'il ne veut pas que George l'attaque pour arrestation arbitraire. Puis je m'installe au bar et prépare mes drinks, comme me l'a demandé Lisa. J'en assèche deux. J'en prépare deux autres, allume une cigarette et, un instant plus tard, je l'entends me demander :

— Qu'est-ce que vous en dites, Al ?

Elle se tient dans l'encadrement de la porte ; un sourire assuré se pose sur ses lèvres, et elle quête mon approbation. Un maquillage savant dissimule les joues un peu souflées et les ecchymoses. Les yeux fardés au mascara ne paraissent pas avoir pleuré et le rouge à lèvres donne un petit air provocant à ses lèvres gonflées. Le sourire s'accentue quand je la regarde, puis elle s'approche lentement du bar

en ondulant des hanches. Elle porte un soutien-gorge de dentelle transparente et un slip assorti. Une paire de souliers du soir noirs complète le tableau.

— Comment trouvez-vous mon ensemble, Al ? (Elle s'arrête à côté de moi et prend un verre sur le bar.) Vous m'avez bien recommandé d'aller m'habiller, non ?

— Épatant. (Je consulte ma montre.) Les gars en uniforme qui vont venir vous ramasser dans quelques instants seront certainement du même avis.

Son visage se durcit. Elle répand du whisky sur le bar en y posant son verre.

— Vous me livrez à la police ?

— Vous blaguez, je ricane.

Elle mord sa lèvre inférieure.

— Je voudrais vous poser une seule question. Quand Lennie a dit qu'il allait me tuer et que vous lui avez répondu de le faire, vous saviez qu'il bluffait, n'est-ce pas ?

Je la regarde un instant puis je secoue la tête.

— Vraiment ? (Elle détourne rapidement les yeux.) Et maintenant, que va-t-il m'arriver ?

— Avec un peu de chance vous serez de retour dans la circulation dans une dizaine d'années, dis-je. Tout dépend du juge.

— Dix ans en soutien-gorge et en slip, c'est long. (Elle respire un bon coup.) Je devrais peut-être me couvrir un peu.

— Vous risqueriez de prendre froid.

Elle se retourne et se dirige lentement vers la porte, les épaules voûtées. Je prends mon verre et avale une gorgée de scotch, dont je sens la douce chaleur se répandre dans mon estomac.

— Al Wheeler !

Lisa se tient dans l'encadrement de la porte. Elle me regarde ; son visage a un rictus de colère froide.

— Lennie avait raison. Vous êtes un fumier, un salaud de flic.

— Ce qu'Evans et Lennie ont fait à Nick Kutter ne m'a pas paru joli, ce qu'ils ont fait à Ève Kutter non plus. Mais ce que vous avez fait à Miriam Kutter me paraît abominable, parce que c'est de là que tout a découlé.

— Inutile de débloquer, ricane-t-elle. Vous me jugez, vous qui venez de tuer un homme.

Je la regarde fixement un instant. Tout son corps se crispe.

— Savez-vous quoi, mon chou ?

— Non. Quoi ?

— Votre sein gauche est de trois centimètres plus bas que le droit.

Sale journée. Lavers m'écoute sans mot dire lui raconter l'affaire. Il hoche la tête quand j'en ai terminé, s'en va et me plante là. Aux yeux d'Annabelle Jackson, je suis un monstre qui a trahi son patron, lequel serait une espèce de saint. Polnik me regarde d'un air de reproche parce qu'il a failli se faire rectifier par Lavers quand, suivant mes instructions, il l'a appelé chez George Kutter.

C'est encore pire quand George Kutter arrive au bureau en fin d'après-midi et qu'il s'efforce de me remercier. On dirait qu'il est mort aux trois quarts en même temps que sa femme et j'ai l'impression qu'il n'est pas près de s'en remettre. Le voilà devant moi, vidé de l'intérieur, et il cherche péniblement ses mots. Il ne peut toujours pas me blairer et il sait que je le sais. Mais ça ne l'arrête pas. Je dois donc écouter ses phrases polies, ses mots hésitants, et voir ses yeux un peu vitreux qui regardent à travers moi.

Je quitte le bureau vers cinq heures ; je suis d'humeur morose et je plonge dans le bar le plus proche. Deux heures plus tard, j'émerge du bar, d'humeur tout aussi morose, pire peut-être. Un mauvais dîner pris dans un mauvais bistrot me reste en travers de l'estomac, et il pèse comme une pierre tombale. Quand je rentre chez moi, je n'ai même pas la force de mettre un disque. Je m'effondre dans un fauteuil et je me demande ce qui est arrivé au formidable Al Wheeler, le type qui a tant de personnalité et que j'ai bien connu.

La sonnerie de la porte d'entrée retentit une demi-heure plus tard. C'est certainement le frère de Lennie Silver, un fusil à canon scié sous le bras. Je ne me donne donc pas la peine d'aller ouvrir. La sonnerie retentit encore. J'ai le choix : ouvrir ou perdre tout simplement les pédales.

Je me lève. Je me plaque contre le mur et j'entrouvre la porte de quelques centimètres. Avec un peu de chance, le coup de feu passera à côté de moi et ira bousiller le living. Rien. J'entrouvre davantage la porte. Quelques secondes plus tard, une tête blonde apparaît dans l'entrebâillement et de grands yeux bleus me regardent d'un air interrogateur.

— Je ne me rappelle pas exactement ce que je vous ai fait, je murmure, mais de toute façon j'en suis désolé.

La porte s'ouvre brutalement. J'attends l'éclair du poignard qu'elle va me plonger dans la poitrine. Quand j'ouvre les yeux, la porte est fermée. Toni Morris est entrée dans le vestibule. Elle me regarde d'un air plus interrogateur encore.

— J'ai eu ce charmant primate de sergent au téléphone ce soir. Personne ne l'aime, le lieutenant, m'a-t-il dit. A vous voir, j'ai l'impression qu'il n'a pas exagéré.

— Et Miriam Kutter ? je demande. Vous ne devriez pas vous en occuper ? Je comprends. Elle vous a chargée de me dire que je lui fais horreur. C'est bien ça ?

— George l'a expédiée dans une maison de santé cet après-midi. Je suis donc ce qu'on appelle un travailleur libre. (Ses joues se creusent de fossettes.) Fichue dégringolade pour une call-girl à cent dollars.

— Vous êtes sadique ou quoi ? je demande avec amertume. Assez de politesses. Dites-moi tout de suite que je vous fais horreur.

— Je suis venue en mission de bienfaisance, comme on dit. S'agit d'introduire un peu de gaieté dans votre vie, Al Wheeler, et je suis exactement la fille qu'il vous faut pour ça.

Elle entre dans le salon et je vois qu'elle tient sa mallette à la main. Je la suis parce qu'il n'y a pas de chaise dans le vestibule et que j'ai envie de m'asseoir. Elle porte un manteau boutonné jusqu'au cou. Il n'est donc pas difficile de risquer une supposition polie.

— Doris ? je demande.

— Quoi, Doris ?

Elle entre dans la chambre et en ressort, sans la valise.

— Vous passez la nuit chez elle ?

Toni Morris hoche lentement la tête.

— Il y a déjà quelqu'un chez Doris pour la nuit. Un comte italien qui va lui faire faire du cinéma. Avec sous-titres, bien entendu.

Je commence à m'intéresser à la question.

— La méthode italienne ?

— Je n'ai pas posé de questions, dit-elle d'un air pudique.

— Bien sûr. (Je hoche la tête.) Doris est une timide.

Elle s'installe devant le coffret à disques ; elle se met à en sortir des tas, à croire qu'elle va procéder à une vente aux enchères. Elle finit par opérer son choix et le place sur le plateau. Puis elle disparaît dans la cuisine ; elle est allée y chercher un grand couteau pointu sans doute. Quelle importance d'ailleurs ? Elle revient, un verre dans chaque main, qu'elle pose avec précaution sur la table basse. Puis elle s'approche du pick-up. J'entends un cliquetis au moment où elle le branche. Un instant plus tard, les rythmes lents des guitares espagnoles filtrent doucement à travers les murs. Elle prend les verres et s'approche du fauteuil où je suis assis.

— Buvez ça.

Elle me fourre le verre dans les mains.

— Du scotch ? je demande automatiquement.

— Non. De l'aphrodisiaque. (Une lueur de sauvagerie apparaît dans ses yeux.) Préparé selon une formule secrète que m'a confiée ma

grand-mère qui appartenait à une famille de militaires et qu'on appelait le « toast de West Point et des territoires du nord et du sud ». (Elle tire lentement la langue et se la passe sur la lèvre supérieure.) Je tiens de ma grand-mère.

Malgré moi, je commence à m'intéresser à la question.

— Cet aphrodisiaque est particulièrement efficace lorsqu'il est bu au son des guitares espagnoles ?

— Exactement. (J'avale une gorgée. Il ressemble étrangement à du scotch.) Et alors ?

— Vous n'en ressentez pas encore l'effet ? demande-t-elle.

— Non, je reconnais avec un regret sincère. Mon foie est peut-être en capilotade.

— Si vous êtes bien sage, vous verrez des images.

— Des images ou des illusions ?

— Vous avez peut-être raison, fait-elle en m'adressant un chaud sourire. Images ou illusions, il s'agit de blondes à peu près nues qui batifoleront sous vos yeux.

Je me penche, les yeux écarquillés.

— Je ne vois rien.

— Encore une gorgée d'aphrodisiaque, alors.

La seconde gorgée de scotch me paraît meilleure. J'en prends une troisième pour vérifier. Toni déboutonne son manteau, puis se retourne brusquement et me tourne le dos. Ce qui me permet d'assécher mon verre d'aphrodisiaque et de faucher le sien, resté sur la table basse.

— Voyez-vous quelque chose ? lance-t-elle par-dessus son épaule.

— Je vois bien une blonde, dis-je en hésitant. On la croirait recouverte d'une sorte de tente, non ?

— Regardez bien.

Je m'exécute et j'avale deux gorgées d'aphrodisiaque en même temps. Le manteau glisse de ses épaules, un bras nu émerge de la manche, puis sa main fait tourner le manteau comme une cape de matador et le lance à l'autre bout de la pièce.

— Vous voyez quelque chose, à présent ? demande-t-elle.

Brusquement, j'aperçois une image époustouflante. Devant moi, a surgi une blonde pratiquement nue, aux seins hauts, pointus et carrément provocants. Un slip à rayures colle à sa peau comme s'il ne voulait pas la lâcher, et je pose le verre vide sur la table. J'empoigne un bras, j'attire Toni vers moi et plaque une main sur ma poitrine.

— Vous sentez ? je demande. Mon cœur bat de la semelle, comme un flic à la fin de sa ronde.

— Tâtez le mien, murmure-t-elle. (Elle sourit.) Suis-je bête ! Vous me le tâtez déjà !

Je passe mes mains sur son dos, puis sur les rondeurs de son valseur. Je plie les genoux et glisse mes mains sur ses cuisses. Puis j'enfonce mon épaule dans son plexus et me redresse. La voilà en équilibre sur mon épaule, la tête en bas. Quand j'arrive dans la chambre je la pose doucement sur le lit. Elle me regarde d'un œil étonné.

— Pourquoi pas le divan ?

— Le divan est parfait pour Al l'incroyable, je réplique d'un ton léger, mais insuffisant pour Al Superman.

— Je dois prendre un train vendredi, dit-elle. Je change de crémerie.

— Vous avez tout le temps, je grogne. Nous ne sommes que mardi. Elle hausse ses sourcils d'un air à la fois hautain et licencieux :

— Et alors ? Superman, c'est vous, oui ou non ?

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher), le 14 février 1979.
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1979.
N° d'édition : 24603.
Imprimé en France.
(2177)